



John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



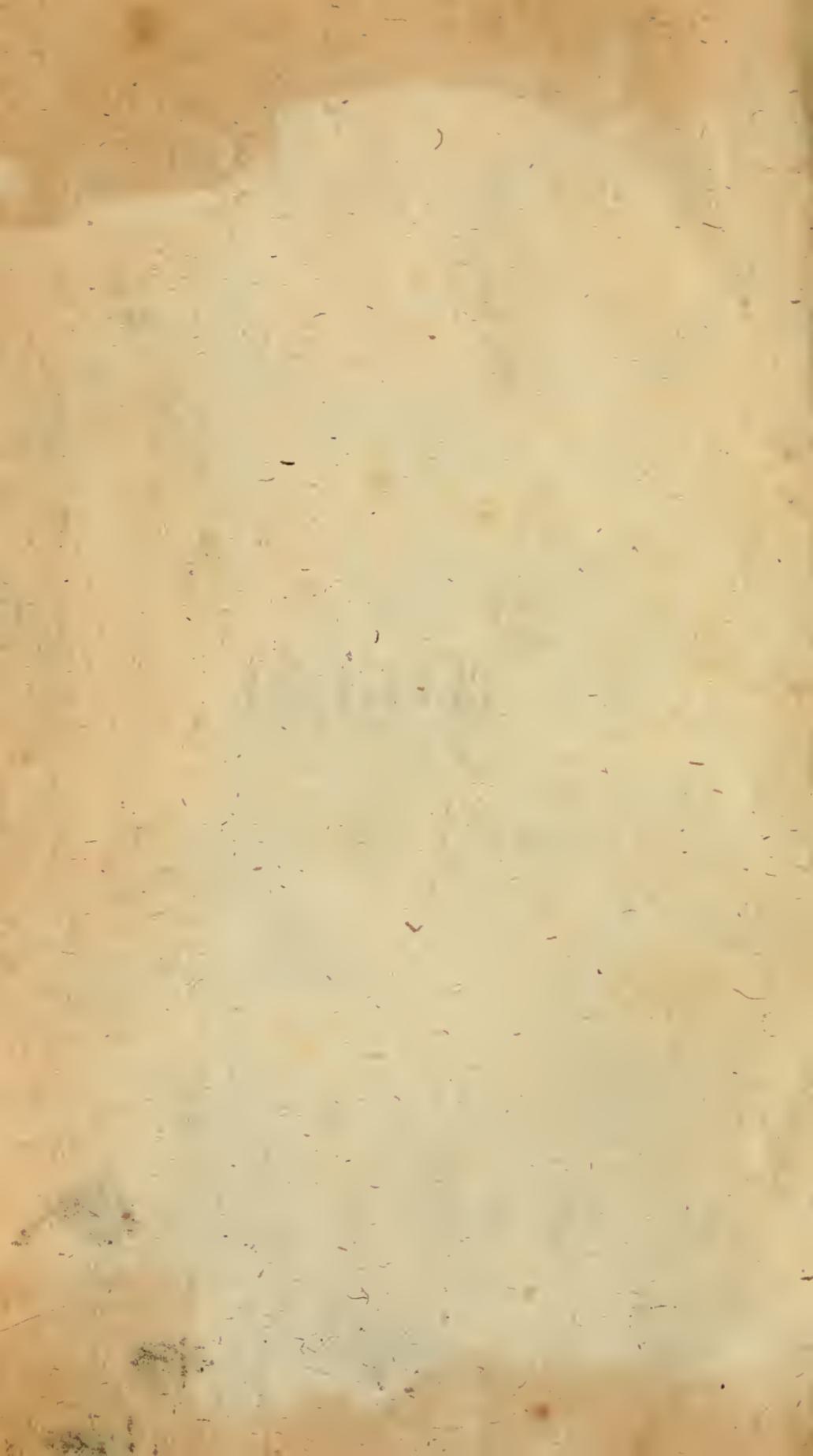
SHELF N^o

★ ADAMS

235.14

V.1





Digitized by the Internet Archive
in 2010



20000
L'HISTOIRE

D E

L'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

✓ ADAMS 23514

0.7

L'HISTOIRE

DE

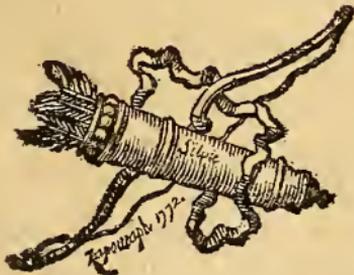
L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON,

Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLAIS,

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire,
Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.

1870

...

...

...

...

...

...

...

...

AVERTISSEMENT.

M. ROBERTSON avoit désiré que son Histoire de l'Amérique fût traduite en François par l'Écrivain qui a traduit son Histoire de Charles-Quint. Le Traducteur ne pouvoit qu'être très-flatté de cette marque de confiance; mais des raisons particulières ne lui ont pas permis d'entreprendre seul ce travail. Un excellent Écrivain, très-familiarisé avec la Langue Angloise, mais qui a désiré de n'être point nommé, a bien voulu se charger de la moitié de l'entreprise.

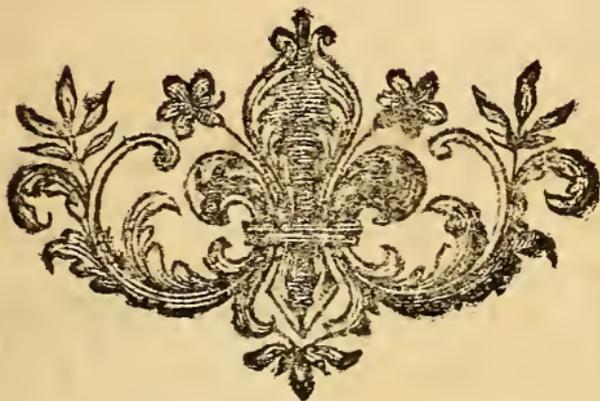
Les deux Traducteurs se sont

ij AVERTISSEMENT.

attachés à faire disparoître autant qu'il leur a été possible, l'inégalité de ton qui devoit résulter de la différence de style. Ils ne peuvent se dissimuler qu'il s'est glissé dans leur traduction des négligences & des inexac- tudes, qu'ils ont reconnues trop tard, en relisant l'Ouvrage imprimé; mais ils osent du moins se flatter d'avoir en gé- néral rendu avec fidélité non- seulement l'esprit & le sens de l'Auteur, mais même le ca- ractere de son style.

Ils se croient dispensés de faire l'éloge de cette Histoire de l'Amérique: l'importance du sujet, le nom de l'Auteur, la célébrité de ses premiers Ou- vrages, le grand succès que celui- ci a eu en Angleterre, ont pré-

AVERTISSEMENT. iij
venu l'empressement du Public,
plus efficacement que ne peuvent
le faire les louanges toujours
suspectes des Traducteurs.





P R É F A C E

D E

L' A U T E U R.

EN remplissant l'engagement que j'avois pris avec le Public à l'égard de l'Histoire de l'Amérique, mon intention étoit de n'en rien publier avant que l'Ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies Britanniques m'a obligé à changer de dessein. Pendant que ces colonies sont engagées dans une guerre civile avec la Grande

Bretagne, des recherches & des spéculations sur d'anciennes formes de gouvernement & de législation qui n'existent plus, ne pourroient être intéressantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du genre humain. De quelque manière que cette malheureuse querelle se termine, on verra naître dans l'Amérique septentrionale un nouvel ordre de choses & ses affaires prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon Citoyen que la fermentation s'appaise, & qu'un gouvernement régulier s'établisse : alors je reprendrai cette partie de mon Ouvrage, dans laquelle je suis déjà assez avancé ; & en y joignant l'Histoire des colonies Portugaises à celle des

IV P R E F A C E

établiffemens des autres nations de l'Europe dans les ifles d'Amérique, j'aurai complété mon plan.

Les deux volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du nouveau monde & des progrès que les armes & les colonies Espagnoles y ont faits. Cette partie de l'Histoire d'Amérique en est non-seulement la plus brillante ; elle est encore tellement détachée du reste, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du sujet. Comme les principes & les maximes des Espagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque sorte par toutes les nations de l'Europe, sont développés dans cette par-

DE L'AUTEUR. v

tie de mon Ouvrage, elle servira d'introduction à l'histoire des autres établissemens Européens en Amérique, & elle répandra sur cet objet intéressant des connoissances que peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuses.

En décrivant les exploits & les institutions des Espagnols dans le nouveau monde, je me suis écarté plus d'une fois des relations des Auteurs qui m'ont précédé, & j'ai souvent rapporté des faits qu'ils paroissent avoir ignorés. Je dois au Public d'indiquer les sources d'où j'ai tiré les informations qui m'autorisent ou à placer les événemens dans un jour nouveau ou à former quelque opinion nouvelle sur leurs causes & leurs effets. Je m'ac-

quite de ce devoir d'autant plus volontiers , qu'il me fournit l'occasion de témoigner ma reconnoissance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui & de leurs secours dans mes recherches.

Comme c'étoit de l'Espagne que je devois attendre les éclairciffemens les plus essentiels , à l'égard de cette premiere partie de mon Ouvrage , j'ai regardé comme une circonstance heureuse pour moi de voir nommer à l'ambassade de Madrid Mylord Grantham : j'avois l'honneur d'être connu personnellement de lui , & je devois tout espérer de son caractere naturellement généreux & obligeant.

Quand je m'adressai à lui , l'accueil que j'en reçus ne me laissa pas douter qu'il ne fit

toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je desirois ; & en effet je suis persuadé que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devois au Lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de son ambassade, à se charger de la conduite de mes affaires en Espagne, je lui aurois toujours une très-grande obligation. Cet ecclésiastique a continué de faire des recherches pour moi pendant cinq ans, avec une activité, une persévérance & une connoissance de la matiere, qui ne m'ont pas moins étonné que satisfait. Il m'a procuré la plus grande

partie des livres Espagnols que j'ai consultés ; & comme dans ce nombre il y en a plusieurs qui ont été imprimés au commencement du seizieme siecle , & qui sont devenus très-rares , la seule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de tems & de peines. C'est à ses soins & à son amitié que je suis redevable des copies de plusieurs Manuscrits importants qui contiennent des faits & des détails que j'aurois cherchés en vain dans les Ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove, je lui envoyai une liste de questions , relatives aux coutumes & à la politique des Naturels de l'Amérique & à plusieurs institutions des établissemens Espagnols ; & j'avois eu soin

de présenter ces questions de maniere qu'un Espagnol pût y répondre sans divulguer rien qui ne pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes demandes en Espagnol , & il a obtenu de différentes personnes qui avoient résidé dans la plupart des colonies espagnoles , des éclairciffemens qui m'ont été du plus grand secours.

Malgré ces avantages singuliers , c'est à regret que je me vois obligé d'ajouter que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué uniquement à la bonté des individus & non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II , tous les registres de la Monar-

x P R E F A C E

chie espagnole font déposés dans *l'Archivo de Simancas*, près de Valladolid, à la distance de cent vingt milles du siège du gouvernement & des cours suprêmes de justice. Les papiers relatifs à l'Amérique, particulièrement ceux qui attiroient mon attention, parce qu'ils regardent la première époque de l'histoire du nouveau monde, remplissent, dit-on, une des plus grandes chambres de *l'archivo*, & composent huit cent soixante-treize liasses. Comme je crois posséder en partie le degré d'industrie qui convient à un historien, la perspective d'un semblable trésor excita en moi la curiosité la plus ardente; mais je n'ai joui que de la perspective.

L'Espagne, par un excès de

précaution , a constamment jetté un voile sur ses opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers sur-tout avec un soin particulier. *L'archivo* de Simancas n'est pas ouvert , même aux nationaux , sans un ordre exprès de la cour ; & , après l'avoir obtenu , on ne peut pas copier des papiers sans payer des frais de bureau si exorbitans , que la dépense excède les sacrifices qu'on peut faire à une simple curiosité littéraire. Il faut espérer que les Espagnols sentiront un jour que cet esprit mystérieux est aussi contraire à la bonne politique qu'à la générosité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches , je suis persuadé que si l'on pouvoit approfondir plus en détail les pre-

mieres opérations de l'Espagne dans le nouveau monde, quelque repréhensibles que pussent paroître les actions des individus, la conduite de la nation se montreroit sous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des dispositions bien différentes. Après avoir fait chercher sans succès en Espagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de tems après son débarquement dans l'Empire du Mexique & qui n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet Empereur étant sur son départ pour l'Allemagne dans le tems que les députés de Cortès arriverent en Europe, il étoit possible que la lettre dont ils étoient chargés se fût con-

servée dans la bibliothèque Impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au chevalier Robert Murray Keith, (*aujourd'hui ministre d'Angleterre à Vienne*) qui m'honore depuis long-tems de son amitié, & j'eus bientôt le plaisir d'apprendre qu'à sa sollicitation Sa Majesté Impériale avoit bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-seulement de cette lettre, si on la trouvoit, mais aussi de tous les papiers qui pourroient jetter quelque jour sur l'Histoire de l'Amérique. La lettre de Cortès n'est pas dans la bibliothèque Impériale; mais on y trouve une copie authentique & légalisée par un notaire, de celle qui fut écrite par les magistrats de la colonie qu'il avoit

établie à la Vera-Cruz : on a eu la bonté de la transcrire & de me l'envoyer. Cette lettre, non moins curieuse & aussi peu connue que celle qui avoit été l'objet de mes recherches, ne m'est parvenue qu'après l'impression de cette partie de mon histoire à laquelle elle se rapporte ; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéressant à la fin des notes du dernier volume. J'ai reçu en même-tems une lettre de Cortès qui contient une longue relation de son expédition à Honduras, & sur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé aussi de Vienne des peintures mexicaines très-curieuses, dont on trou-

vera la description à la fin de cet Ouvrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités & le même succès dans mes recherches à Saint-Petersbourg. Pour examiner quelle étoit la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique, il m'étoit essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes, dans leur navigation de Kamchatka vers la côte d'Amérique. A l'égard de leur premier voyage, en 1741, Muller & Gmelin en ont publié une relation très-exacte. Plusieurs auteurs étrangers ont cru que la Cour de Russie cachoit soigneusement les progrès qui avoient été faits par les derniers navigateurs, & qu'elle souffroit que le public

xvi *P R E' F A C E*

fût trompé par de fausses relations sur leur route. Une telle conduite me paroissoit incompatible avec les sentimens généreux , la grandeur d'ame & la protection accordée aux sciences , qui distinguent la Souveraine actuelle de Russie , & je ne pouvois appercevoir aucune raison politique qui pût m'interdire de demander des éclairciffemens sur les dernieres tentatives faites par les Russes pour ouvrir une communication entre l'Asie & l'Amérique. Mon savant compatriote , le docteur Rogerson , premier médecin de l'Impératrice , présenta ma requête à S. M. Impériale , & non-seulement elle désavoua toute idée de mystere , mais elle ordonna dans l'instant que le journal du capitaine

Krenitzin, qui a dirigé le seul voyage de découvertes qui ait été fait par autorité publique depuis 1741, fût traduit, & que sa carte originale fût copiée pour mon usage. En les consultant, je suis parvenu à donner une idée des progrès & de l'étendue des découvertes Russes, plus satisfaisante que ce qu'on a jusqu'ici présenté au public.

J'ai reçu aussi d'ailleurs des instructions très-utiles & importantes. M. le chevalier de Pinto, ministre de Portugal à la cour Britannique, qui a commandé plusieurs années à Matagrosso, établissement Portugais dans l'intérieur du Brésil, où les Indiens sont en grand nombre & où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les

Européens, a bien voulu m'envoyer des réponses très-fatisfaisantes à plusieurs questions sur le caractère & les institutions des naturels de l'Amérique, que j'avois été encouragé à lui adresser par la politesse avec laquelle il avoit reçu une demande qui lui avoit été faite en mon nom. Ses réponses m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup d'attention & de discernement les objets curieux que sa position avoit offerts à sa vue, & je l'ai souvent suivi comme un de mes meilleurs guides.

M. Suard, qui par l'élégante traduction qu'il a publiée de mon *Histoire du regne de Charles-Quint*, a procuré à cet Ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu sur le continent, m'a en-

voyé des réponses aux mêmes questions , rédigées par M. de Bougainville , qui a eu occasion d'observer les Naturels de l'Amérique septentrionale , & par M. Godin le jeune , qui a résidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito & vingt ans à Cayenne. Celles-ci sont d'autant plus précieuses , qu'elles ont passé sous les yeux de M. de la Condamine qui , peu de semaines avant sa mort , y fit quelques additions , qu'on peut regarder comme le dernier effort de cet amour pour les sciences qui a rempli l'espace d'une longue vie.

Mes recherches ne se sont pas bornées à une seule région de l'Amérique. Le gouverneur Hutchinson a pris la peine de recommander mes questions à

xx *P R E F A C E*

MM. Hawley & Brainerd, deux missionnaires protestans employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponses qui montrent une grande connoissance des peuples dont ils décrivent les usages. J'ai reçu de M. Guillaume Smith, auteur d'une histoire intéressante de la nouvelle Yorck, quelques éclaircissemens utiles. En traitant l'histoire de nos colonies de l'Amérique septentrionale, j'aurai occasion de reconnoître tout ce que je dois à plusieurs habitans de ces colonies.

Dans la collection précieuse de voyages, rassemblée par M. Alexandre Dalrymple, dont on connoît le goût pour la navigation & les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très-

tares, & particulièrement deux grands volumes de mémoires, moitié manuscrits & moitié imprimés, qui ont été présentés à la cour d'Espagne pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV. J'ai puisé dans ces sources plusieurs particularités curieuses sur l'état intérieur des colonies Espagnoles & sur différens projets pour les améliorer. Comme cette collection de mémoires appartenoit autrefois à la bibliothèque de Colbert, c'est sous cette dénomination que je l'ai citée.

J'ai lu tous ces livres & ces manuscrits avec l'attention qu'exige le respect qu'un auteur doit au public, & j'ai cherché à constater par des citations l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je ré-

fléchis sur la nature des Ouvrages historiques , plus je suis convaincu que cette exactitude est nécessaire. L'historien qui narre les événemens de son tems est cru en proportion de l'opinion que le public a conçue de sa véracité & des moyens qu'il a eus d'être bien instruit. Celui qui décrit les événemens d'un tems éloigné n'a aucun droit à la confiance du public , à moins qu'il ne produise des témoignages à l'appui de ses assertions. Sans ces autorités il pourra écrire des récits amusans , mais on ne dira pas qu'il ait fait une histoire authentique. J'ai été confirmé dans ces sentimens par l'opinion d'un auteur à qui ses recherches laborieuses , son érudition & son discernement ont donné
avec

avec justice un rang distingué parmi les premiers historien de ce siècle (1). Encouragé par son autorité, j'ai publié un catalogue des livres Espagnols que j'ai consultés. Cet usage étoit commun dans le dernier siècle & on le regardoit comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un auteur : aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine ostentation ; mais , comme plusieurs de ces livres sont inconnus dans la grande Bretagne, les renvois au bas de chaque page auroient occupé trop de place, puisqu'il auroit fallu insérer les titres en

(1) M. Gibbon, Auteur d'une excellente *Histoire de la Décadence & de la chute de l'Empire Romain*, dont il vient de paroître une traduction Française écrite avec beaucoup de fidélité & d'élégance par M. Leclerc de Septchènes.

xxvj PREFACE.

entier. Tous ceux qui voudront me suivre dans la même route, trouveront ce catalogue très-utile.

Mes Lecteurs observeront qu'en citant des sommes d'argent, j'ai suivi constamment la méthode Espagnole de compter par *pesos*. Le peso *fuerte* ou *duro*, est le seul qui soit connu en Amérique, & c'est celui qu'on entend toujours quand on parle d'une somme exportée d'Amérique. Le peso *fort* à varié, ainsi que les autres monnoies, dans sa valeur numérique; mais on m'a conseillé de ne tenir aucun compte de ces légères variations & de l'évaluer à quatre chelins six sous de notre monnoie (environ 5 liv. 2 s. tournois). Il faut cependant se souvenir que dans

P R E' F A C E. xxvii

Le feizieme fiecle, la valeur effective d'un peso, c'est-à-dire, la quantité de travail qu'il représentoit, ou celle des denrées dont il étoit l'équivalent, étoit cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.



T A B L E

D E S

DES SOMMAIRES.

L I V R E I.

PROGRÈS de la navigation parmi les anciens. — Leurs découvertes envisagées comme préparatoires à celles des modernes. — Imperfection de la navigation & de la géographie parmi les anciens. — Doctrine des zones. — L'irruption des nations barbares arrête le progrès des nouvelles découvertes. — Connoissance de la géographie conservée en Orient & parmi les Arabes. — Renaissance du commerce & de la navigation en Europe. — Ils sont favorisés par les Croisades. — Etendus par les voyages en Orient. — La navigation perfectionnée par l'invention de la boussole. — Premier plan régulier pour faire des découvertes , formé par les Portugais. — Etat du Portugal. — Projets du prince Henry. — Foiblesse de ses premières tentatives. -- Les Portugais

s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique. — Espérance de s'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Tentatives qu'on fait pour y parvenir. — Apparences de quelque succès.

L I V R E . I I .

Naissance & éducation de Colomb. — Il acquiert des connoissances de la navigation au service des Portugais. — Il forme le projet de se rendre aux Indes orientales en naviguant à l'ouest. — Son système est fondé sur les idées des anciens & sur la connoissance qu'il a de leur navigation — ainsi que sur les découvertes des Portugais. — Ses négociations avec différentes cours. — Obstacles qu'il rencontre à celle d'Espagne. — Son premier voyage pour faire des découvertes. — Difficultés qu'il rencontre. — Ses succès. — Il retourne en Espagne. — Étonnement que causent ses découvertes. — Les droits de l'Espagne sur le nouveau monde confirmés par le pape. — Second voyage de Colomb. — Il forme une colonie. — Ses nouvelles découvertes. — Guerre avec les Indiens. — Première taxe qu'on leur impose. — Troisième voyage de Colomb. — Il découvre le continent de l'Amérique. — Etat de la colonie Espagnole. — Fautes commises par les

Espagnols dans les établissemens de leur première colonie. — Voyage des Portugais aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. — Effets qu'il produit. — Découvertes faites dans le nouveau monde par des particuliers. — Nom d'Amérique donné au nouveau monde. — Intrigues contre Colomb. — Il est disgracié & conduit les fers aux pieds en Espagne. — Quatrième voyage de Colomb. — Ses découvertes. — Ses désastres. — Sa mort.

L I V R E I I I :

Etat de la colonie d'Hispaniola. — Nouvelle guerre avec les Indiens. — Cruauté des Espagnols. — Mauvais réglemens sur la condition des Indiens. — Dépérissement de ce peuple. — Découvertes & établissemens. — Première colonie établie sur le continent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride. — De la mer du sud. — Grandes espérances que l'on forme de ces découvertes. — Causes de leur peu de succès pendant quelque tems. — Discussion sur la manière de traiter les Indiens. — Décisions contraires. — Zele des ecclésiastiques, & particulièrement de Las Casas. — Conduite singulière de Ximenès. — Negres transportés en Amérique. — Idée d'une

nouvelle colonie présentée par Las Casas. — On lui permet de la suivre. — Son mauvais succès. — Découvertes qu'on fait vers l'ouest. — Celle de Yucatan. — De Campêche. — De la nouvelle Espagne. — Préparatifs pour envahir cette dernière province.

L I V R E I V.

Tableau de l'Amérique lors de sa première découverte, des mœurs, & de la politique de ses habitans. — Vaste étendue de l'Amérique. — Grandeur des objets qu'elle présente à la vue. — Ses montagnes. — Ses lacs. — Sa forme favorable au commerce. — Sa température. — Le froid y domine. — Quelle en est la cause. — Son défaut de culture. — L'air y est mal-sain. — Ses animaux. — Son sol. — Recherches sur la population de l'Amérique. — Différentes hypothèses sur ce sujet. — Quelle est celle qui paroît la plus probable. — Etat & caractère des Américains. — Ils se trouvoient tous dans un état sauvage, excepté les Mexicains & les Péruviens. — On borne ces recherches aux peuples qui n'étoient point civilisés. — Difficultés qu'on trouve à obtenir des informations à leur égard. — Causes de ces difficultés. — Méthode ob-

fervée dans ces recherches. — I. Constitution physique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domestique. — IV. Leur état & leurs institutions politiques. — V. Système de guerre & de sûreté publique. — VI. Arts qui leur étoient connus. — VII. Idées & institutions religieuses. — VIII. Usages singuliers qui ne peuvent être rangés sous aucun des articles précédens. IX. Idée générale de leurs vertus & de leurs vices.

L I V R E V.

Histoire de la conquête de la nouvelle Espagne par Cortés.

L I V R E V I.

Histoire de la conquête du Pérou par Pizarre — Et des discussions & guerres civiles des Espagnols dans ce pays. — Origine. — Progrès. — Suite de ces dissensions.

L I V R E V I I.

Tableau des institutions & des mœurs des Mexicains & des Péruviens. — Ces peuples étoient civilisés en comparaison des autres Américains. — Origine récente des Mexicains. — Faits qui prouvent à quel point ils étoient civilisés.

DES SOMMAIRES. 33

Examen de leur politique dans ses différentes branches. — Faits qui démontrent les foibles progrès de leur civilisation. — Idée qui doit naître de la comparaison de ces faits contradictoires. — Esprit de leur religion. — l'Empire du Pérou est plus ancien que celui du Mexique. — Sa politique étoit fondée sur la religion. — Effets singuliers qui en résultoient. — Etat de la propriété parmi les Péruviens. — Leurs ouvrages publics & leurs arts. — Grands chemins — Ponts. — Bâtimens. — Esprit peu guerrier. — Tableau des autres possessions Espagnoles en Amérique. — Cinaloa & Sonora. — Californie. — Yucatan & Honduras. — Chili. — Tucuman. — Royaume de Tierra-Firme. — Nouveau royaume de Grenade.

L I V R E V I I I :

Tableau du gouvernement intérieur, du commerce, &c. des colonies Espagnoles. — La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet de leur établissement — elle n'a pas été la suite d'aucun système politique — ni de la religion. — nombre des Indiens qui s'y trouvent actuellement — Maximes fondamentales qui ont servi de base au système de l'établissement des colonies Espagnoles. —

Condition des différentes espèces d'hommes dans ces colonies. — Des Chape-tones. — Des Créoles. — Des Negres. — Des Indiens. — Etat civil & politique du clergé. — Caractere du clergé séculier & régulier. — Foibles progrès du christianisme parmi les Indiens. — Les mines sont le principal objet de l'attention des Espagnols. — Maniere de les exploiter. — Leur produit. Effets qui suivent l'encouragement de cette espece d'industrie. — Autres productions de l'Amérique Espagnole. — Premiers effets qui résultent en Espagne de ce nouveau commerce. — Pourquoi les colonies Espagnoles n'ont pas été aussi utiles à leur métropole que celles des autres nations. — Fautes commises par l'Espagne dans ses réglemens pour ce commerce, — qui est borné à un seul port — & qui ne se fait que par les flottes annuelles. — Commerce de contrebande. — Dépêrissement de la population & de la richesse en Espagne. — Remedés proposés. — Sages réglemens des princes de la maison de Bourbon. — On adopte un nouveau systême plus sage. — Effets avantageux qui en résultent. — Revenus que l'Espagne tire de l'Amérique. — D'où ils proviennent. — A combien ils montent.

Fin de la Table des Sommaires.



CARTE
DU GOLFE
DU MEXIQUE
DES ISLES ET DES
PAYS ADJACENS
Pour l'Hydroire de
l'AMERIQUE
par le P. Roberton



Large à 20 de Paris
100 200 300 400
Mille Toises
100 200 300 400



CARTE
DE
L'AMÉRIQUE
MÉRIDIONALE
Pour l'Histoire de
L'AMÉRIQUE
Par le D^r Roberteau

Long. à 25 de Nord
10 20 30 40 50
15 20 25 30 35 40 45 50
10 15 20 25 30 35 40 45 50

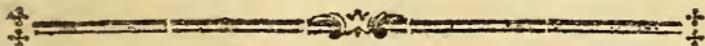
Paris chez la Citoyenne de la Harpe



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE PREMIER.

LES hommes ne sont parvenus à découvrir & à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses & fertiles régions où ils avoient été d'abord placés par le Créateur. On connoît l'occasion de leur première dispersion générale; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations

La terre se peuple lentement.

A

& le tems où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces tems reculés, assez de lumieres pour nous mettre en état de suivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des sociétés.

Premie- . Nous pouvons conjecturer ce-
res émi- pendant que les premières émigra-
grations tions des hommes se firent toutes
par terre. par terre. L'Océan, qui par - tout
environne la terre habitable, & les
différens bras de mer qui séparent
une région de l'autre, quoique des-
tinés à faciliter la communication
entre les pays éloignés, semblent
d'abord n'avoir été formés que pour
arrêter la marche de l'homme &
pour marquer les limites de cette
portion du globe où la nature l'avoit
renfermé. Nous devons croire que
ce ne fut qu'après un long espace
de tems que les hommes tenterent
de franchir cette formidable bar-
riere, & acquirent assez d'habileté

& d'audace pour se livrer à la merci des vents & des vagues, & pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions éloignées & inconnues.

La navigation & la construction Premiers des vaisseaux sont des arts si délicats essais de & si compliqués qu'on a eu besoin naviga- de l'industrie & de l'expérience de tion. plusieurs siècles, pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot qui le premier servit à faire passer à un Sauvage la rivière qui l'arrêtoit dans sa chasse, jusqu'à la construction d'un vaisseau capable de transporter avec sûreté une foule nombreuse à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail & d'adresse pour venir à bout de cette grande & difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les Peuples qui ne sont pas encore très-civilisés, justifie l'idée que nous

donnons ici de ses progrès , & prouve clairement que dans les premiers tems l'art n'étoit pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages ou de tenter au loin des découvertes.

Introduction du commerce. Mais dès que l'art de la navigation fut connu , il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correspondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication entre les Peuples qui mérite le nom de commerce. La civilisation doit être assez avancée avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance ; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété & en avoir fixé les principes avec assez de précision pour connoître le plus simple de tous les contrats , celui d'échanger en troc une denrée grossière contre une autre. Mais une fois ce principe important établi , lorsque chaque individu sentit qu'il

avoit un droit exclusif à posséder ou aliéner tout ce qu'il avoit acquis par son travail & par son adresse, ses propres besoins & son industrie lui suggérèrent bien-tôt un nouveau moyen d'augmenter ses acquisitions & ses jouissances, en disposant de ce qu'il avoit de superflu pour se procurer ce qui pouvoit lui être agréable ou utile dans le superflu des autres. C'est ainsi que le commerce s'introduisit & s'établit parmi les membres de la même société; ils découvrirent ensuite par degrés que des tribus voisines possédoient ce qui leur manquoit, ou jouissoient de quelque commodité qu'ils desiroient de partager. Il se forma alors un commerce avec les autres tribus ou nations, de la même manière & sur les mêmes principes que s'étoit établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt & les besoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant également agréable cette communication réciproque, introduisirent

insensiblement les maximes & les loix qui en facilitent les progrès & en assurent les opérations. Cependant il ne peut pas s'établir un commerce fort étendu entre des Provinces contiguës, dont le sol & le climat étant à-peu-près les mêmes, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté des Peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les feroit rechercher & leur donneroit un grand prix. C'est la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès-lors, les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton ; le commerce en communique la jouissance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les Peuples s'étendit à mesure que la connoissance des avantages qu'on retire de la navigation & du commerce continuerent de se répandre,

L'ambition des conquêtes & le besoin de se procurer de nouveaux établissemens ne furent plus les seuls motifs des émigrations. Le desir du gain devint un nouvel éguillon pour l'activité ; il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays, dont les productions ou les besoins pussent augmenter la circulation, qui seule entretient & étend le commerce.

Devenu dès-lors une grande source de découvertes le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, & contribua plus qu'aucune autre cause à faire connoître aux hommes la situation, la nature & les productions des différentes parties du globe. Cependant, quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civilisation eût fait de grands progrès, & que les sciences & les arts fussent cultivés avec autant d'ardeur que de succès, la navigation resta si imparfaite qu'à

peine peut - on la regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

Imper- La construction des vaisseaux
fection de chez les anciens étoit extrêmement
la naviga grossiere , & la maniere de les ma-
tion chez nœuvrer n'étoit pas moins défec-
les anci- tueuse. Ils ignoroient entierement
ens, quelques-uns des grands principes
& des opérations principales , qui
sont aujourd'hui regardés comme les
premiers élémens de la navigation.
Ils connoissoient à la vérité cette
propriété de l'aimant par laquelle
il attire le fer ; mais la propriété ,
plus merveilleuse & plus importante
qui le dirige vers le pole , avoit en-
tierement échappé à leurs observa-
tions. Privés de ce guide fidele , qui
conduit aujourd'hui le Pilote avec
tant de certitude dans l'immensité
des mers, & pendant l'obscurité de la
nuit & quand le ciel est obscurci par
les nuages , les Anciens n'avoient
d'autres moyens de régler leur route
que l'observation du soleil & des
étoiles. Leur navigation étoit par-

conféquent incertaine & timide ; rarement ofoient - ils perdre de vue la terre ; ils fe traînoient le long des côtes , retardés par tous les obstacles, expofés à tous les dangers, qu'entraînoit cette maniere de naviguer. Il falloit un tems incroyable pour exécuter des voyages qu'on acheve aujourd'hui en quelques femaines : même dans les climats les plus doux & dans les mers les moins orageufes , c'étoit feulement pendant l'été que les Anciens fe hafardoient à fortir de leurs ports. Le refte de l'année fe perdoit dans l'inaction : on auroit regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents & des vagues (1).

Dans l'état d'imperfection où étoient la fcience & la pratique de la navigation , c'étoit donc une entreprife auffi difficile que dangereufe , de fe porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce

Naviga-
tion &
commer-
ce des
Egypti-
ens.

(1) Vegetius, *de Re milit. Lib. IV.*

lutta contre tous ces obstacles : les Egyptiens , peu de tems après l'établissement de leur monarchie , établirent , dit-on , un trafic entre le golfe arabique ou la mer rouge & la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiroient de l'Orient étoient transportées par terre du golfe arabique jusqu'au bord du nil , & descendoient cetteriviere jusqu'à la Méditerranée ; mais l'attention que les Egyptiens donnerent dans les premiers tems au commerce , ne fut pas de longue durée ; la fertilité du sol & la douceur du climat leur fournissoient toutes les choses nécessaires & agréables, avec une profusion qui les rendoit indépendans de tous les autres pays : aussi ce peuple , dont les idées & les institutions differerent presque en tout point de celles des autres peuples , eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers ; en conséquence, les Egyptiens ne sortirent bientôt plus de

leur pays ; ils détestèrent tous les navigateurs comme des impies & des profanes ; ils fortifierent leurs ports & n'y admirent aucun étranger (1) : ce ne fut que lors du déclin de leur puissance qu'ils rouvrirent leurs ports , reprirent & rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Le caractère & la situation des Phéniciens étoient aussi favorables à l'esprit de commerce & de découverte , que ceux des Egyptiens y étoient contraires : leurs mœurs & leurs institutions n'étoient distinguées par aucune particularité marquée ; ils n'avoient aucune forme de culte , aucune superstition contraire à la sociabilité ; ils pouvoient enfin , sans scrupule & sans répugnance , se mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils possédoient n'étoit ni grand ni fertile : le

Des Phé-
niciens.

(1) Diod. Sicul. *Lib. 1* , pag. 78 , *Ed. Wesselingi. Amst. 1756* , Strabo, *lib. XVII* , pag. 1142 , *ed. Amst. 1707*.

commerce étoit donc l'unique source qui pouvoit leur donner la puissance & la richesse ; aussi les Phéniciens de Sidon & de Tyr établirent - ils le commerce le plus étendu & le plus hardi que l'on connoisse chez les anciens. Le génie de ce peuple , la nature de son gouvernement , l'esprit de ses loix , se rapportoient entierement au même but : c'étoit une nation de marchands , qui prétendit à l'empire de la mer & qui l'obtint. Leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée ; ils oferent même franchir les anciennes limites de la navigation , & passant le détroit de Gadès , ils visiterent les côtes occidentales de l'Espagne & de l'Afrique.

Dans plusieurs des lieux où ils aborderent , ils établirent des colonies , & communiquèrent aux grossiers habitans du pays quelque connoissance de leurs arts & de leur industrie. Tandis que d'un côté ils pouissoient leurs découvertes au

nord & à l'ouest, ils ne négligerent pas de pénétrer dans les régions plus riches & plus fertiles de l'est & du midi. Après s'être rendus maîtres de plusieurs ports commodes au fond du golfe arabique, ils établirent, à l'exemple des Egyptiens, une correspondance régulière avec l'Arabie & le continent de l'Inde d'une part, & avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirèrent de ces contrées différentes denrées précieuses, inconnues au reste du monde, & pendant un long période de tems jouirent seuls de cette branche lucrative de commerce (1).

Les richesses immenses que les Des Juifs.
Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils avoient établi sur la Mer-rouge, exciterent leurs voisins, les Juifs, sous les regnes prosperes de David & de Salomon, à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui

(1) Voyez la NOTE I à la fin du 2 vol.

s'étend le long de la Mer-rouge, en partie par l'alliance qu'ils contracterent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équippa des flottes qui, sous la conduite des pilotes Phéniciens, naviguerent de la Mer-rouge à Tarsis & Ophir, qui probablement étoient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs : ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse & la magnificence dans le royaume d'Israël (1). Les institutions singulieres, que le divin Législateur des Juifs avoit établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'idolatrie en le séparant des autres, lui avoient donné un caractère national, incapable de se prêter à cette communication franche & ouverte avec les étrangers, que le

(1) Voy, un Mém. sur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les Mém. de l'Ac. des Inscip. tom. 30, pag. 83.

commerce exige. L'esprit infociable des Juifs, joint aux désastres qui tomberent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avoient cherché à introduire parmi eux; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation & à étendre les découvertes.

Si l'instruction & les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissans pour modifier les mœurs & le caractère des Juifs & luter contre la tendance de leurs loix, ils n'en fut pas de même des Carthaginois, qui, descendans des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce, & s'y adonnerent, ainsi qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur, une industrie & un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bien-tôt la rivale de Tyr, & la surpassa ensuite en puissance & en richesse; mais elle ne paroît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde.

Des Carthaginois.

Les Phéniciens s'en étoient emparés, & avoient dans la Mer-rouge une force, qui leur assuroit la possession exclusive du commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté : ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'orient, ils étendirent particulièrement leur navigation vers l'occident & le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étoient ouverte : passant le détroit de Gadès & poussant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils visiterent non-seulement toutes les côtes d'Espagne, mais encore celles des Gaules, & pénétrèrent à la fin jusqu'en Angleterre. En même-tems qu'ils acquéroient la connoissance de ces contrées nouvelles dans cette partie du globe, ils étendoient par degré leurs recherches vers le midi : ils pénétrèrent très-avant par terre dans les Provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, & en fournirent d'autres à leur empire : ils naviguerent le long de la côte occidentale de

ce grand continent, presque jufqu'au tropique du Cancer, & y planterent plufieurs colonies, dans la vue de civilifer les naturels du pays & de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les Ifles fortunées, connues aujourd'hui fous le nom de *Canaries*, lesquelles formoient la dernière limite de la navigation des Anciens dans l'océan occidental (1).

Les progrès que firent les Phéniciens & les Carthaginois dans la connoiffance du globe, ne furent pas uniquement l'effet du defir qu'ils avoient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue par-tout; il éveilla la curiofité, agrandit les idées & les defirs des hommes, & les excita aux entreprifes hardies. On fit des voyages, dont le feul objet étoit de découvrir de nouvelles contrées &

Des
Grecs.

(1) Plinii *Nat. Hift. Lib. VI, cap. 37, edit. in ufum Delph.*

de parcourir des mers inconnues : telles furent , pendant la prospérité de la république Carthaginoise , les navigations fameuses de Hannon & de Himilcon. On leur donna des flottes , équipées par ordre du Sénat & aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud , le long des côtes d'Afrique , & semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent (1). Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord , & d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe (2). La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique étoit de la même nature. On nous dit qu'une flotte Phénicienne équipée par Necho , roi d'E-

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. V* , chap. 1. *Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores* , edit. *Husdoni* , vol. 1 , pag. 1.

(2) Plinii *Nat. Hist. Lib. 11* , chap. 67. *Festus Avienus apud Bochart. Geogr. Lib. 1* , chap. 60 , pag. 652 *Oper. vol 3* .
L. Bat. 1707.

gypte , partit d'un port de la Mer-rouge environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, & après un voyage de trois ans , revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil (1). On prétend qu'Eudoxe de Syzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route (2).

Si ces expéditions se sont réellement faites de la manière que je viens d'exposer , on peut avec raison les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les Anciens; & si nous réfléchissons à l'état d'imperfection où l'art étoit alors , il est difficile de juger si nous devons admirer davantage ou la hardiesse & la sagacité du projet , ou la sagesse & le bonheur de l'exécution ; mais , malheureusement , le tems a détruit toutes les traditions originales & authentiques des

(1) Herodot. *Lib. IV*, chap. 42.

(2) Plinii *Nat. Hist. Lib. 11*, chap. 67.

voyages que les Phéniciens & les Carthaginois entreprirent, soit par ordre public, soit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons sur cet objet dans les auteurs Grecs & Romains, est non-seulement obscur & inexact, mais si nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en est même très-suspecte (1). Les Phéniciens & les Carthaginois, animés d'une jalousie mercantile, cachent avec soin aux autres peuples la connoissance des pays éloignés avec lesquels ils avoient formé des liaisons. Toutes les circonstances de leur navigation étoient non-seulement des mystères de commerce, mais encore des secrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenoient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avoient intérêt de leur

(1) Voyez la NOTE II.

caché (1). En effet, la connoissance d'une partie de leurs découvertes semble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, est citée par les auteurs Grecs & Romains, plutôt comme une histoire amusante & extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées & des lumières nouvelles (2). Comme les Phéniciens & les Carthaginois n'ont fait connoître au reste du monde ni le progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talens & de leurs connoissances dans cet art semblent avoir péri en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, & que l'Empire des

(1) Strabo *Geogr. Lib. III*, pag. 265.
Lib. XVIII, pag. 1154.

(2) Voyez la NOTE III.

derniers fut détruit par les armes romaines.

Des
Grecs.

Il faut donc abandonner à la curiosité & aux conjectures des savans les récits obscurs & pompeux des expéditions Phéniciennes & Carthaginoises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation & des découvertes chez les Grecs & les Romains; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude & de lumière. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts & les sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toute les connoissances qu'ils avoient acquises dans l'art de la navigation, & les Romains d'un autre côté n'avoient pas adopté cet esprit de commerce & cette ardeur pour les découvertes qui distinguoient les Carthaginois. Quoique la Grece fût presque entièrement environnée de la mer qui formoit sur leurs côtes un grand nombre de baies spacieuses & de havres commodes; quoiqu'elle fût

entourée de tous côtés d'îles fertiles, & qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitans à s'adonner à la navigation, cependant, il s'écoula un long espace de tems avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet étoit la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thessalie au Pont-Euxin, fut regardé comme un prodige d'habileté & de courage, qui en fit mettre les chefs au nombre des demi-Dieux, & donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations du ciel. En descendant à un période moins reculé, lorsque les Grecs entreprirent le fameux siège de Troye, il ne paroît pas qu'ils eussent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homere, le seul Poëte dont l'histoire ose invoquer l'autorité, & qui par son exactitude scrupuleuse à décrire les mœurs & les arts

des premiers tems, a mérité cette fin-
liere distinction, la science de la navi-
gation étoit encore dans son enfance.
Les Grecs ignoroient alors l'usage
du fer, ce métal le plus utile de tous,
& sans lequel on ne peut faire que
très-peu de progrès dans les arts
mécaniques. Leurs vaisseaux petits,
& la plupart sans ponts, n'avoient
qu'un seul mât, qu'on élevoit ou
qu'on abaissoit à plaisir : ils ne se
servoient point d'ancre, & les ma-
noeuvres des voiles étoient simples
& grossieres. Ils n'avoient, pour
régler leur route, que l'observation
des étoiles, & leur maniere de les
observer étoit fautive & trom-
peuse. Lorsqu'ils avoient achevé un
voyage, ils tiroient leurs miséra-
bles barques sur le rivage, comme
les Sauvages font aujourd'hui de
leurs canots, & les y laissoient
jusqu'à la saison de se remettre en
mer. Ce n'est donc pas dans les
tems héroïques de la Grece que
nous devons nous attendre à voir
la science de la navigation & l'esprit
de

de découverte faire des progrès sensibles ; dans ce période d'ignorance & de barbarie , mille causes concouroient à refferer dans des bornes étroites la curiosité & l'activité de l'homme.

Mais les Grecs passerent rapidement à un état de civilisation & de lumieres. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grece : de bonnes loix & une police réguliere s'y introduisirent par degrés ; les sciences & les arts qui fervent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection , & plusieurs des républiques Grecques s'adonnerent au commerce avec tant d'ardeur & de succès , qu'elles furent regardées par les Anciens comme des puissances maritimes du premier ordre ; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple & au courage qu'inspire la liberté , qu'à son habileté dans l'art de la

navigation. Les grandes actions de la guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens ont rendues immortelles, furent exécutées par des flottes, composées principalement de vaisseaux ouverts & sans ponts(1), d'où les équipages s'élançoient avec une valeur impétueuse & sans règle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèse leurs vaisseaux n'étoient encore considérables ni par la grandeur, ni par la force, & l'étendue de leur commerce étoit proportionnée à leur marine. Les Etats maritimes de la Grece n'envoyoient guere de vaisseaux au-delà de la Méditerranée : leur principale correspondance étoit avec les colonies que leurs compatriotes avoient formées dans l'Asie mineure, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils abordoient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule & de la Thrace ; ou, traversant l'Heles-

(1) Thucyd. lib. 1, chap. 14.

pont, ils trafiquoient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance sur les pays mêmes, situés entre les limites où se renfermoit leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à Egine la flotte combinée contre Xercès, ils jugerent impraticable de la porter jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette isle à Egine étoit aussi considérable que celle d'Egine aux colonnes d'Hercule (1). Ils ne connoissoient aucune partie du globe au de-là de la Méditerranée; du moins ce qu'ils en connoissoient étoit uniquement fondé sur des conjectures ou sur les relations de quelques voyageurs, qui, guidés par la curiosité & l'amour des sciences, avoient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étoient allés par mer en Egypte, contrées qui ont été le berceau de la philosophie & des arts. Malgré

(1) Herodot. *Lib. VIII*, chap. 132.

les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources , ils paroissent avoir ignoré les faits les plus importants sur lesquels doit être fondée une connoissance exacte & méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation & de la science géographique. Cet homme extraordinaire , malgré les passions violentes qui le porteroient quelquefois à commettre des actions cruelles & à former des entreprises extravagantes , étoit fait par ses talens non-seulement pour conquérir , mais encore pour gouverner le monde : il étoit capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle forme aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie , n'étoit peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'Empire par le succès de ses armes. La résistance & les efforts de la répu-

publique de Tyr, qui suspendirent si long-tems le cours de ses victoires, lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime, & lui donnerent quelqu'idée des immenses richesses que les Tyriens tiroient de leur commerce, sur-tout de celui qu'ils faisoient aux Indes orientales. Dès qu'il eut détruit cette république & soumis l'Egypte à sa domination, il forma le plan d'un nouvel Empire, qui devoit être le centre du commerce, ainsi que le siège de la puissance: c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que par le moyen de la mer Méditerranée & par la proximité du golfe Arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient & de l'Occident (1). Cette situation fut si heureusement choisie,

(1) Strab. *Geog. Lib. XVII*, pag. 1143, 1149.

qu'Alexandrie devint bien - tôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'Empire en Égypte & dans l'Orient , mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublèrent successivement ces contrées depuis le tems des Ptolomées jusqu'à la découverte de la navigation par le Cap de Bonne-Espérance , le commerce , particulièrement celui des Indes orientales , continua de couler par le canal que lui avoient marqué la prévoyance & la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes ; il aspira à la souveraineté de ces régions , qui furnissoient au reste du monde tant de productions précieuses , & il y conduisit son armée par terre : cependant, quelque audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient , il ne s'avança pas au-delà des bords

des rivières qui tombent dans l'Indus, & ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette partie de son histoire, il suivit un plan qui prouve la supériorité de son génie aussi-bien que la grandeur de ses vues : il avoit pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avoit de l'importance de cette contrée relativement au commerce, & pour appercevoir quelles immenses richesses on pouvoit tirer d'un pays où les arts du luxe étant déjà cultivés dès-long-tems, avoient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre (1).

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de la navigation ; depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persi-

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV*, pag. 1036.
 Q. Curt. *lib. XVIII*, chap. 9.

que , & si elle étoit particable ; d'établir une communication régulière entre ces deux points. Pour cet effet , il se propofa de détruire les cataractes dont les Perfes , par jaloufie & par haine contre les étrangers , avoit embarrassé l'entrée de l'Euphrate (1), & de faire remonter par cette riviere & par le Tygre qui s'y joint , les marchandises de l'Orient dans les parties intérieures de fes domaines d'Asie ; tandis que , par le moyen du golfe Arabique & du Nil , ces mêmes marchandises pourroient être transportées à Alexandrie & distribuées dans le reste du monde. Néarque , officier doué de grands talens , eut le commandement de la flotte destinée à cette expédition , & il acheva heureusement ce voyage , qui fut regardé comme une entreprise aussi périlleuse qu'importante ; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordi-

(1) Strab. *Geogr. Lib. XVI* , pag. 1075.

naires qui aient signalé son regne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition , on ne peut nier qu'ellen'offrît alors des difficultés & des périls , & les circonstances dont elle fut accompagnée , fournissent des exemples frappans du peu de progrès que les Grecs avoient faits dans la science de la navigation (1) : leurs vaisseaux n'avoient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux & le reflux sont à peine sensibles ; & lorsqu'ils observerent pour la première fois ce phénomène à l'embouchure de l'Indus , ce fut pour eux un prodige , par lequel les Dieux paroissoient leur annoncer que le ciel désaprouvoit leur entreprise (2). Pendant toute leur route il paroît qu'ils n'avoient jamais perdu de vue la terre , mais qu'ils longoient les côtes de si près, qu'ils ne pouvoient guere profiter

(1) Voyez la NOTE IV.

(2) Voyez la NOTE V.

de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan Indien ; aussi leur fallut-il dix mois entiers (1) pour parcourir un espace, qui de l'embouchure de l'Inde à l'entrée du golfe Persique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violens & des révolutions fréquentes que suscitèrent dans l'Orient les querelles des Successeurs d'Alexandre , la navigation aux Indes , par la route que Néarque avoit ouverte , fut discontinuée ; mais le commerce des marchandises Indiennes qui s'étoit établi à Alexandrie , non-seulement subsista , mais encore s'étendit sous les rois Grecs qui gouvernerent l'Egypte , & devint une des grandes sources de la richesse qui distingua ce royaume.

Des Romains.

Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que pour l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son

(1) Plinii *Hist. Nat. Lib. VI, chap. 23*

éducation militaire, l'esprit de ses loix, concoururent à le détourner des objets de commerce & de marine : ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable, non par le desir d'étendre leur commerce, que les Romains aspirèrent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que pour obtenir la domination universelle, il falloit se rendre maître de la mer ; cependant ils regarderent toujours le service naval comme un état subordonné, réservé à ceux des citoyens qui n'étoient pas d'un rang à être admis dans les légions (1). On trouveroit difficilement dans toute l'Histoire romaine un seul événement qui prouvât qu'ils vissent dans la navigation autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur & la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances maritimes de l'ancien monde, &

(1) Polyb. *Lib. V.*

que Carthage, la Grece & l'Egypte furent soumises à leur domination, ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avoient conquises : ce peuple de soldats auroit regardé comme une dégradation du nom de citoyen Romain de s'adonner au commerce. Ils laissoient les arts mécaniques, le négoce & la navigation aux esclaves, aux affranchis, aux habitans des Provinces & aux citoyens de la dernière classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité & de leur fierté première, le commerce n'acquit pas une grande considération chez les Romains. La Grece, l'Egypte, & les autres pays conquis, quoique réduits en Provinces romaines, continuèrent de faire leur commerce comme auparavant. Rome étant la capitale du monde & le siège du gouvernement, attiroit naturellement à elle toutes les richesses & les productions utiles des Provinces. Les Ro-

ainsi, satisfaits de cet avantage, paroissent souffrir sans peine que le commerce restât presque entièrement entre les mains des habitans de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embrassoit presque tout le monde connu, la vigilance des Magistrats, & l'esprit du gouvernement qui joignoit l'intelligence à l'activité, avoient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de sécurité : jamais il n'y eut entre les nations une communication aussi bien établie, une union aussi parfaite, que celles qui existoient entre les parties de ce vaste Empire. Le commerce n'étoit ni arrêté dans ses opérations par la jalousie des états rivaux, ni interrompu par des hostilités fréquentes, ni limité par des restrictions partielles : une puissance suprême faisoit mouvoir & régloit l'industrie des hommes, en même-tems qu'elle jouissoit des fruits de leurs efforts réunis.

Cette influence se fit sentir à la navigation & servit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les superfluités de l'Orient, le commerce qui se faisoit dans l'Inde par l'Egypte fut poussé avec plus d'activité, & s'étendit au-delà de ses anciennes limites : en fréquentant le continent Indien, les navigateurs apprirent à connoître le cours périodique des vents, lesquels, dans la mer qui sépare l'Afrique de l'Inde, soufflent avec très-peu de variation de l'est pendant une moitié de l'année, & de l'ouest pendant l'autre moitié. Encouragés par cette observation, ils abandonnerent l'ancienne maniere, aussi lente que dangereuse, de naviguer le long des côtes, & aussi-tôt que la mousson de l'Ouest commençoit, ils partoient d'Ocelis à l'embouchure du golfe arabe, & cingloient hardiment à travers l'Océan (1). La direction uniforme du vent, suppléant au

(1) *Plinii Nat. Hist. Lib. VI, c. 23.*

défaut de bouffole & rendant l'observation des étoiles moins nécessaire , les conduisoit au port de Musiris sur la côte occidentale du continent Indien. Là ils prenoient à bord leurs cargaisons , & revenant avec la mousson de l'est , achevoient leur voyage au golfe arabe dans l'espace d'une année. Cette portion de l'Inde , connue aujourd'hui sous le nom de côte de Malabar , paroît avoir été la dernière limite de la navigation des Anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au-delà du côté de l'est , ils n'en avoient qu'une connoissance très-imparfaite , fondée sur les relations de quelques voyageurs qui y avoient pénétré par terre. Leurs excursions n'étoient pas fort étendues , & probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde subsista , aucun voyageur ne s'avança plus loin que les bords du Gange (1). Les flottes

(1) Strabo *Geogr. Lib. XV*, p. 1006, 1010
Voyez la NOTE VI.

d'Egypte qui trafiquoient à Mufiris, étoient, il est vrai, chargées d'épiceries & d'autres riches marchandises du continent & des isles des parties ultérieures de l'Inde ; mais c'étoient les Indiens eux-mêmes qui venoient dans des canots, faits d'un feul arbre, apporter ces marchandises au port de Mufiris, devenu l'entrepôt de ce commerce (1). Les négocians Egyptiens & Romains contens de se les procurer de cette maniere, ne jugeoient pas à propos d'affronter des mers inconnues & de s'exposer à une navigation périlleuse, pour chercher les pays qui produisoient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faisoient cependant un commerce, qui peut paroître considérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce qu'on a pu faire ou même concevoir dans aucun période an-

(1) *Plinii Nat. Hist. Lib. VI, chap. 26.*

térieur. Nous apprenons d'un Auteur célèbre (1) que le commerce de l'Inde faisoit sortir chaque année de l'Empire romain plus de quatre cent mille livres sterling, & nous trouvons dans un autre qu'il partoit annuellement cent vingt vaisseaux du golfe arabe pour l'Inde (2).

La découverte de cette nouvelle maniere de naviguer aux Indes, est le pas le plus considérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine; mais dans les tems anciens la connoissance des pays étrangers étoit bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer (3); & quoique celles-ci offrirent une maniere plus prompte & plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains par leur éloignement particulier pour les oc-

Découvertes des Anciens par terre.

(1) Plin. *Nat. Hist.* lib. VI, chap. 26.

(2) Strabo *Geogr.* lib. II, pag. 179.

(3) Voyez la NOTE VII.

cupations maritimes ; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre , & ouvrit même à la navigation des mers nouvelles & inconnues. Avant les conquêtes des Romains , les nations civilisées de l'antiquité n'avoient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches & les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne & des Gaules étoient peu connues ; l'Angleterre , séparée du reste du monde , n'avoit jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois & par quelques négocians Carthaginois ; à peine avoit-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrèrent dans tous ces pays : ils subjuguèrent entièrement l'Espagne & la Gaule ; ils conquièrent la partie la plus considérable & la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancèrent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une con-

noissance assez exacte des Provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, depuis l'ouest de l'Égypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des Provinces qui composoient les Empires de Perse & de Macédoine ; mais même après leurs victoires sur Mithridate & sur Tygrane, ils paroissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, avec plus d'attention qu'ils ne l'avoient fait auparavant, & y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs, avec les nations riches & commerçantes, situées alors au tour du Pont-Euxin.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes & de la navigation, depuis les premières traditions que nous a laissées l'histoire, jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent & timide. Il semble qu'on avoit droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité

Imper.
fection
des con-
noissan-
ces géo-
graphi-
ques chez
les An-
ciens.

entreprenante de l'esprit humain ; & de la puissance des grands Empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejettons toutes les traditions fabuleuses & obscures , si nous nous attachons uniquement à la lumière & aux faits authentiques de l'histoire , sans y substituer les conjectures de l'imagination ni les rêves des étymologistes ; il faut donc conclure que les Anciens n'avoient qu'une connoissance très-bornée du monde habitable. En Europe ils avoient à peine quelque idée des Provinces étendues , situées à l'est de l'Allemagne: ils connoissoient encore moins les vastes pays qui composent aujourd'hui les royaumes de Danemarck , de Suede , de Prusse , de Pologne & l'Empire de Russie. Les régions plus stériles , situées sous le cercle arctique , n'avoient jamais été visitées. En Afrique leurs recherches ne s'étendoient guere au-delà des Provinces qui bordent la Méditerranée & de celles qui font

situées sur la côte occidentale du golfe arabe. En Asie ils n'avoient, comme je l'ai déjà observé, aucune connoissance des riches & fertiles contrées qui sont au-delà du Gange & d'où viennent les denrées précieuses, qui dans les tems modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paroît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenses, occupées alors par ces tribus errantes, connues sous le nom général de Sarmates ou de Scythes, & possédées aujourd'hui par différentes nations Tartares & par les sujets Asiaticques de la Russie.

Une opinion, généralement établie parmi les Anciens, nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avoient fait dans la connoissance du globe habitable, que tout ce qu'on pourroit conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardoient la terre comme divisée en cinq régions, auxquelles ils donnoient le nom de Zones. Ils appel-

loient Zones glacées celles qui étoient les plus voisines des poles, & croyoient que le froid excessif qui y regnoit continuellement les rendoit inhabitables. Ils appelloient Zone torride celle qui est située sous la ligne, & qui s'étend d'un & d'autre côté sous les tropiques, la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendoit également inhabitée. Ils donnoient le nom de tempérées aux deux autres Zones qui occupoient le reste de la terre, & prétendoient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivans pussent subsister, avoient été destinées pour être l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'étoit pas un préjugé du vulgaire ignorant ou une vaine fiction des Poètes : c'étoit un système adopté par les Philosophes les plus éclairés, les meilleurs Historiens & les Géographes les plus instruits de la Grece & de Rome. Dans cette hypothese il y avoit une grande partie de la

terre habitée où l'on croyoit que l'espece humaine ne pouvoit pas subsister : on regardoit comme le siège éternel de la stérilité & de la solitude ces régions fertiles & peuplées de la Zone torride, qui non-seulement fournissent à leurs habitans avec la plus grande profusion les choses nécessaires & agréables de la vie, mais encore communiquent au reste de la terre le superflu de leurs richesses. Comme toutes les parties du globe que les Anciens avoient découvertes se trouvent dans la Zone tempérée septentrionale, s'ils croyoient que la Zone tempérée du sud étoit habitée, c'étoit une opinion fondée sur les raisonnemens & les conjectures, non sur l'observation. Ils regardoient même la chaleur intolérable de la Zone torride comme une barriere insurmontable, qui empêcheroit à jamais toute communication entre les habitans respectifs des deux Zones tempérées. Cette extravagante théorie prouve non-

seulement que les Anciens ignoroient le véritable état du globe , mais elle tendoit encore à rendre leur ignorance perpétuelle , en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre (1).

Mais quelque bornées & imparfaites que les connoissances géographiques des Grecs & des Romains dussent nous paroître, si nous les comparons à l'état actuel de la Géographie , nous ne pouvons pas nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites & le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation & le commerce , si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des tems anciens. Tant que l'Empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises & pour les tenir unies , on regarda comme un objet de police publique

(1) Voyez la NOTE VIII.

aussi-bien que de curiosité particulière, d'examiner & de décrire les pays divers dont ce grand corps étoit composé. Lors même que les autres sciences commencèrent à être négligées, la géographie s'enrichissoit d'observations nouvelles, & s'éclairant par l'expérience de chaque siècle & les observations de chaque voyageur, continuoit de faire des progrès: elle fut portée, par le génie & les soins de Ptolémée, au plus haut point d'exactitude & de perfection qu'elle ait atteint chez les Anciens. Ce philosophe fleurissoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, & il a publié une description du globe terrestre, plus ample & plus correcte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Ce fut peu de tems après cette époque que des secousses violentes commencerent à agiter l'Empire romain: la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siège du gouvernement, diminua sa force en la divisant: les

Invasion
de l'Em-
pire ro-
main par
les Bar-
bares.

nations barbares, que la providence préparoit comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencent à rassembler leur armée sur la frontière : l'Empire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans ce période de la vieillesse & de la décadence des Romains il étoit impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étoient aussi foibles & aussi languissans que ceux du gouvernement. Après Ptolemée il ne se fit aucune découverte en géographie, & il n'y eut aucune révolution importante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation & par les encouragemens des Empéreur d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassembloient depuis long-tems autour de l'Empire romain annoncoient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, & dans le naufrage universel

causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions & les découvertes des Romains, périrent & disparurent de la terre (1). Tous les peuples qui conquièrent les différentes Provinces de l'Empire romain & s'y établirent, étoient ignorans & grossiers, étrangers aux lettres & aux arts, sans police, sans loix, sans forme régulière de gouvernement. Les mœurs & les institutions de quelques-uns d'entr'eux étoient encore dans un degré de barbarie, à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe étant occupée par de semblables habitans, revenoit pour ainsi dire à une seconde enfance, & avoit une nouvelle carrière à commencer pour se civiliser, s'éclairer & se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérans barbares fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avoit uni les hommes:

(1) *Hist. de Charles V, Introd.*

ils morcelèrent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendans & différant les uns des autres de mœurs & de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés : accoutumés à une maniere de vivre très simple , ignorant les arts & craignant le travail , ils n'avoient que peu de besoins à satisfaire & point de superflu à échanger. Les noms d'*étranger* & d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots synonymes : il y avoit par-tout des coutumes & même des loix qui exposoient à de grands inconvéniens & à des dangers ceux qui vouloient voyager dans quelques pays étrangers (1). On ne pouvoit faire de commerce que dans les villes ; & elles étoient en petit nombre , peu considérables, & dépourvues des priviléges qui peuvent procurer la sûreté & exciter l'émulation. On ne cultivoit aucune des sciences sur

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

lesquelles la géographie & la navigation sont fondées. Les traditions que les auteurs Grecs & Romains avoient laissées sur les travaux & les découvertes des Anciens, étoient négligées ou mal entendues. La connoissance des pays lointains s'étoit perdue ; leur situation , leurs productions , & presque leurs noms étoient oubliés.

Il y eut cependant une circonstance qui empêcha la cessation entière de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Constantinople , quoique souvent menacée par les brigands féroces qui répandoient la désolation sur le reste de l'Europe , eut le bonheur d'échapper à leur rage destructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connoissance des arts des Anciens & de leurs découvertes : le goût du luxe & de la magnificence y régnoit ; les productions des pays étrangers y étoient recherchées , & le commerce continuoit d'y fleurir tandis qu'il étoit

Correspondance de commerce conservée dans l'Empire d'orient.

éteint par-tout ailleurs. Les habitans de Constantinople ne bornoient pas leur commerce aux isles de l'Archipel & aux côtes voisines d'Asie ; leur industrie s'étoit ouvert une carrière plus vaste ; ils suivoient la route que les Anciens leur avoient tracée & faisoient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Egypte fut séparée de l'Empire romain par les Arabes , les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvoient être amenées à Constantinople , en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande riviere cesse d'être navigable ; de - là on les transportoit par terre jusqu'aux bords de la riviere Oxus qui les portoit à la mer Caspienne. Là on les embarquoit sur le Volga , & après avoir remonté ce fleuve on portoit les marchandises par terre jusqu'au Tanais qui les conduisoit au Pont - Euxin où des vaisseaux de Constantinople

venoient les recevoir (1). Cette route longue & pénible mérite d'être remarquée, non-seulement comme une preuve de la passion violente que les Grecs avoient conçue pour les superfluités de l'Orient, & comme un exemple de l'ardeur & de l'industrie qu'ils portoient dans le commerce; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avoit conservé à Constantinople la connoissance des pays lointains, pendant que le reste de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance.

On voit en même-tems quelques rayons de lumière briller sur l'Orient. Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les sciences de ce peuple dont ils avoient contribué à renverser l'Empire, traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs philosophes Grecs. Un des premiers qu'ils s'approprièrent ainsi fut un ouvrage estimable de Ptolemée dont j'ai déjà parlé. La géo-

Connoissances
conservées chez
les Arabes.

(1) Ramusio, vol. 1, p. 372 F.

graphie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes ; mais ce peuple ingénieux & subtil s'attacha particulièrement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure & les dimensions du globe terrestre , ils sçurent appliquer à cet objet les principes de la géométrie ; ils eurent recours aux observations astronomiques : ils employèrent enfin des expériences & des opérations que les Européens , dans des tems plus éclairés , se font fait honneur d'adopter & d'imiter. Mais à cette première époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connoissance de leurs découvertes étoit réservée à des siècles, capables de les comprendre & de les perfectionner.

Renaissance du commerce & de la navigation en Europe. - Cependant les calamités & les ravages que les Provinces occidentales de l'Empire romain avoient soufferts par la conquête des Barbares , s'oublièrent peu à peu & se trouverent en partie réparés. Les

peuples grossiers qui s'y établirent , ayant acquis par degré quelque idée de gouvernement régulier , & du goût pour les occupations & les douceurs de la vie civile , l'Europe commença à sortir de son état d'innation & d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on apperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tribus septentrionales qui s'emparèrent de ce pays se civilisèrent plus promptement que les peuples qui s'étoient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes , que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'exposer ni de développer , concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance & la liberté (1) : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie , & donna le mouvement & la vigueur à toutes les facultés actives de l'esprit humain. Le commerce étranger se ranima ; on s'appliqua à la navigation & elle se

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendoient les négocians Italiens ; & non-seulement ils y trouvoient un accueil favorable , mais encore ils y obtenoient des privilèges qui les mettoient en état de faire le commerce avec un grand avantage. On leur fournissoit & les denrées précieuses de l'Orient & des productions de manufactures curieuses , restes des arts anciens qui s'étoient conservés chez les Grecs. La peine & la dépense qu'exigeoit le transport des productions de l'Inde jusqu'à Constantinople par la route longue & détournée que j'ai décrite , rendant ces marchandises extrêmement rares & d'un prix excessif , l'industrie des Italiens découvrit bien-tôt d'autres moyens de se les procurer & en plus grande abondance & à un prix plus modéré. Ils en achetoient quelquefois à Alep , à Tripoli , & en d'autres ports de la côte de Syrie , où elles arrivoient par une route qui n'étoit pas inconnue

des Anciens. On les apportoit de l'Inde par mer jusqu'au golfe Perifique, & après avoir remonté l'Euphrate & le Tygre jusqu'à Bagdad on les transportoit par terre à travers les deserts jusqu'à Palmyre & de-là aux villes situées sur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage & les périls auxquels les caravanes étoient exposées rendoient encore cette opération pénible & souvent incertaine. Enfin les Soudans d'Egypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe arabe, les négocians Italiens, malgré la violente antipathie qui animoit alors les Chrétiens & les Mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, & l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence & les exactions des Mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cette époque l'esprit de commerce acquit une activité singulière en Italie. Venise, Gènes, Pise, qui n'étoient que des bourgs

peu considérables , devinrent des villes riches & peuplées. Leur puissance maritime s'étendit : leurs vaisseaux fréquenterent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même quelquefois franchir le détroit & visiter les places maritimes d'Espagne , de France, des Pays-bas & d'Angleterre ; enfin en distribuant par-tout leurs marchandises , ils donnerent aux différentes nations de l'Europe la connoissance des productions précieuses de l'Orient & quelqu'idée de plusieurs arts & manufactures ignorés jusqu'alors.

Les Croi-
fades fa-
vorisent
les pro-
grès du
commer-
ce & de
la naviga-
tion.

Tandis que les villes d'Italie étendoient ainsi leur commerce & leur industrie , un des plus extraordinaires événemens que nous offre l'histoire du genre humain concourut à en accélérer les progrès. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par un zèle religieux , leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-sainte de la domination des Infideles. De vastes armées , composées de toutes les nations de

l'Europe, se rassemblèrent pour cette étrange entreprise & marchèrent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans & les Vénitiens fournirent les bâtimens de transport sur lesquels s'embarquerent ces troupes, & les approvisionnerent de vivres & de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des privilèges & des établissemens de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les Croisés s'emparèrent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même-tems un égal accroissement de pouvoir; & à la fin de la guerre sainte, Venise en particulier devint un état maritime, possesseur de vastes territoires & jouissant d'un commerce fort étendu (1). L'Italie ne fut pas le seul

(1) *Essai sur l'hist. du comm. de Venise*, pag. 52.

pays où les Croisades contribuèrent à ranimer & à répandre cet esprit d'activité qui préparoit l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connoître aux autres nations Européennes des pays éloignés, qu'elles ne connoissoient auparavant que de nom ou par les relations infidèles de quelques Pélerins ignorans & crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs, les arts & les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étoient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'Orient & l'Occident subsista pendant près de deux siècles. Les aventuriers qui revenoient d'Asie, communiquoient à leurs concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises & les habitudes qu'ils avoient contractées dans leur voyage. Les Européens commencèrent à éprouver de nouveaux besoins ; les desirs furent excités par des objets nouveaux, & le goût des commodités & des arts.

des autres contrées se répandit bien-tôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragerent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencèrent à sentir les avantages & la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce (1).

Cette communication qui s'étoit ouverte entre l'Europe & les Provinces occidentales de l'Asie encouragea différens voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les Croisés avoient porté leurs armes, & à pénétrer par terre jusques dans les régions les plus éloignées & les plus riches de l'Orient. Le bisarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues & périlleuses expéditions : on les répéta ensuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de

Décou-
vertes-
des voya-
geurs par
terre.

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

pure curiosité. Un Juif de Tudela dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin, plein d'une superstition religieuse pour la loi de Moïse, se proposa d'aller visiter ses freres dans l'Orient où il espéroit les trouver dans un état de crédit & d'opulence qui pourroit relever l'honneur de sa secte ; dans ce dessein il partit d'Espagne en 1160, alla par terre à Constantinople, & traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin & de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie Chinoise. De-là il prit sa route vers le sud, & après avoir traversé différentes Provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua sur l'Océan Indien, visita plusieurs des isles qui s'y trouvent, & revint au bout de treize ans par l'Egypte en Europe, avec de grandes connoissances sur une portion considérable du globe, inconnue alors aux peuples Occidentaux (1).

ANNÉE
1160.

(1) Bergeron *Rec. des voyages, &c. tom. I, pag. 1.*

Le zele du chef de l'église chrétienne concourut avec la superstition du Juif Benjamin à faire découvrir les Provinces intérieures & éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui se répandoient sur les progrès rapides des armes tartares sous Gengis-kan , le Pape Innocent IV qui avoit la plus haute idée de la plénitude de son pouvoir & de la soumission due à ses commandemens , envoya le Pere Jean de Plano Carpini à la tête d'une Mission de Moines Franciscains , & le Pere Ascolino à la tête d'une autre Mission de Dominicains , pour exhorter Kayuk-kan , petit - fils de Gengis & qui lui avoit succédé au trône de Tartarie, à embrasser la foi chrétienne & à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu , étonné d'un message si étrange de la part d'un Prêtre Italien dont il ignoroit également & le nom & la puissance ,

ANNÉE
1246.

1246.

reçut cette injonction avec le mépris qu'elle méritoit ; mais il renvoya les Moines qui l'avoient apportée sans leur faire de mal. Comme ces Missionnaires étoient arrivés par différentes routes & avoient suivi quelque-tems les camps des Tartares qui étoient toujours en mouvement, ils avoient eu occasion de parcourir une grande partie de l'Asie. Carpini qui avoit pris la route de Pologne & de Russie, traversa les Provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrêmités du Thibet. Ascolino qui paroît avoir débarqué sur la côte de Syrie, s'avança dans les Provinces septentrionales jusques dans l'intérieur de la Perse (1).

1253.

Peu de tems après cette époque, Louis IX roi de France contribua à étendre les connoissances que les Européens commençoient à acquérir sur ces contrées lointaines. Un imposteur adroit, tirant avantage

(1) Hakluyt . tom. 21. Bergeron , t. 1.

des notions imparfaites que les Chrétiens s'étoient formées sur l'état & le caractère des nations Asiatiques, lui donna avis qu'un Kan des Tartares très-puissant avoit embrassé la Religion chrétienne : le monarque adopta ce conte avec une pieuse crédulité, & résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à cet illustre converti pour l'engager à attaquer leurs ennemis communs les Sarazins, d'un côté, tandis que Louis tomberoit sur eux de l'autre. Comme il n'y avoit que des Moines qui eussent les connoissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espece, il en chargea un P. André Jacobin, auquel se joignit ensuite le P. Guillaume de Rubruquis, Franciscain. Il n'est resté aucune relation du voyage du premier ; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce Moine fut admis à l'audience de Mangu, le troisieme Kan des Tartares depuis Gengis ; il fit ensuite un long circuit dans les parties in-

1253.

térieures de l'Asie qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avoit fait avant lui (1).

1269.

Ces voyageurs, qu'un zele religieux avoit conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagerent à voyager dans les pays lointains. Le premier & le plus célèbre de ceux-ci fut Marc Paul, noble Vénitien: engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui étoit offerte par le trafic établi dans les différens ports d'Europe & d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le déterminâ à voyager dans des pays inconnus, dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances & aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme

(1) Hakluyt, tom. I, pag. 71, *Rec. de voyages par Bergeron, tom. I.*

son pere avoit déjà porté des marchandises d'Europe à la Cour du grand Kan des Tartares & les y avoit vendues avec un bénéfice considérable, Marc Paul s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-kan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans; & dans cet espace de tems il s'avança dans les parties de l'est, fort au-delà des lieux où les autres voyageurs Européens avoient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini & de Rubruquis, le long des vastes deserts de la Tartarie, il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie, & arriva à Cambalu ou Pekin, capitale du grand royaume du Cathay ou de la Chine, soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes; il trafiqua dans plusieurs des îles d'où les Européens recevoient

1269.

depuis long - tems les épiceries & d'autres denrées dont ils faisoient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connoissent pas les lieux particuliers où croissoient ces précieuses productions ; il se fit donner des informations sur différens pays qu'il ne put pas visiter lui-même, particulièrement sur l'isle de Zipangri, qui est probablement le Japon (1). A son retour il excita l'admiration de ses contemporains par la description de ces vastes contrées dont le nom même étoit ignoré en Europe, & par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures & de l'étendue de leur commerce ; récits qui surpassoient toutes les idées d'un peuple ignorant & grossier.

1322.

Environ un demi siècle après, le Chevalier Jean Mandeville, Anglois, encouragé par l'exemple de

(1) *Viaggi di Marco Polo*. Ramus II, 2, Bergeron, tom. II.

Marc Paul, voyagea en Orient, parcourut la plupart des pays que celui-ci avoit décrits, & comme lui publia à son retour la relation de ses voyages. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes de monstres, de géants & d'enchanteurs; mais cela même ne les rendoit que plus intéressans pour un siècle ignorant où tout ce qui étoit merveilleux ne pouvoit manquer de plaire. Les choses extraordinaires qu'ils racontaient, vraisemblablement sur de simples oui-dire, frapportoient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportoient d'après leurs propres observations fixoient l'attention des hommes plus éclairés. Les premières circonstances doivent être regardées comme les fables & les traditions populaires des pays où ils passaient, & elles ont été rejetées à mesure que les lumières se sont répandues en Europe; mais quelque incroyables qu'eussent

1269.

pu paroître dans le tems plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Toutes ces relations, vraies ou fauleuses, ne pouvoient manquer de tourner la curiosité des hommes vers la connoissance des parties éloignées du globe, d'étendre leurs idées sur cet objet, & non-seulement de les disposer insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore de leur donner des lumieres & des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avoient à suivre.

Inven- Tandis que cet esprit de recher-
tion de la che se développoit en Europe, il se
boussole. fit une découverte heureuse qui
contribua plus que les efforts &
l'industrie des siècles précédens à
perfectionner & à étendre la na-
vigation. On observa cette mer-
veilleuse propriété de l'aiman, par
laquelle il communique à une légère
verge de fer ou aiguille la vertu de
se diriger constamment vers les
poles

poles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvoit en faire pour régler la navigation, & l'on construisit cet instrument si utile quoique devenu si commun, qu'on a appelé compas de marine ou boussole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnoître dans toutes les saisons & dans tous les lieux le nord & le sud, ils ne furent plus réduits à se guider par la lumière des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnerent par degrés la méthode lente & timide de côtoyer le rivage ; ils se lancerent hardiment en pleine mer, & sur la foi de leur nouveau guide, naviguerent au milieu de la nuit la plus sombre & dans le tems le plus nébuleux, avec une sécurité & une précision dont on n'avoit pas encore eu d'idée. On peut dire que la boussole a ouvert à l'homme l'empire de la mer & qu'elle lui assure la possession du globe en le mettant

1322.

à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa , bourgeois d'Amalfi , ville considérable de commerce dans le royaume de Naples , fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le destin de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité qui ont enrichi la science & perfectionné les arts par leurs inventions , qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie ; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel ; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avoit de si justes droits. Il ne nous ont laissé aucune lumière sur sa profession , sur son caractère , sur le tems précis où il fit cette importante découverte , & sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention dont la connoissance nous a

été cependant transmise sans aucune des circonstances qui peuvent satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter (1). Quoique l'usage de la boussole mit les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude & de sécurité les petits voyages qu'ils étoient accoutumés de faire , cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite & assez générale pour exciter sur-le-champ l'esprit de découverte & faire entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement & avec répugnance leurs anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives & ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher

(1) Collinas & Trombellus *de actis nauticæ inventore. Instit. Bonon. Tom. II, part. III, pag. 372.*

aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degré l'art de naviguer avec la boussole avec assez d'habileté & de précision pour inspirer une entière confiance dans sa direction. Les marins accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'osèrent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues; ainsi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les navigateurs se hasardèrent à entrer dans des mers qui n'avoient pas encore été fréquentées.

La navigation prend un caractère plus hardi.

Les voyages des Espagnols aux Isles fortunées ou Canaries fut la première époque où la navigation prit un effor plus hardi. Les Ecrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparèrent la découverte de ces petites Isles, situées à près de cinq cent milles de la côte d'Espagne & à plus de cent cinquante milles de celles d'Afrique. Mais on

fait que vers le milieu du quatorzième siècle, les habitans des différens royaumes dont l'Espagne étoit composée étoient dans l'habitude de faire des excursions dans ces isles pour y piller les naturels ou les amener en esclavage. Clément VI, en vertu du droit que le saint-Siège prétendoit avoir de disposer de tous les pays possédés par les Infidèles, érigea ces isles en royaume dans l'année 1344, & les donna en souveraineté à Louis de la Cerda descendu de la famille royale de Castille; mais ce Prince infortuné, manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries; & Jean de Bethencourt, Baron Normand en obtint la concession de Henry III roi de Castille (1). Bethencourt, brave & heureux, comme l'étoient alors presque tous

(1) Viera y Clavijo *Notic. de la Hist. de Canaria*, liv. I. pag. 268, &c. *Glas Hist. chap. 1.*

1322.

1365.

les aventuriers de son pays , entreprit la conquête de ces îles & en vint à bout ; sa famille en resta quelque-tems en possession comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Bethencourt , des navigateurs Normands avoient déjà visité la côte d'Afrique & s'étoient avancé fort loin vers le sud des îles Canaries ; mais ces voyages ne paroissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier & national , ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étoient ou des excursions suggérées par cet esprit de piraterie que les Normands tenoient de leurs ancêtres , ou des entréprises de quelques négocians pour leur commerce particulier , lesquels attiroient si peu l'attention publique qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les Ecrivains de ce tems - là. Il suffit , pour un esquisse générale du progrès des découvertes , d'in-

diquer cet événement ; en les laissant au rang de ceux dont l'existence est douteuse & l'influence peu importante , nous pouvons conclure que quoique les voyageurs qui ont visité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient apporté beaucoup de lumière sur cet objet, la navigation, au commencement du quinzième siècle n'étoit pas plus avancée qu'elle l'avoit été avant la chute de l'Empire romain.

Enfin arriva l'époque fixée par la providence où les hommes devoient franchir des limites dans lesquelles ils avoient été si long-tems renfermés , & s'ouvrir un champ plus vaste pour y déployer leurs talens, leur courage & leur activité. Les premières tentatives importantes qui se firent pour cet objet ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe ni de ceux qui avoient cultivé la navigation avec le plus de constance & de succès. La gloire de frayer la

Premier
plan ré-
gulier de
décou-
verte ,
conçu
par les
Portu-
gais.

1365.

route dans cette nouvelle carrière étoit réservée au Portugal , l'un des royaumes les moins étendus & les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises des Portugais pour acquérir la connoissance des parties du globe qui étoient alors inconnues à notre hémisphere , ont non-seulement étendu & perfectionné l'art de la navigation , mais ont encore excité un esprit de curiosité & de recherche qui a conduit à la découverte du nouveau monde dont je me propose d'écrire l'histoire , il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur la naissance , les progrès & les succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique ; & à moins que nous ne suivions tous les pas par lesquels passerent ses maîtres & ses guides , il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différens motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route & les mirent en état d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal ayant chassé les Maures de leurs domaines avoient acquis du pouvoir en même-tems que de la gloire par le succès de leurs armes contre les Infideles. Leurs victoires avoient étendu l'autorité royale au-delà des bornes étroites où elle étoit auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres Monarchies féodales. Ils dispofoient de la force nationale qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution; & après l'expulsion des Maures ils firent servir cette force à leurs vues sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre les

1365.

Mahométans, exalterent & perfectionnerent parmi les Portugais cet esprit militaire & aventurier qui distinguoit toutes les nations d'Europe dans les siècles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal vers la fin du quatorzième siècle une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation, & forma ou appella des hommes d'un génie actif, audacieux & propre aux grandes entreprises. La situation du royaume, borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant, ne laissoit pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre; car la force de leur Monarchie ne pouvoit pas balancer celle du royaume de Castille; mais le Portugal étant un état maritime qui avoit plusieurs ports très-commodes, les habitans avoient déjà fait quelques progrès dans la science & la pratique de la navigation, & la mer s'offroit à eux comme l'unique

carrière où leur ambition pouvoit se signaler.

Telle étoit la situation du Portugal & la disposition du peuple, lorsque Jean I surnommé le bâtard se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'étoit un prince d'un grand mérite, & qui par la supériorité de son courage & de ses talens s'étoit ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit. Il s'apperçut bientôt qu'il lui seroit impossible de maintenir l'ordre public & la tranquillité intérieure s'il ne trouvoit pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiète de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume & d'un grand nombre d'autres qu'il acheta des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côté de Bar-

Premiere
tentative
des Por-
tugais.

1365.

1412.

barie. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs, on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côté occidentale de l'Afrique bornée par l'océan Atlantique, & de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvoient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte brisa les barrières qui avoient si long-tems dérobé aux hommes la connoissance de la moitié du globe terrestre.

A l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation étoit encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, & que la fertilité des pays qu'on connoissoit déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avoient jamais osé passer le cap *Non* : ce promoteur, comme son nom l'indique, avoit été regardé jusques-là comme une borne qu'on ne pou-

voit franchir ; mais les nations de l'Europe avoient alors acquis assez de connoissance pour ofer enfin rejeter les préjugés & réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long regne de l'ignorance cette ennemie constante de toute recherche & de toute entreprise nouvelle touchoit à son dernier période ; l'aurore de la science jettoit ses premiers rayons ; les ouvrages des Grecs & des Romains commençoient à être lus avec admiration & utilité. Les sciences cultivées par les Arabes avoient été introduites en Europe & par les Maures établis en Espagne & en Portugal , & par les Juifs qui étoient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie , l'astronomie & la géographie , qui font la base de l'art de la navigation , devinrent des objets d'attention & d'étude. La mémoire des découvertes des Anciens se ranima & l'on rechercha les progrès de leur navigation & de leur commerce. Quelques-unes

1412.

des causes qui pendant le dernier siècle & dans celui-ci ont arrêté la culture des sciences en Portugal ou n'y existoient pas dans le quinzième siècle ou n'y produisoient pas les mêmes effets (1) ; les Portugais alors paroissent avoir marché dans la carrière des sciences & des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deça des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisoit l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvoient invités par la situation particulière de leur pays , elle ne pouvoit manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition doublerent ce cap formidable qui avoit borné la course des navigateurs précédens & s'avancerent à cent soixante mille au-delà jusqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap & qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Por-

[1] Voyez NOTE IX.

tugais que le promontoire qu'ils avoient déjà passé, ils n'osèrent le tourner & revinrent à Lisbonne plus satisfaits d'être allés jusques-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avoit commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais & les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais afin d'assurer le succès de leurs entreprises ils avoient besoin d'être conduits par un homme qui doué des qualités propres à démêler ce qui étoit praticable, eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes & eût en même-tems assez d'ardeur & de persévérance pour se mettre au-dessus des revers & des obstacles.

 1412.

Le Prince
Henri dirige les
découvertes
des Portugais.
1415.

1415.

Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouverent réunies dans Henri duc de Viseo , quatrieme fils du roi Jean qui l'avoit eu de Philippine de Lancastre sœur de Henri IV roi d'Angleterre. Ce Prince avoit dès sa premiere jeunesse accompagné son pere dans l'expédition de Barbarie & s'y étoit signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces tems de chevalerie , caractérisoit tout homme d'une naissance distinguée , Henri joignoit toutes les qualités d'un siecle plus poli & plus éclairé. Il cultivoit les arts & les sciences , alors ignorés & méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie ; instruit par les leçons de maîtres habiles & plus encore par les relations des voyageurs , il acquit bientôt assez de connoissance du globe habitable pour appercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles & riches contrées en na-

viguan le long de la côte d'Afrique. Cette espérance étoit bien faite pour exciter l'ardeur & l'enthousiasme d'un jeune homme, & il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvoit devenir aussi utile qu'il paroissoit brillant & honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise, il se retira de la Cour immédiatement après son retour d'Afrique & fixa sa résidence à Sagres près du cap Saint-Vincent, où la vue de l'océan Atlantique portoit continuellement ses pensées vers son projet favori & l'encourageoit à le mettre en exécution. Quelques-uns des plus savans hommes de son pays l'avoient accompagné dans sa retraite & l'aidoient dans ses recherches. Il demanda des éclaircissmens aux Maures de Barbarie, qui étoient accoutumés à voyager par terre dans les Provinces intérieures de l'Afrique où ils alloit chercher de l'yvoire de la poussiere d'or & d'autres

1415.

denrées précieuses. Il consulta les Juifs établis en Portugal. Il sçut par des promesses, des récompenses, des marques d'estime & de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs tant étrangers que Portugais. Dans la disposition de ces préparatifs les grands talens du Prince étoient heureusement secondés par ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion & son zele pour la gloire de son pays engagerent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissemens à son projet & à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyoient que ses vues n'étoient dirigées ni par l'ambition ni par le desir des richesses, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, & qui justifioit la devise qu'il avoit prise pour désigner la seule ambition de son ame : *Le desir de faire le bien.*

L'effet de sa première tentative ne fut pas d'une grande importance; c'est le fort de toute entreprise nouvelle. Il équipa un seul vaisseau dont il donna le commandement à Jean Gonfales Zarco & à Trifstan Vaz , deux gentilshommes de sa maison qui s'offrirent volontairement à diriger l'expédition : il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador & de gouverner de-là vers le sud. Fideles à la maniere de naviguer généralement adoptée , ils firent route en longeant la côte , & en suivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés presque insurmontables pour doubler le cap ; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience & empêcha leur voyage d'être entièrement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout à coup les jeta en pleine mer , & tandis qu'ils s'attendoient à tout moment à périr , ils touchèrent à une île inconnue qu'ils nommerent Porto-Santo en mémoire de l'heu-

Décou-
verte de
Porto-
Santo.
1418.

1418.

reuse délivrance du danger qu'ils venoient de courir. Dans l'état où étoit la navigation, la découverte de cette petite île parut une affaire si importante qu'ils retournerent sur-le-champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les éloges & les distinctions que méritoit une expédition heureuse. L'ardeur avec laquelle ce Prince suivoit son objet favori lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageans pour en espérer de plus considérables & pour faire de nouveaux efforts.

1419.

L'année suivante Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers auxquels il associa Barthelemi Perestrello, & il leur ordonna de prendre possession de l'île qu'ils avoient découverte. A peine commençoient-ils à s'établir à Porto-Santo qu'ils observerent à l'horizon vers le sud une espece de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu-à-peu à conjecturer que ce pouvoit

bien être une terre ; ils se remirent en mer pour s'en assurer, & ils arriverent à une grande isle, inhabitée & couverte de bois, à laquelle ils donnerent par cette raison le nom de *Madeira* (1). Comme le principal objet de Henri étoit de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur le champ une flotte pour aller établir une colonie Portugaise dans ces deux isles. Il eut soin d'y faire porter les semences, les plantes & les animaux domestiques communs en Europe ; mais comme il prévit que la chaleur du climat & la fertilité du sol ne pouvoient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de l'isle de Chypre dont les vins étoient alors très-renommés, & des cannes de sucre qu'il tira de

1419.
De Ma-
dere.

1420.

(1) *Historical relation of the first discovery of Madeira, translated from the Portuguese of Franc. Alcafarano, p. 15, &c.*

1420.

Sicile où l'on en avoit introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles isles ; on ne tarda pas à reconnoître les grands avantages de leur culture ; & le sucre & le vin de Madere devinrent bientôt des articles considérables du commerce du Portugal (1).

Dès qu'on commença à sentir les avantages qui résultoient de ce premier établissement pour les parties occidentales de l'Europe , l'esprit de découverte parut moins chimérique & augmenta d'audace & d'activité. Les Portugais , en continuant leurs voyages à Madere, s'étoient accoutumés par degrés à une navigation plus hardie , & au lieu de se traîner timidement le long de la côte ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez qui commandoit un des vaisseaux du prince Henri , doubla

(1) *Lud. Guicciardini descriz. di paesi bassi*, pag. 180, 181.

par cette nouvelle route le cap Bojador qui pendant plus de vingt ans avoit arrêté la navigation Portugaise & étoit regardé comme une barriere impossible à franchir. Cet heureux voyage , que l'ignorance du siecle comparoit aux plus fameux exploits transmis par l'histoire , ouvrit une nouvelle sphere aux navigateurs , parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique , qui baigné par l'océan Atlantique s'étendoit au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie de ce continent; les Portugais s'avancerent dans les Tropiques, & dans l'espace de quelques années ils découvrirent la riviere de Sénégal & toute la côte qui s'étend du cap blanc au cap verd.

1420.

1433.

Jusques-là les Portugais avoient été guidés & encouragés dans leurs découvertes par les lumieres & les instructions qu'ils avoient trouvées dans les ouvrages des Mathématiciens & Géographes anciens. Mais lorsqu'ils commencerent à entrer

Les Portugais sont étonnés de ce qu'ils découvrent aux Tropiques.

1433.

sous la Zone torride , le préjugé reçu chez les Anciens que la chaleur excessive & perpétuelle qui régnoit dans cette Zone la rendoit inhabitable à l'espece humaine , leur ôta le courage d'aller plus avant. Les observations qu'ils firent eux-mêmes lorsqu'ils approcherent pour la premiere fois de cette région inconnue & redoutable , tendoient à confirmer l'opinion des Anciens sur l'action violente des rayons directs du soleil. Jusqu'à la riviere de Sénégal , les Portugais avoient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près semblables aux Maures de Barbarie ; mais lorsqu'ils s'avancerent au sud de cette riviere, l'espece humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme ; ils virent des hommes qui avoient la peau noire comme de l'ébene , avec des cheveux courts & bouclés , des nés applatis , des levres épaissies & tous les traits particuliers qui distinguent la race des Nègres. Ils durent naturellement attribuer ce changement

ment extraordinaire à l'influence de la chaleur, & ils commencèrent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne ils n'en ressentissent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume, qui par ignorance, par envie, ou par cette froide & timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté, avoient jusqu'alors condamné les projets du Prince Henri, exagererent les dangers qu'on couroit à porter ces recherches plus loin & proposerent d'autres objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils représentèrent qu'il étoit absolument chimérique d'espérer quelque avantage de la recherche de pays situés dans une partie du monde que la sagesse & l'expérience des Anciens leur avoient fait reconnoître pour inhabitable; que leurs ancêtres, contents de cultiver le territoire qui leur avoit été assigné par la providence, ne songeoient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour

1433.

chercher de nouveaux établissemens ; que le Portugal étoit déjà épuisé par les frais des tentatives qu'on avoit faites pour découvrir des terres qui n'existoient pas ou que la nature avoit destinées à rester inconnues ; enfin que ces tentatives avoit déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile auroit produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des Anciens , ni ces raisonnemens sur les intérêts du Portugal , ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse & vraiment philosophique du Prince Henri. Les découvertes qu'il avoit déjà faites lui prouvoient que les Anciens n'avoient guere qu'une connoissance conjecturale de la Zone torride ; & il savoit que les frivoles argumens de ses adversaires relativement aux intérêts politiques du Portugal n'avoient pour motifs

que la malveillance la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par Dom Pedre son frere, qui gouvernoit le royaume en qualité de tuteur de son neveu Alphonse V, lequel avoit succédé à la couronne étant mineur; loin de se relâcher de ses efforts, Henri continua donc à poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition, ce Prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue il s'adressa au Pape & lui exposa en termes magnifiques le pieux & infatigable zele avec lequel il s'occupoit depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitans, privés des lumieres de la véritable religion, étoient ensevelis dans les ténèbres du paganisme ou séduits par les impostures de Mahomet. Il supplioit le S. Pere à qui, comme au Vicaire

1433.

1438.

Le Pape fait cession aux Portugais des pays qu'ils pourroient découvrir.

1438

du Christ, tous les royaumes de la terre étoient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenans aux Infidèles, qui seroient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjuroit de défendre sous les peines les plus sévères à toutes les puissances chrétiennes de molester les Portugais tandis qu'ils seroient engagés dans cette louable entreprise, & de s'établir dans aucun des pays qu'ils auroient découverts. Henri promettoit que le principal objets des Portugais, dans toutes leurs expéditions, seroit de répandre la connoissance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du saint-Siège, & d'accroître le troupeau du Pasteur universel. Comme c'étoit en profitant avec adresse de toutes les conjonctures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la Cour de Rome avoit par degrés étendu ses usurpations, le Pape Eugene IV à qui Henri s'a-

dressa , faifit avidement l'occafion qui s'offroit à lui. Il fentit promptement qu'en accordant une pareille demande il exerceroit une prérogative très-flatteufe par elle-même & dont les fuites pouvoient devenir fort avantageufes au faint-Siége. Il fit en conféquence expédier une bulle dans laquelle , après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais & les avoir exhortés à pourfuivre la glorieufe carrière où ils s'étoient engagés , il leur accordoit un droit exclusif fur tous les pays qu'ils découvroient depuis le cap Non jufqu'au continent de l'Inde.

Quelqu'extravagante qu'une telle donation , qui comprenoit une fi grande portion du globe , pût paroître aujourd'hui , même dans les pays catholiques , il n'y avoit perfonne dans le quinzieme fiècle qui doutât que le Pape n'eût droit de la faire par la plénitude de fon pouvoir apoftolique. Le Prince

1438.

Henri sentit bientôt tous les avantages qu'il pouvoit en retirer : ses projets se trouvoient autorisés & sanctifiés par la bulle qui les approuvoit ; & l'esprit de découverte se lioit ainsi avec le zele pour la religion , zele qui alors étoit un principe puissant dont l'activité influoit sans cesse sur la conduite des nations. D'ailleurs tous les princes chrétiens auroient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avoient découverts , & de troubler les progrès de leur navigation & de leurs conquêtes (1).

Célébrité
& progrès des
découvertes
des Por-
tugais.

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples , accoutumés dès-long-tems à circonscrire l'activité & les lumieres de l'esprit humain dans les limites où elles avoient été jusques-là renfermées , furent étonnés de voir la sphere de la navigation s'agran-

(1) Voyez la NOTE X.

dir ainsi tout à coup & de voir naître l'espérance de connoître des régions dont l'existence n'étoit pas même soupçonnée auparavant. Les savans & les philosophes formoient des raisonnemens & combinoient des théories sur ces découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faisoit des questions & s'étonnoit. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes les parties de l'Europe pour solliciter le Prince Henri de les employer à ce service honorable. Les Vénitiens & les Gênois qui surpassoient alors tous les autres peuples dans la connoissance & la pratique de la marine, fournirent sur-tout un grand nombre de Marins qui entrèrent à bord des vaisseaux Portugais, & acquirent à cette nouvelle école de navigation une connoissance de leur art plus exacte & plus étendue. Les Portugais animés par l'exemple de ces étrangers, s'empresserent d'exercer leurs propres talens & leur activité. La nation féconda

1446.

les desseins du Prince. Des négocians formerent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les isles du cap verd qui gissent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, & peu de tems après

1449.

celles qu'on a nommées Açores. Comme les premières sont à plus de trois cent milles de la côte d'Afrique & les dernières à neuf cent milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avoient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers sans avoir déjà fait des progrès surprenans dans l'art de la navigation.

Mort du
prince
Henri.
1463.

Cette passion pour les nouvelles découvertes étoit au plus haut degré de chaleur & d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri qui avoit jusques-là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connoissances, & qui les avoit encouragées & soutenues par son pouvoir & son crédit. Il est vrai

que pendant sa vie les Portugais , dans leurs courses les plus avancées vers le sud , n'avoient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale, & qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi siècle , à peine avoient-ils découvert quinze cent milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paroître bien foibles & bien timides aux hommes qui connoissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité ; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, ç'en étoit assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets , pour y exciter le goût des entreprises , & pour frayer la route à d'autres découvertes.

Alphonse qui occupoit le trône à la mort du prince Henri , étoit alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille & à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie ; les

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quelque-tems.

1463.

forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce Prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avoit pris possession. Les gênes & l'oppression de ce monopole ne pouvoient manquer de ralentir l'esprit de découverte; parce que cessant d'être un objet national, ce n'étoit plus que l'affaire d'un particulier plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasardèrent enfin à traverser la ligne, & à leur grand étonnement ils trouverent que cette région de la Zone torride qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable, étoit non-seulement habitée, mais encore très-peuplée & très-fertile.

1471.

Jean II qui succéda à son pere Alphonse, avoit tous les talens nécessaires pour former & pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il étoit Prince royal, provenoit des droits établis sur le commerce qu'on faisoit avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet : il en sentit bientôt l'importance, & à mesure qu'il acquit plus de connoissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande conséquence. Tant que les Portugais côtoyerent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la riviere de Sénégal, ils ne trouverent sur cette longue étendue de côte qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables & très-peu nombreux, professant la religion Mahométane & soumis au vaste Empire de Maroc; mais au sud de cette même riviere, la puissance & la religion des Mahomé-

Elle se
ranime
avec une
nouvelle
force.

1481.

1481.

tans n'étoient plus connues. Le pays étoit divisé en petites principautés indépendantes ; la population y étoit considérable & le sol fertile (1), & les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisoit de l'yvoire, des gommés, de l'or & d'autres denrées précieuses. Cette découverte en étendant le commerce, encourageoit à de nouvelles tentatives ; & des hommes dont le courage & l'activité étoient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étoient animés que par l'espérance & la curiosité.

Cette disposition ne pouvoit manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises.

(1) *Navigatio Aloysii Cadamusi apud novum orbem Gynæi*, pag. 2 . 18. *Navigat. all' Isola di San Tome per un piloto Português*, Ramusio , 1 , 115.

qui avoient pour but quelque découverte & en favorisa l'exécution avec tout le zele de son grand oncle le prince Henri , mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tarderent pas à se faire sentir. Les Portugais équipèrent une flotte puissante qui après avoir découvert les royaumes de Benin & de Congo , s'avança de plus de quinze cent milles au-delà de l'équateur , & les navigateurs Européens pour la première fois virent un nouveau ciel & observerent les étoiles d'un autre hémisphere. Jean étoit non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles ; il s'occupoit aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée & y envoya des colonies ; il établit une correspondance de commerce avec les états les plus puissans , & tacha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étoient foibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vas-

1481.

1484.

1484.

faux du roi de Portugal ; d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un système régulier & bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique, & les Portugais en l'observant invariablement parvinrent à établir sur un fondement solide leur puissance & leur commerce en Afrique.

Une communication suivie avec les peuples de l'Afrique procura par degrés aux Portugais quelque connoissance des parties de ce continent qu'ils n'avoient pas visitées. Les instructions qu'ils reçurent des habitans, jointes à ce qu'ils avoient observé eux-mêmes dans leurs voyages, commencèrent à leur offrir des vues plus étendues & à leur suggérer l'idée d'entreprises plus importantes que celles qui les avoient occupés jusques-là. Ils avoient reconnu l'erreur des Anciens sur l'état de la Zone torride. En avançant plus avant vers le sud, ils trouverent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'é-

tendre en largeur selon la doctrine de Ptolomée (1), qui étoit alors l'oracle & le guide des géographes, paroïssoit se reflerrer sensiblement & se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisoient anciennement autour de l'Afrique & qu'on avoit regardés long-tems comme fabuleux ; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens ils pourroient arriver aux Indes orientales, & s'emparer du commerce qui a toujours été la source de la richesse & du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du Pape, avoit conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes & mathématiciens Portugais s'accorderent alors à la regarder

[1] *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. secund. Ptolem. Amst. 1730.*

1484.

comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées & commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande & importante entreprise.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avoient indiqué un royaume puissant situé à une grande distance vers l'est de leur continent, & dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professoit la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclut sur le champ que ce devoit être l'Empereur d'Abyssinie, auquel les Européens trompés par une méprise de Rubruquis, de Marc Paul & de quelques autres voyageurs, avoient ridiculement donné le nom de Prêtre-Jean; & comme il espéra de recevoir des lumières & des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendoit à propager leur doctrine commune, il résolut d'éta-

blir s'il étoit possible une correspondance avec cet Empire. Il choisit pour cet objet Pedro de Covillam & Alphonse de Payva qui entendoient parfaitement la langue Arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique pour chercher la résidence de ce potentat inconnu & lui faire des propositions d'alliance & d'amitié. Les deux députés étoient chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteroient tous les éclaircissimens qu'on pourroit leur donner sur le commerce de l'Inde & sur le cours de navigation qu'on pourroit suivre pour y pénétrer (1).

Tandis que Jean faisoit cette tentative par terre pour obtenir quelque connoissance d'un pays qu'il desiroit si ardemment de découvrir, il s'occupoit en même-tems des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de

1484.

Voyage
de Barthelemi
Diaz.
1486.

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, vol. 1, pag. 26. Lafitau *découv. des Port.* l. 46.

1486.

cette expédition, la plus difficile & la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthelemi Diaz, officier qui avoit toute la sagacité, l'expérience & le courage qu'exigeoit une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud & franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avoient arrêté leur course, il découvrit plus de neuf cent milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par une suite de tempêtes violentes dans des mers inconnues & par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit, par la perte du vaisseau qui portoit ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux & de sa persévérance il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnoître. La violence des vents, le délabrement de ses

vaiffeaux & l'esprit turbulent de son équipage le forcerent de revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avoit découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avoit appelé le promontoire qui terminoit son voyage *Cabo tormentoso*, le cap des tempêtes; mais le roi son maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchoit depuis si long-tems pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant & de meilleur augure; il l'appella le *Cap de Bonne-Espérance* (1).

Ces espérances de succès se trouverent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avoit envoyés par terre en Abyssinie. Covillam & Payva se conformant aux instruc-

[1] Faria y Sousa *Port. Asia*, vol. I, pag. 26.

1486.

tions de leur maître , se rendirent d'abord au grand Caire , d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands Egyptiens , & arriverent à Aden sur la mer-rouge. Là ils se séparèrent ; Payva cingla directement vers l'Abyssinie ; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales & après avoir visité Calicut , Goa & d'autres villes sur la côte de Malabar , il retourna à Sofala sur la côte orientale d'Afrique , & de-là au grand Caire où les deux députés s'étoient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avoit été assassiné en Abyssinie ; mais Covillam trouva au Caire deux Juifs Portugais qui y avoient été envoyés par Jean , dont la sagacité prévoyante ne négligeoit aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins ; il avoit chargé ces Juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations & de leur remettre de nouvelles instructions. Covillam en-

voya en Portugal par un de ces Juifs un journal de ses voyages par mer & par terre, & ses remarques sur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avoit touché ; d'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclairciffemens que lui avoient donnés d'habiles marins en différens pays, il concluoit qu'en tournant l'Afrique par mer on devoit trouver un passage aux Indes orientales (1).

 1 486.

L'heureuse conformité de l'opinion & du récit de Cavillam avec les découvertes que Diaz venoit de faire, ne laissoit presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde ; mais l'énorme longueur du voyage & les tempêtes furieuses que Diaz avoit essuyées près du cap de Bonne-Espérance, avoient extrêmement intimidé les Portugais,

Préparatifs pour un autre voyage.

(1) Faria y Sousa *Port. Asia. vol. 1,*
pag. 27. Lafitau découv. tom. 1, p. 48.

1486.

quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles & hardis navigateurs : il fallut quelque tems pour rassurer leur esprit & les préparer à cette dangereuse & extraordinaire expédition. L'autorité & la fermeté du monarque dissipèrent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou força de les cacher. Jean se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avoit été le principal objet de son regne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive que cette idée absorboit ses pensées pendant le jour & le privoit du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il étoit occupé à prendre toutes les mesures que les lumieres & l'expérience pouvoient lui suggérer pour assurer l'effet d'une expédition qui devoit décider du destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avoient déjà faites, le détail des instructions extraordinaires qu'ils avoient

reçues de l'Orient, & les préparatifs du voyage qu'il méditoit alors, attirèrent l'attention de toute l'Europe & tinrent les autres peuples dans l'attente & dans l'incertitude. Les uns exaltoient l'habileté & les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens & des Carthaginois; les autres formoient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvoit occasionner dans le cours du commerce & dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençoient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole étoit la principale ressource de leur puissance ainsi que de leur richesse; & les Portugais jouissoient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle qui donnoit un si libre essor aux mouvemens divers de la curiosité, de l'espérance & de la crainte, il

1486.

se répandit en Europe le bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'inattendu ; c'étoit la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident du globe , & ce grand objet attira sur le champ les yeux & l'admiration de l'univers.

Fin du Livre premier.



L'HISTOIRE



L'HISTOIRE

D E

L'AMÉRIQUE.



LIVRE SECOND.

P A R M I les étrangers que le bruit Naissance
des découvertes faites par les Por- & éduca-
tugais avoient attirés au service de tion de
cette nation se trouvoit Colomb,
Christophe
Colomb , sujet de la république
de Gênes. On ne connoît point
avec certitude le tems ni le lieu de
sa naissance (1) ; on fait seulement
qu'il étoit d'une famille honnête

(1) Voyez la NOTE XI.

réduite à l'indigence par quelques événemens malheureux. Ses parens ayant embrassé pour vivre la profession de marins, Colomb laissa entrevoir dès sa première jeunesse les talens & le caractère qui peuvent distinguer un homme de cet état ; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb ils les développèrent & les encouragèrent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connoissance de la langue latine, la seule qui fût alors employée à l'enseignement, on lui fit apprendre la géométrie, la cosmographie, l'astronomie & le dessein. La liaison de ces sciences avec l'art de la navigation, son objet favori, excitant son ardeur & son application, il y fit des progrès rapides.

1461. Avec de si heureuses dispositions il entra à quatorze ans dans la carrière qui devoit le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée que fréquentoient ses com-

patriotes les Gênois ; mais cette sphaere étant trop étroite pour une ame aussi active que la sienne, il fit une excursion dans les mers du nord & visita les côtes de l'Islande où la pêche commençoit à attirer les Anglois & quelques autres nations. Comme la navigation tenoit alors dans tous les sens des entreprises nouvelles il s'avança au-delà de cette isle, la Thulé des Anciens, jusqu'à plusieurs degrés en-dedans du cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connoissances maritimes, ne seroit pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom & de sa famille, capitaine de vaisseau, qui jouissoit d'une grande réputation. Ce marin conduisoit une petite escadre armée à ses frais, & en faisant la course, tantôt contre les Turcs & tantôt contre les Vénitiens rivaux des Gênois dans le commerce, il avoit acquis des richesses & de la célébrité. Colomb le suivit dans ses

1467.

expéditions pendant plusieurs années en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre, que par son habileté comme homme de mer. A la fin dans un combat opiniâtre sur la côte de Portugal avec quelques caravelles Vénitiennes, qui retournoient richement chargées des pays-bas, le vaisseau sur lequel il étoit prit feu en même-tems que le vaisseau ennemi auquel le sien étoit fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrémité, sa présence d'esprit & son intrépidité ne l'abandonnerent pas. Il se jetta à la mer; se saisit d'une rame flottante & aidé de ce secours & de son adresse à nager il gagna le rivage, éloigné d'environ deux lieues & sauva une vie réservée à de grandes choses (1).

Il entre
au servi-
ce des
Portu-
gais.

Dès qu'il eut recouvré ses forces il se rendit à Lisbonne où plusieurs de ses compatriotes étoient établis.

(1) *Vie de Colomb, chap. V.*

Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite & de ses talens qu'ils le presserent vivement de rester en Portugal où son habileté dans la navigation ne pouvoit manquer de le faire connoître. Le service Portugais étoit alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé ou du desir de voir des pays nouveaux ou de celui de se distinguer : Colomb se laissa facilement séduire par ses amis, & ayant gagné l'estime d'une Portugaise, il l'épousa & fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avoit suivi jusqu'alors contribua à étendre ses connoissances dans la navigation & lui donna le desir de les augmenter encore. Sa femme étoit fille de Barthelemi de Perefrello, un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières navigations, & qui avoit découvert & planté les isles de Porto-Santo & de Madere. Colomb devint possesseur des journaux &

1467.

des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avoient tenues les Portugais dans leurs découvertes & les diverses circonstances qui les avoient encouragés & guidés ; cette étude flattoit & enflammoit sa passion dominante. Les cartes de Perefrello & les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avoit vues augmentèrent tellement son impatience de voyager qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madere & établit pendant plusieurs années un commerce avec cette isle, avec les Canaries, les Açores, & les divers établissemens que les Portugais avoient faits en Guinée & dans le continent de l'Afrique (1).

Effets de leurs découvertes sur son esprit.

L'expérience que Colomb avoit acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation, l'avoit rendu lui-même

(2) *Vie de Colomb*, chap. IV, V.

un des meilleurs navigateurs de l'Europe ; mais cette louange ne lui suffisoit pas & il ambitionnoit davantage. Les succès heureux des Portugais avoient excité un tel esprit de curiosité & d'émulation que tous les savans de ce siècle étoient occupés à étudier les moyens qui avoient préparé les découvertes déjà faites & ceux dont on pouvoit se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb naturellement avide de connoître , capable de méditations profondes & tourné vers les spéculations de ce genre , s'étoit souvent appliqué à remonter aux principes qui avoient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles & à la manière dont ils en avoient conduit l'exécution , de sorte qu'il arriva par degrés à se persuader qu'on pouvoit aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode , & exécuter des entreprises qu'ils avoient jusqu'alors tentées inutilement.

1467.
Il forme
le projet
d'ouvrir
une nou-
velle rou-
te aux
Indes.

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap verd , le grand objet qui occupoit les navigateurs étoit de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étoient rien auprès de celle - là. On connoissoit depuis un grand nombre de siècles la fertilité & les richesses des Indes. Les épiceries & les autres marchandises précieuses qu'on en apportoit étoient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens enrichis par la possession exclusive de ce commerce excitoient l'envie de toutes les autres nations ; mais quelque' avides que fussent les Portugais de se faire une route nouvelle à ces riches pays , ils ne l'avoient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud dans l'espérance qu'ils pouvoient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auroient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route étoit cependant encore inconnue , & au cas qu'on la découvrit elle étoit si

longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paroïssoit une entrée prise d'une extrême difficulté & d'un succès très-incertain. On avoit employé plus d'un demi siècle à avancer du cap Non à l'équateur. On pensoit qu'il faudroit plus de tems encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude & la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'étoit pas possible de trouver quelque chemin plus court & plus droit. Après avoir réfléchi profondément sur cette matiere, aidé des connoissances qu'il avoit acquises dans la théorie & la pratique de la navigation ; après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications & les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en navigant directement à l'ouest au travers de la mer Atlantique on trouveroit infailliblement des pays nouveaux qui devoient être, selon

1467.

1467.

lui , une partie du vaste continent de l'Inde.

Principes
sur les-
quels sa
théorie
étoit fon-
dée.

Cette opinion aussi chimérique au premier coup-d'œil qu'elle étoit extraordinaire & nouvelle , étoit appuyée dans son esprit par des motifs & des raisons de différens genres. La figure sphérique de la terre étoit connue & la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivoit évidemment de-là que les continents de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique ne faisoient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse & la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettoient pas de penser que le vaste espace qui étoit jusques-là demeuré inconnu fût entierement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre habitée par l'homme. Il étoit très-vraisemblable que le continent du monde connu , placé sur un des côtés du globe , étoit balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère

opposé. Ces idées étoient confirmées par les observations & les conjectures des navigateurs. Un pilote Portugais s'étant avancé à l'ouest plus qu'on ne le faisoit en ce tems-là, avoit trouvé une piece de bois sculptée, flottante sur les eaux & poussée vers lui par un vent d'ouest, ce qui lui avoit fait conclure qu'elle venoit de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frere de Colomb avoit trouvé à l'ouest de l'isle Madere une piece de bois, travaillée aussi de main d'homme & apportée par le même vent, & des roseaux d'une grosseur énorme ressemblant à ceux que Ptolomée décrit comme une production particulière des Indes orientales (1). Enfin après des vents d'ouest soutenus pendant quelque-tems, on avoit trouvé souvent sur les côtes des Açores des arbres déracinés, & une fois les corps morts de

1467.

(1) *Lib. 1, chap. 17.*

1467.

deux hommes dont les traits ne ressembloient point du tout à ceux des habitans de l'Europe & de l'Afrique.

En même-tems que la force de ces raisons puisées dans les faits & la théorie faisoit espérer à Colomb qu'on trouveroit des terres nouvelles dans l'océan occidental, d'autres considérations lui faisoient croire que ces terres devoient tenir au continent des Indes. Quoique les Anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs Grecs se sont hasardés à décrire des Provinces situées de l'autre côté de ce fleuve, & comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés & inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctesias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onesicrite,

suivi par Pline le naturaliste (1), prétendoit qu'elle est égale à un tiers de la terre habitable, & Nearque dit que d'une extrémité à l'autre en droite ligne il y avoit pour quatre mois de chemin (2). Le journal de Marc-Paul qui voyagea en Asie au treizieme siècle & qui s'étoit avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, sembloit confirmer ces exagérations des Anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay & de Cipango & de beaucoup d'autres pays dont les noms étoient inconnus en Europe, présentoient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelque défectueuses qu'elles fussent, étoient les plus exactes que les Européens eussent en ce tems-là de toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tiroit une conséquence très-juste. Il prétendoit

1467.

(1) *Nat. Hist. Lib. VI, chap. 17.*

(2) *Strabo, Lib. XV, page 1011.*

1467.

qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendoit vers l'est il devoit à raison de la figure sphérique de la terre s'approcher davantage des isles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique ; que la distance de l'Asie à ces isles ne devoit pas être très-considérable & que la route la plus droite & en même-tems la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays étoit de naviguer droit à l'ouest (1). L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matiere que ce fût, appuyoit cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Aristote penchoit à croire qu'elle n'étoit pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar & qu'on pouvoit aller par mer du

(1) Voyez la NOTE XII.

détroit aux Indes (1). Seneque, s'exprimant encore d'une maniere plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de tems d'Espagne aux Indes (2). La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes ont regardée comme un pays réel & au-delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb qui unissoit la modestie & la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entierement ni sur la force de ces preuves, ni sur l'autorité des Anciens. Il crut devoir encore consulter ceux de ses contemporains qui étoient capables d'apprécier les argumens sur lesquels il ap-

(1) Aristot. *de cælo*, Lib. II, chap. 14.

(2) Seneca, *Natur. Quæst. Lib. I, in præm.*

1467.

puyoit son opinion. Dès l'an 1474 il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'ouest, à Paul, médecin Florentin, célèbre pour ses connoissances dans la cosmographie, & qui dans ses réponses montre un savoir & une candeur qui le rendoient bien digne de la confiance de Colomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits & encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devoit apporter tant de gloire à sa patrie & à l'Europe des avantages si grands (1).

Moyens
dont il se
sert pour
la mettre
en exé-
cution.

Un esprit moins capable de former & d'exécuter de grands desseins n'auroit été conduit par ces raisonnemens, ces observations & ces autorités qu'à une théorie stérile qui auroit fourni matière à des discours ingénieux ou à des conjectures chimériques; mais le caractère de Colomb, entreprenant &

(1) *Vie de Colomb. Chap. VIII.*

plein d'ardeur , le faisoit passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son systême , il étoit impatient de la confirmer par l'expérience & de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avoit à faire étoit de s'assurer la protection de quelque puissance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'étoit conservé malgré une longue absence & lui faisoit souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses découvertes & de ses travaux. Il proposa son projet au Sénat de Gênes & faisant du service de son pays le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la république à la recherche des pays nouveaux qu'il espéroit de découvrir. Mais Colomb habitoit depuis si longtemps des pays étrangers que ses compatriotes connoissoient mal son habileté & son caractère, & quoique gens de mer ils étoient si peu

Il le propose aux Gênois.

1467.

accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent se former aucune idée juste des principes sur lesquels Colomb fondeoit ses espérances de succès. Ils rejetterent inconfidément ses propositions comme le songe d'un homme à projets chimériques & perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur (1).

Il se pré- Après avoir rempli ses obligations sente au envers sa patrie, Colomb loin de Roi de se décourager par le refus qu'il Portu- venoit d'essuyer poursuivit son gal. projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II roi de Portugal, dans les états duquel il avoit été établi long-tems & qu'il considéra par cette raison comme ayant, après Gênes sa patrie, un droit à ses services. Les circonstances paroissoient lui promettre que ses offres seroient goûtées. Il

(1) Herrera, *Hist. de las Indias decad 1, Lib. 1, ch p. 7.*

s'adreffoit à un monarque d'un génie actif , assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime & flatté de protéger toutes les tentatives qui avoient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses fujets étoient les plus habiles navigateurs de l'Europe & les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardieffe d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation & fes qualités personnelles étoient bien connues en Portugal ; l'une fuffisoit pour empêcher qu'on ne regardât fon projet comme tout à fait chimérique , & les autres ne permettoient pas de se défier de la droiture de fes intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté & renvoya l'examen de fon plan à Diego Ortiz évêque de Ceuta & à deux médecins Juifs, estimés pour leurs connoiffances dans la cosmographie & qu'il avoit coutume de consulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avoit empêché les

1467.

Génois d'adopter le projet de Colomb; à Lisbonne il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les personnes dont les suffrages devoient décider cette question dirigeoient depuis long-tems tous les projets de navigation des Portugais & avoient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb indiquoit comme la plus courte & la plus sûre. Ils ne pouvoient par conséquent approuver son plan sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie & de reconnoître la supériorité de l'étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses & d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet avec assez de détail pour le connoître à fonds, ils différèrent de prononcer un jugement définitif & en même-tems ils conspirèrent pour lui enlever la gloire & les avantages qui pouvoient lui revenir du succès de son

entreprife en confeillant au roi de faire partir un vaiffeau qui devoit l'exécuter en fuivant la route que Colomb avoit indiquée. Le roi Jean oubliant en cette occafion les fentimens d'un fouverain eut la baffeffe d'adopter ces perfides confeils; mais le pilote choifi pour fuivre le plan de Colomb n'avoit ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires & n'apercevant aucune marque du voifinage des terres, il fe laiffa effrayer & retourna à Lisbonne décrivant le projet comme extravagant autant que dangereux (1).

Colomb ayant découvert cette trahifon en reffentit l'indignation naturelle à une ame franche, & dans la chaleur de fon reffentiment il fe détermina à n'avoir plus aucune relation avec une nation capable d'un fi indigne procédé. Il quitta fur le champ le Portugal & aborda

1467.

Il quitte le Portugal & pafle en Efpagne.

(1) *Vie de Colomb*, chap. xi. Herrera, *decad. 1*, *Lib. I*, chap. 7.

1484.

en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvoit désormais choisir en liberté le patron qu'il croiroit le plus disposé à approuver & à exécuter son plan, il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand & Isabelle qui gouvernoient alors les royaumes unis de Castille & d'Arragon. Mais connoissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois & de leurs ministres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frere Barthelemi à qui il avoit communiqué toutes ses idées, pour négocier en même-tems l'exécution de son projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus instruits & les plus puissans.

Obstacles qu'il trouve en Espagne. Ce n'étoit pas sans raison que Colomb craignoit que ses propositions ne fussent pas admises à la Cour d'Espagne. Cette puissance étoit alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le seul état qui restât aux

Maures sur le continent. Le caractère circonspect & défiant de Ferdinand donnoit à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis & singuliers. Isabelle avec un esprit plus élevé & plus entreprenant étoit obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avoient fait jusques-là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ses anciennes limites. Ils avoient vu les découvertes étonnantes des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissoit un champ vaste à l'activité de la nation & à son amour pour la gloire. Avec des circonstances si défavorables, il étoit impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple lent & circonspect. Son caractère étoit cependant admirablement assorti à celui de la nation dont il sollicitoit la confiance & la protection. Il étoit grave & poli dans son maintien, réservé dans ses paroles & ses actions, irrépro-

1467.

chable dans ses mœurs, & observateur exact de tous les devoirs & de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui concilierent plusieurs amis & lui acquirent une estime si générale que malgré la simplicité de son extérieur, convenable à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence eût fait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritoient une sérieuse attention.

Son projet est examiné par des Juges ignorans.

Ferdinand & Isabelle quoiqu'entièrement occupés de la guerre contre les Maures écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera confesseur de la reine de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeoit les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connoissances avoient fait alors si peu de progrès
en

en Espagne que ces prétendus philosophes choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoroient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondeoit ses conjectures & ses esperances. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fausses notions sur la figure & la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposoit ne pouvoit s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenoient ou que Colomb trouveroit l'océan sans bornes, selon l'opinion de quelques Anciens; ou qu'en marchant toujours droit à l'ouest il arriveroit à un point où la figure convexe de la terre le mettroit dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, & qu'il périroit infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémispheres, que la nature avoit séparés pour toujours. Quelques-uns mêmes de ces juges, sans daigner entrer dans aucune discussion, rejetterent le projet d'après la

1467.

maxime par laquelle l'ignorance & la pusillanimité se sont excusées dans tous les tems, « que c'est une » grande présomption à un parti- » culier de supposer qu'il possède » lui seul des connoissances supé- » rieures à celles de tout le reste du » genre humain ». Ils ajoutaient que si les contrées que Colomb se propoisoit de découvrir existoient réellement, elles n'auroient pu demeurer ignorées depuis si long-tems & que les lumieres & la sagesité des siècles précédens n'auroient pas laissé la gloire de les découvrir à un pilote obscur & à un Génois.

Il falloit toute la patience, & toute l'adresse de Colomb pour suivre sa négociation avec des hommes si prévenus. Il avoit à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux savoir, avec lequel il est bien plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences & cinq années inutilement employées à instruire ses juges & à répondre à leurs ob-

jections, Talavera fit enfin à Ferdinand & Isabelle un rapport si peu favorable que l'un & l'autre déclarèrent à Colomb que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout à fait terminée il leur étoit impossible de s'engager dans aucune autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours. Mais heureusement pour le genre humain la supériorité de génie qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire & hardie est communément accompagnée d'un enthousiasme assez ardent pour n'être ni refroidi par les délais ni rebuté par les obstacles. C'étoit-là le caractère de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on venoit de lui porter; mais en se retirant sur le champ d'une Cour qui l'avoit amitié si long-tems de vaines espérances, sa confiance dans la vérité de son sys-

1467.

tême ne diminua point & son desir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir sollicité sans succès la protection des souverains il s'adressa aux ducs de Medina Sidonia & de Medina Celi qui, quoique simples sujets, étoient assez puissans & assez riches pour mettre son projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réussit pas mieux, car ces seigneurs, soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus par les argumens de Colomb que leurs souverains, soit qu'ils craignissent de bleffer l'orgueil de Ferdinand, refuserent de seconder une entreprise que le monarque avoit rejetée (1).

Négocia- Au chagrin que Colomb ressentoit du mauvais succès de ses tentatives se joignit l'inquiétude que son frere lui causoit l'ignorance où il étoit en Angleterre: du destin de son frere Barthelemi,

(1) *Vie de Colomb*, chap. 13. Herrera *decad. 1*, *Lib. I*, chap. 7.

qu'il avoit envoyé à la Cour de Londres & dont il n'avoit aucune nouvelle. Le vaisseau qui portoit Barthelemi avoit été pris par des pirates, & lui-même dépouillé de tout étoit demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avoit trouvé le moyen de s'échapper & étoit arrivé à Londres, mais dans une telle indigence qu'il fut obligé pendant long-tems de dessiner & de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour s'habiller déceimment & se présenter à la Cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frere sous les yeux du roi qui, malgré son extrême économie & sa défiance pour toute entreprise dispendieuse & nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avoit fait jusques-là aucun des princes à qui il avoit été présenté. Colomb

Cependant Colomb ignorant ce qu'étoit devenu son frere & n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne étoit déterminé à aller

entrevoit quelque espérance en Espagne.

[1467.]

lui-même en Angleterre. Il se préparoit à partir & avoit disposé de ses enfans pour le tems de son absence, lorsque Juan Perès prier du couvent de Rabida près de Palos, où les fils de Colomb avoient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux étoit très-attaché à Colomb, dont il avoit eu plusieurs occasions de connoître les talens & la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son systême, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partoient Colomb & de la probabilité du succès, que Perès voulant conserver à sa patrie la gloire & les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritoit.

Isabelle fut frappée des repré-

sentations d'un homme qu'elle respectoit. Elle fit dire à Perès de se rendre sur le champ au bourg de Santa-Fé où la Cour s'étoit établie pendant le siège de Grenade, & où elle vouloit conférer avec lui sur le sujet important auquel Perès la rappelloit. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligante à Colomb de revenir à la Cour & un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On se flattoit alors que la guerre avec les Maures seroit bientôt heureusement terminée par la prise de Grenade, & que la nation alloit être plus en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance jointe aux marques de bonté que la reine venoit de donner à Colomb, encouragea ses amis à se montrer avec plus de confiance & à favoriser son projet plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ses protecteurs étoient Alonzo de Quintanilla contrôleur des finances de Castille &

Giv

1467.

1491.

1491. Louis Santangel receveur des revenus ecclésiastiques en Arragon. Leur zèle à seconder cette grande entreprise mérite à leur nom une place honorable dans l'histoire. Ils firent connoître Colomb à plusieurs personnes de haut rang qu'ils intéressèrent vivement en sa faveur.

Il est de nouveau découragé. Mais il n'étoit pas aisé de persuader Ferdinand. Sa froide & défiante prudence lui faisoit encore regarder le projet comme extravagant, & pour rendre inutile le zèle des partisans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui avoient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance & aussi peu disposé à se relâcher en rien de ses premières demandes. Il proposoit d'armer une petite flotte sous son commandement & vouloit le titre de vice-roi perpétuel & héréditaire de toutes les mers & de toutes les

terres qu'il découvreroit , avec le dixieme des profits qu'elles rapporteroient , en propriété pour lui & ses descendans. En même-tems il offroit d'avancer le huitieme de la dépense de l'armement à condition qu'il auroit une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise. Si elle échouoit il ne demandoit aucune récompense. Au lieu d'envisager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il étoit de la vérité de son systême & d'admirer la magnanimité qui , après tant de délais & de refus , lui faisoit soutenir ses demandes à la même hauteur , les personnes qui traitoient avec Colomb se mirent à calculer mesquinement les frais de l'expédition & la valeur de la récompense. La dépense , quelque modérée qu'elle fût , étoit , disoient-ils , trop considérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs & les émolumens que demandoit Colomb étoient exorbitans, quelqu'heureux

1491.

1491.

que fût le succès, & si ses espérances étoient trompées, de si magnifiques dons faits à un aventurier paroîtroient inconfidérés & ridicules. Sous ces dehors imposans de prudence & de précaution, leur opinion parut si plausible & fut si vivement soutenue par Ferdinand qu'Isabelle abandonna tout à fait Colomb & rompit brusquement la négociation qu'elle avoit reprise avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avoit éprouvés jusqu'alors. Son rappel à la Cour avoit fait renaître ses espérances & lui avoit fait croire que ses travaux touchoient à leur fin. Il retomboit dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à peine pour soutenir ce revers inattendu ; il se retira le cœur navré, & ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avoit d'abord projeté.

Vers ce tems-là Grenade se ren-

dit. Ferdinand & Isabelle y firent leur entrée en triomphe & prirent ainsi possession d'une ville dont la conquête chassoit du cœur de leurs royaumes une puissance ennemie & les rendoit maîtres de toutes les Provinces qui s'étendent du pied des Pyrenées jusqu'aux frontières du Portugal. Comme les succès donnent aux esprits une ardeur qui les élève & les enhardit, Quintanilla & Santangel les patrons de Colomb, toujours vigilans & adroits, saisirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Isabelle. Après avoir témoigné quelque surprise de la voir hésiter si long-tems à encourager le plus beau projet qui eût jamais été proposé à aucun monarque, Elle qui avoit toujours protégé toutes les grandes entreprises, ils lui représenterent que Colomb étoit un homme d'un jugement sain & d'un caractère irréprochable, parfaitement capable par son expérience dans l'art de la navigation & par

1492.

1492.

ses connoissances dans la cosmographie, de se faire des idées justes de la structure du globe & de la situation de ses différentes parties; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie & sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnoit la preuve la plus décisive de la force de sa conviction & de la réalité de ses espérances; que la somme qu'il demandoit pour équiper une flotte étoit fort peu de chose & que les avantages qui pouvoient en revenir étoient immenses; qu'il n'exigeoit d'autres récompenses de sa découverte & de ses travaux que celles que fourniroient les contrées mêmes qu'il espéroit découvrir; qu'autant il étoit digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphere des connoissances humaines & d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouveroit de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les Provinces d'où elle a oit été si long-tems bannie, à découvrir un nouveau monde.

auquel elle feroit porter la lumiere des célestes vérités & le bonheur qui en est la fuite ; que si elle ne se décidoit pas sur le champ l'occasion seroit pour jamais perdue ; enfin que Colomb se disposoit à porter ailleurs ses offres ; que quelqu'autre prince plus heureux ou plus hardi les accepteroit & que l'Espagne déploreroit éternellement la fatale timidité qui l'avoit privée de la gloire & des avantages qui lui étoient offerts.

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids & dans un moment si bien choisi, produisirent tout leur effet. L'incertitude & les craintes d'Isabelle se dissipèrent. Elle ordonna tout de suite qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution où elle étoit d'accepter toutes les conditions qu'il avoit mises lui-même à son traité, & regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permît pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamans

1492.

en gage pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel dans le transport de sa reconnoissance baïsa la main de la reine & pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposoit , il s'engagea à avancer sur le champ la somme dont on auroit besoin (1).

Condi-
tions de
l'accord
qu'il fait
avec l'Es-
pagne.

Colomb avoit déjà fait plusieurs lieues dans la route qui alloit l'éloigner pour toujours de l'Espagne lorsque le courier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur , il retourna sur le champ à Santa-Fé, conservant cependant quelques restes de défiance mêlée avec la satisfaction que lui donnoit son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine , joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui étoit depuis si long-tems l'objet de ses pensées & de ses desirs , effaçèrent bientôt le souvenir de

(1) Herrera , *decad. Lib. I, chap. 8.*

tout ce qu'il avoit souffert pendant huit années d'incertitudes & de sollicitations. La négociation fut dès - lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, & on signa le 17 avril 1492, un traité, dont voici les principaux articles.

1^o. Ferdinand & Isabelle, comme souverains de l'Océan, créoient Colomb grand amiral dans toutes les mers, isles & continents qui seroient découverts par lui, office dont il jouiroit lui & ses héritiers avec les mêmes droits & prérogatives qui appartenoient à celui de grand amiral de Castille dans les limites de sa nouvelle juridiction.

2^o. Colomb étoit nommé vice-roi de toutes les isles & continents qu'il découvreroit; mais si pour le bien des affaires il étoit nécessaire d'établir par la suite d'autres gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb étoit autorisé à nommer trois personnes dont l'une seroit choisie par Ferdinand & Isabelle.

1492.

L'office de vice - roi devoit aussi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3°. Ferdinand & Isabelle accordoient à Colomb & à ses héritiers à perpétuité le dixieme de tous les profits provenants des productions & du commerce des pays qu'il découvreroit. 4°. Si quelque querelle ou procès s'élevoit sur des matieres de commerce dans les pays nouvellement découverts , l'affaire seroit terminée par la seule autorité de Colomb ou des juges désignés par lui. 5°. Il étoit permis à Colomb d'avancer un huitieme des frais de l'expédition & des fonds du commerce qui s'établirait, & à raison de cette avance il retireroit un huitieme du profit (1).

Quoique le nom de Ferdinand soit joint dans ce traité à celui d'Isabelle , la défiance de ce prince étoit encore si forte qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise

(1) *Vie de Colomb* , chap. 15. Herrera *decad. Lib. I* , chap. 9.

en sa qualité de roi d'Arragon , & comme toute la dépense devoit être fournie par la couronne de Castille , Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvoit procurer dans la suite un heureux succès.

1492.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avoit essuyés, mais encore réparer le tems qu'on lui avoit fait perdre en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai, tout ce qui dépendoit de ses ordres se trouva prêt & Colomb se rendit chez le roi & la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution ; mais afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal , ils lui défendirent absolument d'approcher d'aucun des établissemens Portugais sur la côte de Guinée , ni d'aucun des pays sur lesquels cette nation reclamoit

Préparatifs pour son voyage.
ge.

1492.

quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avoit fait armer les vaisseaux dont Colomb devoit prendre le commandement, dans le port de Palos, petite ville maritime de la Province d'Andaloufie. Comme le prier Jean Perès, à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations, résidoit dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitans, non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquoit des fonds qu'il s'étoit engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entr'eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois freres du nom de Pinson, riches & bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie & leur fortune avec lui.

Cependant malgré tous les efforts d'Isabelle & de Colomb, l'armement ne répondit guere ni à la dignité de la nation ni à l'importance de l'objet. Il consistoit en

trois vaisseaux seulement, dont le plus grand étoit d'un port très-peu considérable. Il étoit commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie* en l'honneur de la vierge pour laquelle il avoit une dévotion particulière. Martin Pinson commandoit le second appelé *la Pinta*, & avoit son frere François pour pilote. Le troisieme, appelé *la Nigna*, avoit pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étoient très-petits & n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, étoit approvisionnée pour douze mois & portoit quatre vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivoient la fortune de Colomb & quelques gentilshommes de la Cour d'Isabelle chargés de l'accompagner. Enfin toute cette dépense, qui avoit si fort effrayé la Cour d'Espagne & qui avoit retardé si long-tems la négociation de Colomb,

1492.

ne passoit pas quatre mille livres sterling (environ quatre vingt-dix mille livres de France).

L'art de la construction étoit encore dans l'enfance au quinzieme siecle. Les vaisseaux n'étoient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartoit point des côtes. On peut dire que le courage & le génie entreprenant de Colomb éclata sur-tout dans la confiance avec laquelle il se hasardoit avec des navires si peu propres à une longue navigation , dans des mers inconnues , sans cartes pour le guider ; sans connoissance des courans , sans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre. Mais son empressement à accomplir le grand projet qui depuis si long-tems occupoit toutes ses pensées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances, qui auroient arrêté un esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur & fut si bien

secondé par les personnes qu'Isabelle avoit chargées de cette affaire qu'il fût bientôt en état de partir. Mais comme il étoit plein de sentimens de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse, & dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré par un acte public de dévotion la direction & la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même & tous ceux qui partoient avec lui, allèrent en procession solennelle à l'église du monastere de Rabida; où après s'être confessés & avoir reçu l'absolution, ils communierent des mains du prier Perès, qui joignit ses prieres aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avoit protégée avec un zèle si actif.

Le lendemain au matin, mardi 3 d'août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile en présence d'une foule de spectateurs qui levoient leurs mains au

1492.

13 Août.

ciel pour en obtenir une réussite heureuse, qu'ils fouhaitoient plus qu'ils ne l'espéroient. Colomb cingla droit aux Canaries & y arriva sans aucun événement qui dans toute autre circonstance fût digne d'être remarqué ; mais dans un voyage dont les suites devoient être si intéressantes, tout attiroit l'attention. Le gouvernail de la *Pinta* se rompit le deuxième jour de la route. Cet accident alarma les équipages aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, & fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient si mauvais & si mal en ordre qu'on jugea qu'ils résisteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit devoir être en même-tems longue & dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux & ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomera l'une des plus

occidentales des Canaries , le sixième jour de septembre.

1492.

C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde. Car dès ce moment Colomb faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies jusques-là par les navigateurs & se jeta dans une mer inconnue jusques-là. Il fit peu de chemin le premier jour faute de vent , mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussi-tôt plusieurs de ses matelots abattus & consternés en considérant la hardiesse de leur entreprise , commencèrent à déplorer leur sort & à verser des larmes comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les rassura par les raisons qui lui faisoient espérer une heureuse réussite & par la vue des richesses qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisoit. Ce découragement qui se monroit de si bonne heure

La route
qu'il suit.

i 1492.

fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentoit , mais encore celles qui naîtroient de l'ignorance & de la pusillanimité des hommes à qui il avoit affaire ; & il reconnut que l'art de manier les esprits ne lui étoit pas moins nécessaire pour réussir , que tout son courage & toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même & pour le pays qui l'employoit, il joignoit à la chaleur d'un homme à projets des qualités d'une autre espece qui s'y trouvent rarement unies , une grande connoissance des hommes , un esprit insinuant , une persévérance infatigable à suivre un plan , un grand empire sur lui-même & le talent de diriger & de maîtriser les passions des autres. Ces qualités qui le rendoient très-propre à commander , étoient accompagnées de toutes les connoissances de son art qui inspirent la
confiance

confiance dans les dangers. Des navigateurs Espagnols accoutumés seulement à fuivre les côtes de la Méditerranée ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnoient sur eux trente ans d'expérience & d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer rien ne se fit que par ses ordres. Il veilloit lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenoit que quelques heures de sommeil & ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui, la sonde & tous les autres instrumens d'observation étoient sans cesse entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs Portugais, il étoit attentif au mouvement des marées, à la direction des courans, au vol des oiseaux; il observoit les poissons, les plantes marines & tous les corps flottans sur la mer, & il recueilloit dans un journal toutes ses remarques avec

1492.
Vigilance
& atten-
tion de
Columb.

1492.

une exactitude scrupuleuse. Ses équipages accoutumés seulement à des voyages très-courts, ne pouvoient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignoient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisoient. Dans cette vue, quoique le deuxième jour après leur départ de Gomera ils eussent fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze & employa constamment le même artifice. Le 14 septembre la petite

flotte se trouvoit à plus de deux cent lieues à l'ouest des isles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau Espagnol n'avoit été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest, différence qui croissoit à mesure qu'ils avançoient. Cet effet aujourd'hui familier, quoique sa

Craintes
Et alarmes de
son équipage.

cause soit demeurée parmi les mystères de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyoient perdus dans un océan inconnu & sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les loix de la nature sembloient s'altérer & le seul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout à fait. Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse inventa sur le champ une explication de ce phénomène qui, sans le contenter lui-même, parut si plausible à ses gens que leurs murmures s'appaisèrent & leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest, à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques & sous quelques degrés de latitude en dehors. Ces vents toujours fixes le poussèrent avec une rapidité si sou-

1492.

tenue qu'il fut rarement nécessaire d'employer la voile. A environ quatre cent lieues des Canaries, il trouva la mer si couverte de plantes qu'elle ressembloit à une prairie d'une vaste étendue, & elles étoient en quelques endroits si épaisses que la marche du vaisseau en étoit retardée. Les inquiétudes & les alarmes recommencerent de nouveau. Les matelots imaginerent qu'ils étoient arrivés aux dernières bornes de l'océan navigable, que ces herbes épaisses alloient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachoient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres submergées. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayoit devoit plutôt les encourager comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau & diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue

reprit courage & conçut quelque
espérance.

 1492.

Le premier octobre , l'amiral se trouva , selon son estime , à sept cent soixante - dix lieues à l'ouest des Canaries , mais de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de l'étendue du chemin qu'ils avoient déjà parcouru , il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cent quatre vingt-quatre lieues de faites , & heureusement pour Colomb, son propre pilote & ceux des autres vaisseaux n'étoient pas assez instruits pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient depuis trois semaines en mer , toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, & ils avoient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avoient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux & d'autres circonstances les avoient trompés. Les espérances de trouver la terre , dont l'artifice de leur commandant les

Ces

craintes

s'aug-

mentent.

1492.

avoit amufés , ou que leur propre crédulité leur infpiroit , s'étoient toutes diffipées & fembloient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions fe préfentoient fouvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation ni d'autre matière de discours & de raifonnement que le but & les circonftances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impreflion, d'abord fur les plus ignorans & les plus timides , & paffant par degrés aux plus inftruits & aux plus réfolus , la terreur fe répandit dans les trois vaiffeaux. Des murmures fouds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée. Ils s'éleverent contre la crédulité inconfidérée de leurs fouverains qui avoient eu affez de confiance aux vaines promeffes & aux conjectures hafardées d'un miférable étranger pour rifquer la vie d'un grand nombre de leurs fujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils proteftoient qu'ils avoient pleinement

fatisfait à leur devoir en s'avancant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu & qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long-tems un aventurier qui les menoit tête baissée à une perte certaine ; qu'il étoit nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer ; en même tems ils annonçoient la crainte où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé , le vent qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenoit le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances de le jeter à la mer , persuadés qu'à leur retour en Espagne , la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

1492.

Adresse
de Co-
lomb à
les cal-
mer.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avoit remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance & de la crainte dans le mécontentement de sa troupe & il voyoit une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit. Il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation & l'inquiétude de son ame il se montra toujours avec un visage gai & affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus & qui en attend de plus grands encore. Quelquefois il employoit l'adresse & les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée & des richesses qu'ils alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité & les menaçoit de l'indignation de leurs souverains si par leur lâche conduite ils faisoient avorter une entreprise si noble,

dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu & d'élever le nom Espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportemens féditieux, étoient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à respecter. Non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque tems à sa conduite.

A mesure qu'ils avançoient, les Nouvelles apparences du voisinage de la terre les alarmoient plus certaines & renouvoient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençoient à paroître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb suivant encore en cela l'exemple des navigateurs Portugais, que le vol des oiseaux avoit guidés dans leurs découvertes, changea sa direction & porta au sud-ouest. Mais après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route sans succès & ne voyant de-

1492.

Danger
d'une ré-
volte.

Situation
critique
où se
trouve
Colomb.

puis un mois entier que le ciel & l'eau, les matelots perdirent tout à fait l'espérance. La crainte se réveilla avec plus de force ; l'impatience, la rage, le désespoir éclatèrent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers qui avoient jusques-là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise & avoient soutenu son autorité, se rangerent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont ; on fait des plaintes & des menaces à l'amiral ; on exige qu'il reprenne sur le champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il seroit inutile d'essayer encore & les insinuations & les raisons qui n'auroient point d'effet après avoir été employées si souvent, & qu'il étoit impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avoit éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvoient plus appaiser une révolte devenue si violente &

fi générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander & de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeoient de lui pourvu qu'ils continuaissent de le suivre & de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cet intervalle on ne voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne (1).

Quelqu'animés que fussent les gens de Colomb & quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hafardoit pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la

1492.

Apparences flatteuses du succès.

(1) Oviedo, *Hist. apud Ramusium*, vol. 3, pag. 81.

1492.

terre. Depuis quelques jours la ligne prenoit fond & rapportoit des matieres qui donnoient la même indication. Les troupes d'oiseaux étoient en plus grande quantité & composées non - seulement d'oiseaux de mer , mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* apperçut un roseau flottant qui sembloit fraîchement coupé & une piece de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêcherent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenoient un aspect différent. L'air étoit plus doux & plus chaud & durant la nuit le vent devenoit inégal & variable. Colomb fut si persuadé par toutes ces remarques qu'il étoit près de terre que le soir du onzieme jour d'octobre , après une priere générale pour obtenir de Dieu un heureux succès , il fit carguer toutes les voiles , tenir les trois

vaiffeaux en panne , & veiller toute la nuit , de peur d'être jetté à la côte. Dans ce moment de crife & d'attente , personne ne ferma les yeux. Tous refterent fur le pont , le regard attaché fur le côté où l'on efperoit découvrir cette terre defirée depuis fi long-tems.

1492.

Vers les dix heures du foir Co- On dès lomb étant fur le château-d'avant couvre la ôbſerva une lumiere à quelque dif- terre. tance & tirant à part Pierre Guttieres, page de la reine, il la lui montra. Guttieres la distingua fort bien & appellant Salcedo commiffaire de l'efcadre, tous trois reconnurent qu'elle étoit en mouvement comme fi elle étoit portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier *terre, terre*, de la *Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires ; mais on avoit été fi ſouvent trompé par des apparences, qu'on y croyoit plus difficilement & qu'on attendoit le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude &

1492.

Vendredi
12 Octo-
bre.

l'impatience. Le jour arriva enfin, & les doutes & les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues au nord une isle plate & verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux & qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu, & les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété. On versoit des larmes de joie; on se félicitoit mutuellement. Les actions de grâces qu'on rendit au Ciel furent suivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Espagnols se jetterent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avoient de leur faute & du respect qu'il leur inspiroit. Ils lui demanderent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité & de leur insolence, qui lui avoient causé tant de peine & d'inquiétudes, & qui avoient mis tant d'obstacles à

l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé & insulté, ils le regardèrent dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel & doué d'une sagacité & d'un courage plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédens.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes & armées s'avancèrent vers l'isle, en-
 feignes déployées, au son d'une
 musique militaire & avec tout l'ap-
 pareil guerrier. A mesure qu'on
 approchoit de la côte, on la voyoit
 se couvrir d'habitans, attirés
 par la nouveauté du spectacle, &
 dont les attitudes & les gestes ex-
 primoient l'étonnement & l'ad-
 miration des objets extraordinaires
 qui frapportoient leurs yeux. Co-
 lomb fut le premier Européen qui
 mit le pied dans le nouveau monde
 qu'il venoit de découvrir. Il dé-

1492.

barqua richement habillé , l'épée à la main , ses compagnons à sa suite ; tous baïserent la terre , après laquelle ils soupiroient depuis si long-tems. Ils éleverent un crucifix & se prosternant remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite solennellement possession du pays pour la couronne de Castille & de Leon , avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils faisoient (1).

Leur
étonne-
ment ré-
ciproque.

Pendant toutes ces cérémonies les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays , qui regardoient en silence & avec admiration des actions auxquelles ils ne comprennoient rien & dont ils ne prévoyoit pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau , leur barbe , leurs armes , tout les éton-

(1) *Vie de Colomb* , chap. 22 , 23.
Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* 1 , *chap.* 13.

noit. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venoient de traverser l'Océan, qui sembloient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, & qui portoient au loin un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre & accompagné d'éclairs & de fumée, les frapperent d'une telle terreur qu'ils commencerent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur & comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étoient guere moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux. L'herbe, les arbuistes, les arbres étoient différens de ceux d'Enrope. Le sol paroissoit de bonne qualité, mais ne présentoit presqu'aucune marque de culture. Le climat sembloit chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoiqu'extrêmement agréable. Les habitans étoient dans toute la simplicité de la nature, entierement nuds; leurs cheveux noirs, longs &

1492.

droits flottoient sur leurs épaules , ou étoient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avoient point de barbe & tout le reste de leur corps étoit absolument sans poil. Leur teint étoit de couleur de cuivre foncé ; leurs traits , singuliers plutôt que désagréables ; leur physionomie douce & timide. Leurs visages & d'autres parties de leur corps étoient bisarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve , mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols & reçurent d'eux avec des transports de joie , des grelots , des grains de verre & d'autres bagatelles , pour lesquelles ils donnerent en échange quelques provisions & du fil de coton , la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir Colomb retourna à ses vaisseaux , accompagné par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux qu'ils appelloient *Canots* , faits d'un seul tronc d'ar-

bre , mais qu'ils manioient avec une adresse surprenante. Ainsi dans cette premiere entrevue des habitans du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout se passa en témoignages d'amitié & à la satisfaction des uns & des autres : ceux-ci éclairés & ambitieux, se formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions ; les premiers simples & sans défiance , ne prévoyant pas les calamités & la désolation qui s'approchoient de leur contrée.

Colomb qui prit dès - lors les titres & l'autorité d'amiral & de vice-roi , appella l'isle qu'il venoit de découvrir *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani* que les Naturels lui donnoient. C'est l'une des isles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle est située à plus de trois milles à l'ouest de *Gomera*, d'où la petite escadre avoit pris son point de départ & seulement de quatre degrés plus méridionale ,

Colomb
prend les
titres d'a-
miral &
de vice-
roi.

1492.

ce qui prouve combien peu Colomb s'étoit écarté de la route à l'ouest qu'il avoit voulu suivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposoit.

Il s'avance vers le sud.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'isle. La pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'étoit pas là le riche pays qu'il cherchoit. Mais toujours d'après la théorie qu'il s'étoit faite sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclut que San-Salvador étoit une des isles que les géographes décrivoient comme située dans le vaste Océan qui baigne les côtes de l'Inde (1). Ayant observé que la plupart de ces insulaires portoient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiroient ce précieux métal. Ils lui montrèrent le sud & lui firent comprendre par signes que l'or abondoit dans les

(1) Pet. Mart. *Epist.* 135.

pays situés dans cette direction. Il se déterminâ donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étoient le but de son voyage & qui pouvoient le dédommager des peines qu'il avoit souffertes & des dangers qu'il avoit courus. Il prit avec lui sept des Naturels de San-Salvador pour lui servir de guides & d'interprètes lorsqu'ils auroient appris un peu d'espagnol, & ces hommes simples regarderent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il découvrit différentes isles & prit terre à trois des plus considérables auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, de *Ferdinand* & de *Isabelle*. Mais comme le sol, les productions, les habitans y étoient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informoit par-tout d'où venoit l'or & recevoit par-tout la même réponse qu'il étoit apporté du sud. En suivant la mē-

1492.

me direction il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les isles qu'il avoit déjà visitées, mais d'un terrain inégal, semé de collines & de montagnes, de rivières, de bois & de plaines; de sorte qu'il douta si c'étoit une isle ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avoit pris sur son bord lui donnoient le nom de *Cuba*. Colomb l'appella *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande rivière avec sa petite escadre & tous les habitans s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avoit résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit il envoya quelques Espagnols avec un des infulaires de San-Salvador pour reconnoître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ soixante milles du rivage lui rapportèrent que le sol étoit meilleur & mieux cultivé que dans les isles qu'on venoit de découvrir, qu'outre beaucoup de hûtes éparfes

ils avoient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans, que les Naturels quoique nuds leur paroïssent avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador, qu'ils en avoient été reçus avec le même respect, qu'on leur avoit baïsé les pieds & qu'on les avoit honorés comme des êtres descendus du ciel, qu'on leur avoit fait manger d'une certaine racine dont le goût ressembloit à celui de la chataigne rotie, & une espece particuliere de bled appellé *maïz* qui paroïssoit pouvoir fournir une très-bonne nourriture soit rotie, soit en farine, qu'ils n'avoient vu dans le pays d'autre quadrupède qu'une espece de chien qui ne pouvoit pas aboyer & un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit; Enfin qu'ils avoient observé parmi ces peuples quelques ornemens d'or, mais de peu de valeur (1).

(1) *Vie de Colomb*, chap. 24, 28.
Herrera, decad. 1, Lib. I, chap. 14.

1492.
Ses con-
jectures à
cet égard.

Ces députés avoient déterminé quelques-uns des Naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur servoit de parure se trouvoit à *Cubanacan*. Ils entendoient par-là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, & d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son systême de découverte & son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parloit du grand Kan & imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc Paul, n'étoit pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque tems à visiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-au-Prince au nord de Cuba jusqu'à l'extrémité orientale de l'isle; mais quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontroit à chaque pas & de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui par leur nouveauté frappoient

vivement

vivement son imagination (1), il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons & remplir l'attente des souverains qui l'employoient. Les Naturels aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettoient à la recherche de ce métal que ceux-ci l'étoient de l'ignorance & de la simplicité des insulaires, indiquèrent à l'est une île qu'ils appelloient *Hayti*, en faisant entendre que l'or y étoit plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettoit, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarasser des signaux que lui fit l'amiral pour lui ordonner de diminuer de voiles jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

[1] Voyez NOTE XIV.

1492.
Il décou-
vrit l'isle
Hispa-
niola.

Colomb retardé par des vents contraires ne put pas gagner Hayti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda le nom de *Saint-Nicolas* & à l'isle même celui d'*Hispaniola* en l'honneur de la nation qu'il servoit : c'est la seule contrée, parmi celles qu'il a découvertes, qui ait conservé le nom qu'il lui avoit donné. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta* ni établir aucun commerce avec les habitans, qui s'étoient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur, il quitta tout de suite Saint-Nicolas & suivant le côté du nord de l'isle il entra dans un havre qu'il appella la *Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyoit. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'étoit aperçu déjà qu'on estimoit beaucoup dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compa-

trïotes de l'humanité de ces étrangers & de tout ce qu'ils avoient d'extraordinaire , l'admiration qu'exciterent en eux les petits présens qu'elle avoit rapportés & qu'elle leur montrait avec transport , le desir d'en obtenir de pareils , toutes ces circonstances dissipèrent leurs craintes & déterminèrent plusieurs d'entr'eux à venir jusqu'au havre. Leur curiosité & leurs desirs furent satisfaits. Ces peuples ressembloient beaucoup à ceux de Guanahani & de Cuba. Même nudité , même ignorance , même simplicité. Ils paroïssent également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées ; mais ils étoient doux , crédules & si timides qu'il étoit aisé de prendre un grand ascendant sur eux , d'autant que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avoit fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espece d'êtres au-dessus

de l'espece humaine & descendus immédiatement du ciel. Ils avoient beaucoup d'or qu'ils recevoient de leurs voisins & ils l'échangerent avec un grand empressement contre des sonnetes, des grains de verre & des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étoient également satisfaites, chacune regardant l'échange comme très-avantageux pour elle. Colomb reçut la visite d'un Cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvoit connoître ce peuple simple, porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes & suivi d'un grand nombre de ses sujets qui monstroient pour lui beaucoup de respect. Son maintien étoit grave & composé. Il avoit de la dignité avec ses gens & une grande politesse avec Colomb & les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces & une ceinture d'un travail curieux, & il en

reçut avec une grande satisfaction quelques petits présens (1).

Colomb toujours occupé à découvrir les mines d'or , continua d'interroger tous les Naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication pour savoir où elles étoient situées. Ils s'accordoient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelloient *Cibao* , à quelque distance de la mer & à peu près vers l'est. Frappé de ce mot qui lui parut être le même que *Cipango* , nom donné aux isles du Japon par Marc Paul & par quelques autres voyageurs , il ne douta plus que les pays qu'il avoit découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie , & se tenant assuré d'arriver à ces régions qui étoient le but de son voyage , il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appella *Saint -*

(1) *Vie de Colomb* , chap. 2. Herrera *decad. 1* , *Lib. I* , chap. 15 , &c.

1492.

Thomas & trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un Cacique puissant appellé *Guacanahari* qui, comme il l'apprit dans la fuite, étoit un des cinq souverains qui se partageoient l'isle. *Guacanahari* envoya sur le champ des députés à *Colomb* qui lui présenterent un masque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or battu; le Cacique le faisoit inviter en même-tems à venir au lieu de sa résidence près du havre appellé aujourd'hui *Cap-François*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. *Colomb* envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince qui, se conduisant avec plus de dignité, sembloit mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus rendirent à *Colomb* un compte si favorable du pays & des habitans, qu'il consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que *Guacanahari* lui proposoit.

Dans ce dessein il fit voile de

Saint-Thomas le 24 décembre avec un bon vent & une mer très-calme. La multiplicité de ses occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci se croyant à l'abri de tout danger le laissa à un mouffe sans expérience, & le vaisseau emporté par un courant toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut sur le pont. Tout étoit dans la confusion & le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe & d'aller jeter une ancre à la poupe, mais au lieu d'obéir ils voguerent vers la *Nigna* qui étoit environ à une demie lieue delà. Il voulut faire couper les mats pour soulager le navire, mais il étoit trop tard. Le vaisseau s'étoit ouvert près de la quille. & faisoit

1492.

Il perd un de ses vaisseaux.

1492.

tant d'eau que sa perte devint inévitable. Moyennant le calme de la mer & le secours des chaloupes de la *Nigna* arrivé à propos, personne ne périt. Aussi-tôt que les insulaires s'aperçurent de ce malheur ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarraffer de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & se laissant diriger par les Espagnols, ils les aiderent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras on porta à terre presque tout ce qui étoit de quelque valeur: aussi-tôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses

ordres on les depofa tous dans un même endroit & il y plaça des fentinelles armées qui tenoient la multitude à une certaine diftance & l'empêchoient non-feulement de dérober , mais même de regarder avec trop de curiofité ce qui appartenoit à ces étrangers devenus leurs hôtes (1). Le lendemain matin le prince rendit vifite à Colomb qui s'étoit transporté à bord de la *Nigna* & s'efforça de le confoler de fa perte en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer (2).

Colomb avoit en effet befoin de confolation : il étoit féparé de la *Pinta* & ne doutoit pas que le traitre Pinfon n'eût fait voile pour l'Europe afin de porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avoit faites & de lui dérober auprès de la reine la gloire & la récompense

~~1492.~~
1492.

Détrefle
où il fe
trouve.

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Herrera *decad.* 1, *Lib.* 1, *chap.* 18.

1492.

Il se ré-
sout à
laisser
une par-
tie de son
équipage
dans l'is-
le.

qui lui appartenoient à si juste titre. Il demeuroit avec un seul vaisseau, le plus petit & le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste & à reporter en Europe un si grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances étoit alarmante, & toutes ensemble remplissoient l'esprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le desir de prévenir Pinson & de combattre les impressions défavorables que ce rival pourroit donner de lui en Espagne, ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaisseaux & l'opinion qu'il avoit prise de la bonté du pays & de la douceur des habitans le confirmèrent dans la pensée qu'il avoit eue de laisser une partie de sa troupe dans l'isle, afin qu'en résidant parmi ces peuples les Espagnols pussent apprendre leur langue, étudier leurs dispositions, examiner la nature du pays, aller à la recherche

des mines, préparer l'établissement d'une colonie qu'il projettoit de ramener, assurer enfin tous les avantages qu'il attendoit de ses découvertes. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuverent, & soit pour se reposer des fatigues d'un long voyage, soit légèreté naturelle aux navigateurs, soit espérance d'amasser de grandes richesses dans un pays qui paroïssoit les promettre, plusieurs s'offrirent volontairement à rester à Hispaniola.

Rien ne manquoit plus à l'exécution du projet que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité confiante fournissait bien-tôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il desiroit de savoir pourquoi les insulaires s'étoient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le Cacique lui fit entendre que le pays étoit désolé

1492.

par les *Caraïbes*, peuples habitant quelques isles situées au sud-ouest, nation guerriere & cruelle, qui se plaifoit dans le carnage & qui mangeoit la chair des prisonniers tombés entre ses mains; qu'à la premiere apparition des Espagnols les insulaires avoient supposé que c'étoit les *Caraïbes* auxquels ils n'osoient pas tenir tête, & qu'ils avoient eu recours au moyen qu'ils employoient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais & les plus impénétrables. Guacanahari en parlant de ces terribles ennemis donna des marques d'une si grande frayeur & montra si ouvertement l'impuissance où étoit fanation de leur résister que Colomb imagina que le Cacique recevroit sans alarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le Cacique & sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il étoit

lui-même , & lui offrit de laisser dans l'isle un nombre d'hommes suffisant non-seulement pour défendre les habitans des incursions que pourroient faire les Caraïbes à l'avenir , mais pour se venger des maux qu'ils avoient faits.

 1492.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement & se crut désormais en sûreté sous la protection de ces hommes, enfans du ciel , & supérieurs en force au reste des mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appella *Navidad* (de la nativité), parce qu'il étoit débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades & on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut fini en dix jours , ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant

Il bâtit
un fort.

1492.

ce tems Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses & sa libéralité la haute opinion qu'ils avoient des Espagnols, & la persuasion où ils étoient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même-tems leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avoient en main pour punir & exterminer ceux qui mériteroient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille & leur fit voir par des épreuves innocentes la bonté du tranchant des sabres Espagnols, la force de leurs piques & les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant l'usage du fer, ne connoissant d'autres armes que des fleches de roseau armées d'os de poisson, des sabres & des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnement & de frayeur. Avant que leur surprise & leur crainte eussent eu le tems de s'affoiblir, Colomb fit

tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur qu'ils tomberent à terre se couvrant le visage de leurs mains, & lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnans des boulets ils conclurent qu'il étoit impossible de résister à des hommes qui dispofoient de ces instrumens destructeurs & qui marchotent armés de l'éclair & du tonnerre contre leurs ennemis.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienfaisance & du pouvoir des Espagnols & avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'isle. Il mit à leur tête Diégo d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avoir reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui lui étoit nécessaire pour subsister & se défendre. Il recommanda aux Espagnols dans les termes les plus

Instruc-
tions
qu'il don-
ne à ceux
qu'il y
laisse.

1492.

forts de se tenir unis ensemble, de montrer une soumission sans réserve au commandant, d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux Naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais se mettre en son pouvoir, en s'avancant dans l'isle en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettroit en état de prendre une pleine & paisible possession du pays & de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même tems à faire mention de leurs noms au roi & à la reine & à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux (1).

1493.

Après avoir pris toutes ces précautions pour la sûreté de la colonie, il partit du port de la nativité le 4 janvier 1493, & faisant

(1) Oviedo *ap.* Ramus III, p. 82; Herrera *decad.* 1, Lib. I, chap. 20. *Vie de Colomb*, chap. 34.

voile vers l'est, il découvrit & nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'isle. Le 6, il apperçut la *Pinta* & la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinson s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avoit été emporté par la force de la mer & des courans & que les vents contraires l'avoient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaises intentions de Pinson & de la foiblesse des raisons qu'il apportoit pour sa défense, sentit bien que ce n'étoit pas là le moment de compromettre son autorité en l'exerçant toute entière; il étoit d'ailleurs si satisfait de cette réunion qui le délivroit de beaucoup de craintes, que toute mauvaise qu'étoit l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection & parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinson avoit visité plusieurs parties de la côte & tiré un peu d'or des Naturels en

1493.

Il se dé-
termine à
retourner
en Eu-
rope.

trafiquant avec eux, mais il n'avoit fait aucune découverte importante.

L'état du vaisseau de Colomb & de l'impatience de ses gens le forçoient de hâter son retour en Europe. La *Nigna* ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage faisoit eau de toute part. Ses compagnons de voyage après une si longue absence brûloient du desir de revoir leur pays natal & de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avoient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, & se dirigeant vers le nord-est il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avoit à son bord quelques habitans des différentes isles qu'il avoit découvertes, & outre l'or qui avoit été le principal objet de ses recherches, il rapportoit une petite quantité de toutes les productions qui pouvoient devenir la matiere de quelque commerce, des oiseaux inconnus & d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention & à

exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février & on avoit déjà fait cinq cens lieues sur la mer Atlantique lorsque des vents violents commencerent à s'élever & continuant de s'accroître devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience & l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux fut employé. Mais il étoit impossible de résister à la violence de la tempête & comme on étoit loin encore de toute terre leur perte sembloit inévitable. Les matelots eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes ; tous ces moyens étant sans effet & la perte des Espagnols paroissant inévitable, ils s'abandonnoient au désespoir & s'attendoient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le

1493.

Tempête
violente.

1493.

Conduite
de Co-
lomb.

cœur de l'homme dans de si terribles situations & lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb étoit en proie à des sentimens plus douloureux encore & qui lui étoient particuliers. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne pérît avec lui & que le genre humain ne fut privé de tous les avantages qui pouvoient en être les fruits. Son nom alloit passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au lieu de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffoient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit tentées & exécutées, il se retira dans sa chambre & écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage ; de la route qu'il

avoit suivie , de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts & de l'établissement de la colonie qu'il y avoit laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée , il l'enferma d'une espece de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de foin & qu'il jetta à la mer, dans l'espérance que quelqu'accident heureux conserveroit un dépôt si précieux au monde (1).

Enfin la providence vint à son secours & sauva une vie réservée à d'autres événemens intéressans. Il relâche aux Açores.

Le vent tomba , la mer se calma & le soir du quinzieme jour on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connoître. On s'aperçut bientôt que c'étoit *Sainte-Marie* , une des Açores ou isles occidentales soumises à la cou- res.

(1) *Vie de Colomb* , chap. 37. Herrera *decad. I* , *Lib. II* , chap. 1 , 2. Voyez la NOTE XVI.

1493.

ronne de Portugal. Là , après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb se conduisant avec autant de prudence que de courage , obtint des rafraîchissemens & tous les secours dont il avoit besoin. Une circonstance l'inquiétoit cependant beaucoup. La *Pinta* qu'il avoit perdue de vue le premier jour de la tempête ne paroïsoit point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux & que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons revinrent & il se persuada que Pinson avoit fait voile pour l'Espagne afin d'arriver avant lui & de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes.

Il arrive
à Lis-
bonne.
24 Fé-
vrier.

Cette dernière crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. À peu de distance de la côte d'Espagne , lorsqu'il touchoit presque au terme de son voyage & qu'il étoit ce semble hors de tout danger , une autre tempête s'éleva presque aussi vio-

lente que la première, & qui après l'avoir balotté deux jours & deux nuits le força d'entrer dans le Tage. Après en avoir demandé la permission au roi de Portugal, il se rendit à Lisbonne, & quoique les Portugais pussent assez naturellement sentir quelques mouvemens de jalousie en voyant une autre nation entrer avec eux dans la carrière des découvertes qu'ils croyoient réservée à eux seuls, & dès les premiers pas éclipser leur renommée, Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avoit exécuté une entreprise aussi nouvelle que grande. Le roi l'admit en sa présence, le traita avec la plus haute considération, écouta le récit de son voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb de son côté jouissoit de la satisfaction de développer l'importance de sa découverte & de prouver la justesse de ses spéculations aux mêmes personnes qui, par une ignorance

1493.

4 Mars.

1493. nuisible à elles-mêmes & fatale à leur pays, venoient de les rejeter comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier (1).

Il retour- Colomb impatient de retourner
ne en Es. en Espagne ne s'arrêta que cinq
pagne. jours à Lisbonne. Le 15 mars, il
arriva au port de Palos, sept mois
& onze jours après son départ de
ce même lieu. Aussi-tôt qu'on dé-
couvrit son vaisseau tous les ha-
bitans coururent au rivage pour
embrasser leurs parens & leurs
compatriotes, & savoir des nou-
velles de leur voyage. Mais lors-
qu'ils apprirent l'heureux succès de
l'expédition; lorsqu'ils virent des
hommes extraordinaires amenés
par Colomb, des animaux incon-
nus, des productions singulieres
des pays qu'on avoit découverts,
l'effusion de la joie fut générale &
ne put se contenir. On sonna toutes
les cloches; on tira le canon. Co-

(1) *Vie de Colomb*, chap. 40, 41.
Herrera decad. 1, Lib. 11, chap. 3.

Colomb en débarquant fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna lui & sa troupe à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long & le plus important qui eût jamais été entrepris. Le soir du même jour Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port la *Pinta* que la violence de la tempête avoit jettée bien loin au nord.

1493.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi & à la reine, qui étoient alors à Barcelonne, de son arrivée & de ses découvertes. Ferdinand & Isabelle, également étonnés & ravis d'un succès qu'ils n'espéroient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable & la plus flatteuse, & lui mandèrent de se rendre sur le champ auprès d'eux pour apprendre de lui-même le détail de son expédition & des circonstances

1493.

du service signalé qu'il venoit de leur rendre. Dans son voyage à Barcelonne le peuple accouroit en foule de tous les endroits voisins, le suivoit avec admiration & lui prodiguoit les applaudissemens. Ferdinand & Isabelle ordonnerent que son entrée dans la ville se fît avec tout l'appareil convenable à un événement qui alloit donner à leur règne un si grand lustre. Les hommes qu'avoit amenés Colomb des pays qu'il venoit de découvrir, marchoient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisoit regarder comme des hommes d'une espece nouvelle. Après eux on portoit les ornemens d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes & la poudre du même métal recueillie dans les rivieres; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermoit la marche & attiroit tous les yeux. On contemploit avec

admiration cet homme extraordinaire dont le génie & le courage avoient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand & Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, vêtus de tous les ornemens royaux, & placés sous un dais magnifique. A son approche ils se leverent & ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnerent de s'asseoir sur un siège préparé pour lui & de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation Espagnole & à la dignité de l'assemblée & en même-tems avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi & la reine se mirent à genoux pour rendre graces à Dieu d'une découverte dont ils espéroient recueillir

1493.

pour leurs royaumes les plus grands avantages (1). Ils donnerent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnoissance & de l'admiration que leur inspiroient son courage & ses travaux. Il fut confirmé lui & ses héritiers, par des lettres-patentes, dans tous les privilèges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut annoblie. Le roi, la reine, & à leur exemple, tous les courtisans le traiterent en toute occasion avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit, plus que toutes ces faveurs, cet esprit actif & entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avoit déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattoit tou-

(1) Voyez la NOTE XVII.

jours de découvrir (1).

Tandis que ces préparatifs se faisoient, le bruit de l'expédition & des découvertes de Colomb se répandoit & attiroit l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avoit découvert un nouveau monde, ne pouvoit croire une chose si fort au-delà de la sphère des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement & d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration & de joie. Ils en parloient avec ravissement; ils se félicitoient les uns les autres d'avoit vécu dans un siècle où cette grande découverte reculoit les bornes des connoissances, ouvroit au genre humain une moisson nouvelle de recherches & d'observations & fournissoit désormais

1493.
Étonnement que
causent
ses découvertes.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 42, 43.
Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *chap.* 3.

1493.

à l'homme un moyen de connoître parfaitement la structure & les productions du globe qu'il habite (1). Les opinions se partagerent & l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts ; on demandoit à quelle division de la terre ils appartenoient. Colomb soutenoit toujours sa premiere idée & vouloit qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie, comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment étoit confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. L'or abondoit dans l'*Inde* & il avoit rapporté des isles qu'il avoit visitées une assez grande quantité de ce métal pour croire qu'on y en trouveroit des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, étoit commun dans ces isles. Le piment lui paroissoit être une espece de poivre d'*Inde*. Il prenoit

(1) P. Mart. *Epist.* 133, 134, 135.
Voyez la NOTE XVIII.

une racine assez ressemblante à la rhubarbe, pour cette drogue précieuse qu'on supposoit alors être une production particulière des Indes orientales (1). Les oiseaux qu'il avoit apportés étoient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui paroissoit le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avoit découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, & Ferdinand & Isabelle leur donnerent le nom d'*Indes* dans la ratification du traité de Santa-Fé accordée à Colomb à son retour (2). Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte & la vraie situation du nouveau monde mieux déterminée, il conserva son premier

1493.

Connues
sous le
nom d'*Indes occidentales*.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. 1, chap. 20. Gomera, Hist. chap. 17.*

(2) *Vie de Colomb, chap. 44.*

1493.

nom : on l'appelle encore *Indes occidentales* & ses habitans *Indiens*.

Prépara-
tifs pour
un second
voyage.

Ce nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse & de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération trop naturelle aux voyageurs, que ses compagnons mettoient dans leurs récits, donnerent de si belles espérances que le goût des découvertes & des entreprises s'anima tout à coup parmi les Espagnols à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrèrent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandoient à être employés. La belle perspective offerte à leur avidité & à leur ambition leur faisoit fermer les yeux sur les dangers & la longueur du voyage. Ferdinand lui-même, paroissant avoir oublié son caractère précautionné & son éloignement pour les entreprises hasardeuses, partageoit l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire

les préparatifs d'une seconde expédition & ils furent achevés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étoient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paroîtroit assez considérable même dans notre siècle, consistoit en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étoient d'un très-grand port : il s'y embarqua 1500 personnes parmi lesquelles se trouvoient beaucoup de gentilshommes qui avoient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devoient rester dans le pays & s'étoient pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se défendre & pour former un établissement. Ils emportoient toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences & toutes les plantes qui paroïssoit devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles & des outils de toutes sortes. Enfin il y avoit parmi eux tous les genres d'ou-

1493.

1493.

vriers nécessaires à une colonie qui s'établit (1).

Droits de l'Espagne sur le nouveau Monde confirmés par le Pape.

Cependant quelque'importans & bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand & Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions la propriété & la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais & la superstition de ce siècle leur faisoient une nécessité d'obtenir du Pape la concession de ces nouvelles terres. On supposoit que le pontife, comme vicaire & représentant de Jesus-Christ, avoit un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI souillé de tous les crimes qui peuvent deshonorer l'humanité, remplissoit alors le siege de Rome. Comme il étoit né sujet de Ferdinand & que la protection & les secours de ce prince pouvoient lui faciliter l'exécution de ses des-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. II, chap. 5. Vie de Colomb. Chap. 45.*

seins ambitieux pour l'élevation de sa famille, il accorda sur le champ au monarque toutes ses demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtoit rien & qui servoit au contraire à étendre l'autorité & les prétentions des Papes, il donna à Ferdinand & Isabelle tous les pays qu'habitoient des Infideles, & qu'ils avoient découverts ou découvriroient dans la suite; & en vertu du pouvoir qu'il prétendoit tenir de Jesus-Christ il investit la couronne de Castille d'un droit sur de vastes régions dont il ignoroit la situation & jusqu'à l'existence, loin d'y avoir lui-même aucun titre. Mais comme il falloit éviter que cette concession ne contrariât celle qu'il avoit déjà faite au Portugal, il établit pour limites entre elles une ligne qu'on supposoit tirée d'un pole à l'autre & passant à cent lieues à l'ouest des Açores; accordant de nouveau, par la plénitude de son pouvoir, aux Portugais tout ce qui étoit à l'est

1493.

de cete ligne & donnant aux Espagnols tous les pays à l'ouest (1). Ferdinand avoit fait valoir le desir d'étendre la foi chrétienne comme un motif de sa demande au Pape, & dans la bulle cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupoit de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire-apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb & se dévouer à l'instruction des Naturels du pays. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui ayant reçu quelque teinture de la doctrine chrétienne furent baptisés avec beaucoup de solemnité, le roi lui-même, le prince son fils & les principaux seigneurs de sa Cour leur servant de parrains. On fait assez

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *chap.* 4.
Torquemada, *Mon. Ind.* *Lib.* XVIII, *c.* 3.

que ces premiers pas du christia-
nisme dans le nouveau monde n'ont
pas mené aussi loin que des hommes
pieux le desiroient & qu'ils avoient
lieu de l'espérer.

1493.

Ferdinand & Isabelle ayant ob-
tenu ainsi un titre qui leur paroif-
soit incontestable à la souveraineté
de tous les pays qu'ils pouvoient
découvrir sur une si grande partie
du globe, rien ne retarda plus le
départ de la flotte. Colomb étoit
extrêmement impatient de revoir
la colonie qu'il avoit laissée & de
suivre la carrière de gloire qu'il
s'étoit ouverte. Il mit à la voile
de la baie de Cadix, le 25 sep-
tembre, & touchant encore à l'île
Gomera, il porta au sud & s'avança
dans cette direction plus qu'il n'a-
voit fait dans son premier voyage.
Par-là il jouit plus constamment du
secours des vents alifés qui regnent
entre les tropiques & fut porté vers
un groupe d'isles situées à une
grande distance à l'est de celles
qu'il avoit déjà découvertes. Le

Second
voyage
de Co-
lomb.

1493.

2 Nov.

vingt-fixieme jour après son départ de Gomera il prit terre à une des *Caraïbes* ou *isles du Vent* à laquelle il donna le nom de *Deseada* (la Desirade), à cause du desir que ses gens montroient d'aborder à quelque partie du nouveau monde (1). Il découvrit ensuite successivement la *Dominique*, *Marie-Galante*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint-Jean de Porto-Rico* & plusieurs autres isles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord. Elles étoient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacana-hari lui avoit peints de si effrayantes couleurs. Sa description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquerent ils furent reçus d'une maniere qui les convainquit de l'esprit guerrier & de l'audace des insulaires, & ils découvrirent dans leurs habitations les restes les horribles repas dans lesquels ils se nourrissoient des

(1) Oviedo, ap. Ramusium III, 85 B.

corps de leurs ennemis pris à la guerre.

1493.

Colomb étoit trop empressé de savoir l'état de sa colonie & de lui porter les secours dont il supposoit qu'elle avoit besoin pour s'arrêter dans aucune de ces isles. Il continua donc sa route vers Hispaniola (1). Lorsqu'il arriva à la Nativité où il avoit laissé ses trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer & accourir au-devant de leurs compatriotes avec des transports de joie. Inquiet de leur sort & soupçonnant ce qui leur étoit arrivé, il prit terre. Tous les Naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de sa colonie, s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entièrement démoli; des lambeaux d'habillemens Espagnols, des débris de leurs armes & de leurs ustensiles répandus autour de lui, ne laisserent aucun

Il arrive
à Hispaniola
22
Nov.

(1) P. Martyr, *decad.* pag. 15, 18.
Herrera, *decad.* I, Lib. II, chap. 7.
Vie de Colomb, chap. 46, &c.

1493. doute sur le destin malheureux de la garnison (1). Tandis que les Espagnols pleuroient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frere du Cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui étoit arrivé après son départ de l'isle. Un commerce suivi avec les Espagnols avoit diminué peu à peu le respect des insulaires pour eux. Les Européens par leur mauvaise conduite & leurs violences avoient bientôt laissé voir qu'ils avoient tous les besoins, toutes les foibleffes & toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb qui leur en imposoit par sa présence & son autorité, la garnison avoit secoué toute espece de subordination, & oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'étoit rendu indépendant & s'étoit abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les fem-

(1) *Hist. de cuba de los palacios M. S.*

mes , les provisions des insulaires étoient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étoient portés en petites troupes dans toute l'isle , exerçant par-tout leur avidité & leur insolence. Ces violences sans prétextes avoient à la fin lassé la patience & excité le courage de ce peuple , malgré sa douceur & sa timidité. Le Cacique de Cibao , dont les Espagnols infestoient sur-tout le territoire , attirés par les mines d'or de ce district , en avoit surpris & fait périr plusieurs qui parcourroient l'isle avec autant de sécurité que si les habitans n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avoit ensuite assemblé ses sujets & ayant investi le fort il y avoit fait mettre le feu. Quelques Espagnols avoient été tués en s'y défendant ; le reste avoit péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari , que tous les excès des Espanols n'avoient pas encore détaché d'eux , avoit pris les armes pour les défendre &

1493. avoit reçu une blessure qui le retenoit chez lui.

Conduite
prudente
de Co-
lomb.

Ce récit ne mettoit pas Guacahari à couvert de tous les soupçons ; mais Colomb vit que ce n'étoit pas un moment favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejetta donc l'avis de plusieurs de ses officiers qui vouloient se saisir de la personne du Cacique & venger la mort des Espagnols en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer de l'amitié de quelque prince du pays pour faciliter l'établissement qu'ils projettoient & leur exposa le danger de soulever contre eux toute l'isle en exerçant une rigueur inutile & déplacée ; au lieu de perdre le tems à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvoient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue il fit choix d'une situation plus saine & plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan

d'une ville , & obligeant tous les Espagnols de mettre la main à un ouvrage d'où le salut commun dépendoit , les maisons & les remparts furent bientôt en état de les loger & de les mettre en sûreté. Il donna à cette Cité naissante, la première que les Européens fondoient dans le nouveau monde , le nom d'*Isabelle* en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille (1).

1493.

Au milieu de ces travaux nécessaires, Colomb eut à combattre non-seulement tous les dégoûts & toutes les difficultés qui pouvoient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte , mais , ce qui étoit plus embarrassant encore, la paresse , l'impatience & l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité , naturel aux Espagnols , sembloit s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervoit. Plusieurs d'entre

Mécon-
tente-
ment que
lui cause
son équi-
page.

(1) *Vie de Colomb* , chap. 51. Herrera ,
decad. 1 , Lib. II , chap. 10.

1493.

eux étoient des gentilshommes, qui n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps s'étoient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses & exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fautive adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola étoit ou le Cipango de Marc-Paul ou l'Ophir d'où Salomon tiroit ces marchandises précieuses qui avoient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avoient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignoit & que s'ils pouvoient jamais y atteindre, ce ne seroit que par des efforts très-lents & par une longue persévérance de travail & d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jetta dans un abattement voisin du désespoir & les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb

s'efforçoit de ranimer leur courage en leur faisant observer la fertilité du sol & en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportoit chaque jour de différentes parties de l'isle. Ils n'avoient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le tems & à des intervalles réglés, & ils regardoient l'or lui-même avec dédain comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs desirs. L'esprit de mutinerie devint général & il se fit une conspiration qui pouvoit être fatale à l'amiral & à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs & envoya les autres prisonniers en Espagne. Il y renvoyoit en même-tems douze des vaisseaux de transport qui l'avoient accompagné & demandoit un renfort d'hommes & de nouvelles provisions (1).

1493.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. II, chap. 10, 11,*

1494.
Il examine l'état du pays.

12 Mars.

Cependant pour prévenir l'oisiveté qui nourrissoit le mécontentement des Espagnols en leur laissant le tems de penser au renversement de leurs espérances, il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement sous le commandement d'Alonso d'Ojeda, officier actif & vigilant, pour visiter le district de Cibao où l'on disoit que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya dans cette occasion tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées, au son d'une musique guerrière, & faisant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant & tantôt à son arriere-garde. Comme c'étoit la première fois que les habitans du nouveau monde voyoient des chevaux, l'aspect de ces animaux les frappa d'admiration & de terreur,

impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité qu'ils n'avoient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'étoit donné en se foumettant le cheval. Ils imaginèrent que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un seul corps animé & un être doué de raison, dont les mouvemens rapides leur causoient le plus grand étonnement, & dont l'impétuosité & la force leur sembloient irrésistibles. Colomb s'efforçoit ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeoit pas de gagner aussi leur confiance & leur amitié. Il se conduisoit avec eux, dans toutes les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse & la justice la plus exacte, & il les traitoit non-seulement avec humanité, mais avec indulgence. La description que les Naturels lui avoient faite de Cibao s'étoit trouvée vraie. Ce pays montagneux & sans culture rouloit

1494.

l'or dans tous ses ruisseaux & on y en trouvoit des grains dont quelques-uns étoient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre & purifier la mine étoient des opérations au-dessus de leur industrie & ils ne faisoient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie & de leur esprit à se le procurer en plus grande quantité (1). Tout ce qu'ils en possédoient ils l'avoient recueilli dans le lit des rivieres ou au pied des montagnes après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques les Espagnols ne pouvoient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattoient d'être bientôt les maîtres (2). Colomb pour s'af-

(1) Oviedo, *Lib. 11, pag. 90. A.*

(2) P. Martyr, *decad. pag. 32.*

sur la possession de cette riche province y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas* en mémoire de l'incrédulité de ses gens qui n'avoient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux & touché de leurs mains (1).

1494.

L'espérance des richesses que pouvoit fournir le pays de Cibao vint fort à propos pour relever les esprits abattus des Colons qui se trouvoient pressés par des besoins de différens genres. Les fonds de provisions de bouche qu'ils avoient apporté d'Europe étoit en grande partie consommé. Ce qui en restoit se trouvoit si corrompu par la chaleur & l'humidité du climat qu'on n'en pouvoit presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivoient une si petite quantité de terrein & avec si peu d'industrie qu'à peine

Situation
richeuse
& mé-
contente-
ment de
la colo-
nie.

(1) Herrera, *decad.* 1, Lib. II, chap. 12.
Vie de Colomb, chap. 52.

1494.

en pouvoient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avoient pas encore eu le tems de préparer la terre pour lui faire produire des alimens. Ils se voyoient en danger de mourir de faim & étoient déjà réduits à une très-petite ration. Ils commençoient en même-tems à être attaqués des maladies particulieres à la Zone torride & dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais & contenu les rivieres dans un lit constant. Effrayés de la violence & des symptômes du mal, ils accusoient Colomb & les compagnons de sa premiere expédition qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola, les avoient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare & stérile où ils alloient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers & des Colons les plus distingués adoptoient & répétoient ces plaintes

séditieuses au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, étoit un de ceux qui parloient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité & toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité & la subordination. Il employa alternativement les menaces & les promesses ; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontents que l'espoir de trouver dans les mines de Cibao des trésors qui les dédommageroient de leurs souffrances & qui effaceroient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Lorsque Colomb, par ses soins & sa prudence eut ramené l'ordre & la paix, il crut pouvoir quitter l'isle & poursuivre ses découvertes. Il vouloit sur-tout s'affurer si ces nouvelles contrées tenoient à quelques régions de la terre déjà connues ou si elles en étoient une portion absolument séparée. Il con-

1494.

Colomb
tente de
nouvel-
les dé-
couver-
tes.

1494.

fia en fon absence le gouvernement de l'isle à son frere D. Diego , aidé d'un conseil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'isle & d'y établir l'autorité des Espagnols ; après avoir laissé à l'un & à l'autre des instructions très détaillées sur la conduite qu'ils devoient tenir , il leva l'ancre , le 24 avril , avec un vaisseau & deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers , il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé , sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba (1), il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites isles qu'il appella *le jardin de la reine*. Dans cette route inconnue , au travers des

(1) Voyez la NOTE XIX.

rochers & des écueils , il fut souvent retardé par des vents contraires , assailli de tempêtes furieuses & de ces orages accompagnés d'éclairs & de tonnerre , qui ne cessent presque pas entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuisèrent. Sa troupe excédée de fatigue & de faim murmuroit , menaçoit , étoit prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de toute espece , il étoit obligé de veiller sans cesse , de voir tout par ses yeux , de donner tous les ordres & de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasion d'étendre son expérience & ses lumieres , & elles furent le salut de sa petite escadre ; mais une si longue fatigue de corps & une application d'esprit si soutenue , l'emportant sur la force naturelle de sa constitution , le conduisirent à une fièvre violente qui se termina par une létargie dans laquelle il perdit

1494.

27 Sept.
A son re-
tour à
Isabelle il
y trouva
son frere
Barthele-
mi.

la mémoire & le sentiment, & fut sur le point de perdre la vie (1).

Mais à son retour à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frere *Barthelemi* contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étoient écoulés depuis la séparation de deux freres que les mêmes goûts & les mêmes talens unissoient d'une étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce tems aucun commerce l'un avec l'autre. *Barthelemi*, après avoir abandonné sa négociation à la Cour d'Angleterre étoit retourné en Espagne par la France. Il avoit appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de *Colomb* & avoit sçu qu'il se disposoit à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage il n'arriva en Espagne qu'après le départ

(1) *Vie de Colomb*, chap. 54. *Herrera*, decad. 1, Lib. II, chap. 13, 14. *P. Martyr*, decad. p. 34, &c.

de l'amiral. Ferdinand & Isabelle le reçurent avec la considération que méritoit le frere d'un homme qui leur rendoit de si grands services , & pensant avec raison que ce seroit un grande joie pour Colomb que de le revoir , ils lui donnerent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

Barthelemi ne pouvoit arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils & qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avoit apportées d'Europe étoient un foible secours pour les besoins des Espagnols & ne pouvoient les défendre long-tems des horreurs de la famine. L'isle ne leur fournissoit pas de quoi y suppléer. Ils étoient en même-tems menacés d'un danger plus grand encore & plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étoient sous les ordres de Margarita avoient

Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols.

1494.

secoué toute discipline & toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral ils se disperfoient dans toute l'isle, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes & traitant ces hommes doux & paisibles avec toute l'insolence de la tyrannie militaire (1).

Tant que les Indiens avoient pu espérer que leurs souffrances finiroient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étoient soumis en silence & avoient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'étoient enfin aperçus que bientôt ils ne pourroient plus secouer le joug. Les Espagnols avoient bâti une ville & l'avoient environnée de remparts. Ils avoient construit des forts en différens endroits, enclos & semé quelques terrains. Ils paroissoient venus, non plus simplement pour visiter l'isle, mais pour

(1) P. Martyr, *decad. pag. 47.*

s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avoient une culture si imparfaite & si strictement mesurée sur leur propre consommation qu'il ne leur étoit pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolens & sans activité, d'un tempérament naturellement foible & énervé encore par la chaleur du climat, ils se contentoient d'une très petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisoient pour nourrir des hommes dont les forces n'étoient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur sembloient voraces à l'excès. Ces pauvres gens voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs Indiens, les regardoient comme des hommes insatiables & supposoient qu'ils avoient abandonné leur patrie parce

1494.

qu'elle ne leur fournissoit pas de quoi satisfaire leur faim immodérée & qu'ils étoient venus parmi eux pour y chercher à subsister (1). En même - tems que le soin de leur propre conservation faisoit desirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommoient en si peu de tems le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevoient tous les jours ajoutoit à leur impatience ; mais après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étoient menacés soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans, il leur étoit nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies & de les chasser de l'établissement qu'ils avoient formé par la violence.

Guerre
avec les
Indiens.

Telles étoient les dispositions gé-

(1) Herrera, *decad. I, Lib. II, chap.*

nérales des Indiens lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices & des outrages qu'ils éprouvoient de la part des Espagnols & enflammés d'une rage dont leur caractère doux & patient ne paroïsoit pas susceptible, ils n'attendoient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartoient étoient souvent surpris & ne revenoient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits & rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse. Il devenoit nécessaire de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avoit évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelque inégal que pût paroître le combat entre les habitans du nouveau monde, nuds, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de fleches dont la pointe étoit d'os de poissons, & des Européens accoutumés à la discipline & pour-

1494.

vus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'étoit pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensoit beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidoit pas la guerre sur le champ, pouvoient devenir également funestes. Colomb convaincu que tout dépendoit de la vigueur & de la rapidité de ses opérations, rassembla tout de suite ses troupes. Elles étoient réduites à un très-petit nombre; les maladies causées par la chaleur & l'humidité du pays avoient fait de grands ravages. L'expérience n'avoit pas encore montré aux Européens les remèdes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étoient morts, & plusieurs de ceux qui restoit

1495.

étoient incapables de service (1).

1495.

Le corps de troupes qui entra en campagne consistoit seulement en 24 Mars. deux cens hommes de pied , vingt chevaux & vingt grands chiens : on peut sans doute trouver étrange d'entendre faire mention de chiens comme faisant partie d'une armée ; mais ces animaux n'étoient pas les ennemis les moins redoutables pour des Indiens nuds & timides. Tous les Caciques de l'isle , si l'on en excepte Guacanahari qui demeura toujours attaché aux Espagnols , avoient rassemblé leurs forces qui montoient , si nous en croyons les historiens Espagnols , à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois & dans les défilés de leurs montagnes , ils eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Real la plus grande plaine du pays : Colomb ne leur donna pas le tems de s'appercevoir de

(1) *Vie de Colomb* , chap. 61.

1495.

leur erreur & de changer leur position. Il les attaqua pendant la nuit , tems où des troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée & ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu & la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur , & les chiens , lâchés à propos , ajouterent tellement à leur trouble & à leur consternation qu'ils jetterent bas leurs armes & laisserent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup. On en fit prisonniers un plus grand nombre , qu'on réduisit en esclavage (1). Le reste perdit dès ce moment tout espoir & toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardoient comme invincibles.

On impose une taxe sur les Indiens.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'isle , & à la soumettre , sans trouver aucune résis-

(1) Voyez la NOTE XX.

tance. Il imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'isle où l'on trouvoit de l'or étoient obligés de fournir tous les trois mois autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devoient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est-là la premiere taxe réguliere qui ait été imposée sur les Indiens, & elle a servi de base & d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. Colomb s'écartoit en cela des maximes de douceur qu'il avoit jusqu'alors suivies & recommandées ; mais à cette époque on intriguoit puissamment contre lui à la Cour pour ruiner son crédit & décrier ses opérations. On rendoit des comptes très défavantageux & de lui-même & des pays qu'il avoit découverts. Margarita & le P. Boyl étoient retournés en Espagne ; & pour justifier leur conduite & satisfaire leur ressentiment, ils n'épargnoient aucun

1495. moyen de lui nuire. Beaucoup de courtifans voyoient avec envie sa réputation & fon crédit croître de jour en jour. Fonfeca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avoit conçu une telle prévention contre Colomb pour des raisons que les écrivains du tems ne font pas connoître, qu'il écoutoit avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faisoit de l'amiral. Il étoit difficile à un étranger fans amis, fans expérience dans les intrigues de cour, de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avoit qu'un moyen de soutenir fon crédit & de réduire ses adversaires au silence, c'étoit de fournir une assez grande quantité d'or, non-seulement pour justifier ce qu'il avoit annoncé des richesses du pays, mais pour engager Ferdinand & Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens &

à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, autant qu'il est possible, de s'être écarté en cette occasion de la douceur & de l'humanité avec lesquelles il avoit jusqu'alors traité les malheureux Indiens (1).

Le travail, l'attention & la prévoyance qu'imposoit aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étoient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence sans aucun soin de l'avenir. Ils étoient incapables d'une industrie si régulière & si continue; & cette servitude leur parut si cruelle que pour secouer ce joug il eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osoient plus combattre, & d'après l'opinion qu'ils avoient conçue de la vora-

1495-2

Effets funestes de l'établissement de la taxe.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. II, chap. 17.*

1495.

cité des Espagnols ils ne douterent pas du succès. Ils suspendirent toute culture. Ils ne semerent point de maïs. Ils arrachèrent toutes les racines de manioc qui étoient plantées & se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnerent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendoient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrêmités, mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe & trouverent tant de ressources dans leur industrie & leur intelligence qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans aucune nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine qui fut suivie de maladies contagieuses, & dans le cours de quelques mois

plus du tiers des indulaires périt après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

 1495.

Tandis que Colomb jettoit ainsi les fondemens de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, ses ennemis travailloient sans relâche à le priver de la gloire & des récompenses auxquelles ses services & ses travaux lui donnoient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat mal-sain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets de son ambition imprudente & inquiète. Son attention à conserver la discipline & la subordination fut appelée rigueur excessive, & les châtimens dont il avoit puni la mutinerie & le désordre furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accusations prirent tant de crédit dans une Cour ombrageuse qu'on nomma un commissaire chargé de se

Intrigues
contre
Colomb
à la Cour
d'Espa-
gne.

1495.

transporter à Hispaniola & d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confieroit cet emploi important à Aguado , valet de chambre du roi , qu'ils proposerent bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite , Aguado déploya dans l'exercice de son ministère la sottise importance & l'insolence ridicule , ordinaires aux petits esprits lorsqu'ils se voient revêtus de dignités qu'ils n'osoient espérer & chargés d'emplois au-dessus de leurs forces. Il écouta avidement non - seulement les Espagnols mécontents , mais même les Indiens. Il encouragea les uns & les autres à produire leurs griefs , bien ou mal-fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'isle , & ne fit aucun règlement qui pût remédier à des abus dont il vouloit faire des crimes à l'administration de Colomb. Colomb sentit vivement combien sa situation seroit

humiliante s'il demeueroit dans le pays où un juge si prévenu observoit toutes ses démarches & affoiblissoit son autorité ; il prit donc la résolution de retourner en Espagne dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand & d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'étoit passé , sur-tout dans les démêlés qu'il avoit eus avec ses ennemis , espérant obtenir de leur équité & de leur discernement une décision juste & favorable. Il remit l'administration de la colonie en son absence à D. Barthelemi son frere , avec le titre *d'Adelantado* , ou lieutenant - gouverneur. Par un choix moins heureux & qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie , il nomma François Roldan président de la Cour de justice avec des pouvoirs très-étendus (1).

1495.

1496.

En revenant en Europe, Colomb

Colomb
revient
en Espagne.

(1) Herrera , *decad. 1 , Lib. II , chap. 18. Lib. III , chap. 1.*

1496.

prit une route différente de celle qu'il avoit suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola sous le parallèle du vingt-deuxième degré de latitude ; car l'expérience n'avoit pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre & plus prompte de porter au nord pour trouver les vents de sud-ouest. Ce malheureux choix qu'on ne peut guère regarder comme une faute de la part de l'amiral , dans un tems où la navigation de l'ancien monde au nouveau étoit encore dans l'enfance , l'exposa à des dangers & à des travaux infinis en le forçant de lutter continuellement avec les vents alisés qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation , il suivit sa route avec sa patience & sa fermeté ordinaires , mais il fit si peu de chemin qu'après trois mois il ne voyoit pas encore la terre. A la fin ses provisions commencerent à s'épuiser. L'équipage

& lui-même étoient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais dans cette extrême détresse l'amiral conserva l'humanité de son caractère & refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens qui proposoient de manger les Indiens qu'ils avoient à bord ou de les jeter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. Il leur représenta que ces pauvres gens étoient des hommes, réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux & ayant droit à partager le même sort ; son autorité & ses remontrances écartèrent ces idées féroces suggérées par le désespoir ; & elles n'eurent pas le tems de renaître , car on vit bientôt la côte d'Espagne , & toutes les craintes & toutes les souffrances prirent fin. (1)

Colomb parut à la Cour avec la confiance tranquille mais

Sa réception à la Cour d'Espagne.

(1) Herrera , *decad. 1 , Lib. III , c. 1. Vie de Colomb , chap. 64.*

1496.

deste d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable , mais comme ayant rendu d'importans services. Ferdinand & Isabelle honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées , le reçurent avec des marques de considération si distinguées que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion ; leurs plaintes & leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or , les perles , le coton & d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit , parurent réfuter pleinement les propos que les mécontents avoient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne & en leur imposant une taxe régulière , il avoit donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets , & fondé pour elle un revenu qui paroïssoit devoir être considérable. Les mines qu'il avoit trouvées étoient une autre source de richesses encore plus abondante , & quelque solides que fussent ces avantages ,
Colomb

Colomb les représentoit seulement comme des préludes à d'autres acquisitions, & comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditoit & auxquelles les précédentes devoient infailliblement le conduire (1).

1496.

Ces considérations attentivement méditées firent une grande impression non-seulement sur Isabelle, qui étoit flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais sur Ferdinand même qui, ayant rejeté d'abord ses projets, étoit plus disposé à se défier de leur succès. L'un & l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui étoit nécessaire pour en achever l'établissement, & à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardoit l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert

On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 65. Herrera, decad 1, Lib. III, chap. 1.

1596.

avec l'amiral. Le premier voyage n'avoit eu pour objet que la découverte du nouveau monde ; dans le second on s'étoit proposé de faire un établissement ; mais les mesures prises pour le former avoient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols & par des accidens imprévus effets de différentes causes. On vouloit dresser & suivre un nouveau plan pour une colonie régulière, qui pût servir de modèle à tous les établissemens semblables qui se feroient dans la suite. Chaque article fut pesé & réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des Colons qui s'embarqueroient. Il y en avoit de tous les ordres & de toutes les professions & le nombre en étoit déterminé d'après l'utilité de chaque classe & les besoins de la colonie. On devoit aussi emmener des femmes. On s'étoit convaincu que dans un pays où la disette de vivres avoit causé tant de désastres , le premier soin

devoit être d'obtenir des subsistances par la culture, l'on y faisoit passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin comme les Espagnols ne pensoient alors à tirer aucun profit de la multiplication & de la vente de ces productions du nouveau monde qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, & comme toutes leurs vues & toutes leurs espérances se portoient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devoient leur fournir, ou envoyoit une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter & de traiter les mines. Tous ces émigrans devoient recevoir du roi leur paie & leur subsistance pendant quelques années (1).

Jusques-là ces dispositions étoient Défaut sages & convenables à l'objet qu'on dans ce plan. avoit en vue ; mais on prévoyoit qu'il seroit difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulus-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, chap. 2.*

1496.

sent aller s'établir dans un pays dont le climat avoit été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola & de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnoit aux galeres, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étoient convaincus n'étoient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert sans beaucoup de réflexion fut adopté de même. On vuïda les prisons d'Espagne pour peupler la colonie & les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il étoit pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les Colons sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force & l'autorité des loix. Cette

corruption une fois introduite dans le corps politique ne pouvoit manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse & de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouverent & ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations Européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause (1).

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement & sans peine de Ferdinand & d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avoit proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution il effuya des retardemens qui auroient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés & à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet

1496.

L'armement et fine de sa coup de retardemens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *chap.* 2. Touron, *Hist. de l'Amér.* 1, *pag.* 51.

1496.

de cette lenteur & de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, & en partie de l'épuisement où se trouvoient les finances par les dépenses excessives qu'avoient occasionnées le mariage du fils unique de Ferdinand & Isabelle avec Marguerite d'Autriche & celui de Jeanne leur seconde fille avec l'Archiduc Philippe (1); mais ce fut sur-tout l'ouvrage des artifices & de la méchanceté des ennemis de Colomb. Etonnés de l'accueil qu'il avoit reçu de ses souverains à son retour & contenus par sa présence, ils laisserent passer le flot de la faveur contre lequel ils sentoient qu'il leur étoit impossible de lutter. Mais leur haine étoit trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage & aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venoit d'être fait évêque

[1] P. Martyr. *Epist.* 168.

de Badajos , ils traverserent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb qu'il s'écoula une année entiere avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinoit (1), & presque deux ans avant que la petite escadre dont il devoit prendre le commandement fût en état de mettre en mer (2).

1496.

L'armement consistoit seulement en six vaisseaux d'un port médiocre & assez mal pourvus pour un voyage si long & si dangereux. Colomb alloit prendre une route différente de toutes celles qu'il avoit jusqu'alors suivies. Comme il étoit persuadé que les riches contrées de l'Inde étoient situées au sud-ouest des pays qu'il avoit découverts , il se proposoit , pour y arriver , de faire voile des Canaries ou des îles du Cap-verd directement au sud , jusqu'à ce qu'il eût dépassé la

1498:

Troisième voyage de Colomb.

(1) *Vie de Colomb* , chap. 63.

(2) *Herrera decad.* I , *Lib. III* , chap. 9.

~~1498.~~
 1498. ligne & alors de tourner à l'ouest, espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les
 30 Mai. tropiques. Plein de cette idée, il mit à la voile & toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les îles du Cap-verd & continua sa route au sud avec
 4 Juillet. les trois autres. Il ne leur arriva rien de remarquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés en-deça de
 19 Juil- la ligne. Là il fut arrêté par un calme; let. il éprouva en même-tems une si excessive chaleur que les tonneaux de vin éclatoient ou laissoient écouler la liqueur & que les provisions se gâtoient (1). Les Espagnols qui ne s'étoient jamais avancés si loin au sud craignoient que les vaisseaux ne prissent feu & commençoient à croire ce qu'avoient dit de la Zone torride les Anciens,

(1) P. Martyr. *decad.* pag. 70.

qui la regardoient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles & qu'il fût difficile de rester sur le pont.

1498.

L'amiral qui avoit dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue & le défaut de sommeil qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte accompagné de fièvre. Toutes ces circonstances le forcèrent de céder aux instances de ses gens & de changer sa route pour porter au nord-ouest & toucher à quelqu'une des isles Caraïbes où il pourroit se réparer & prendre quelques provisions.

Le premier août, le matelot de Il décou-
garde sur la hune excita dans l'é- vre le
quipage une surprise agréable en continent
criant terre. On gouverna de ce de l'A-
côté & l'on découvrit une isle mérique,
considérable que l'amiral appella isle de
Trinité, nom qu'elle conserve en-

1498.

core aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane près de l'embouchure de l'Orenoque. Cette rivière, quoique du troisième ou quatrième ordre pour la grandeur parmi celles du nouveau monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme & coule avec tant d'impetuosité que lorsqu'elle rencontre la marée qui, sur cette côte monte à une très-grande hauteur, il se fait un choc qui élève & agite les flots d'une manière surprenante & terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, & on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'Océan sans les y mêler (1). Avant d'avoir pu connoître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant & les vagues agitées; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit

[1] Gumilla, *Hist. de l'Orenoque*, t. 1, pag. 14.

qui lui parut si dangereux qu'il l'appella *la bouche du dragon*. Lorsque le danger fut passé il vit dans l'objet même qui l'avoit si fort effrayé, des motifs d'espérance & de consolation. Il conjectura avec beaucoup de justesse qu'une si grande riviere ne pouvoit pas être fournie par une isle & qu'elle devoit couler au travers d'un très-grand continent, & il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchoit depuis si long-tems. Plein de cette idée il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria & de Cumana. Il prit terre en différens endroits & eut quelque commerce avec les habitans, dont les traits & les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portoient des ornemens d'or en petites plaques & des perles très-belles qu'ils échangeoient volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils sembloient avoir plus d'intelligence & de courage que

1493.

1498.

les habitans des isles. On y voyoit des quadrupèdes de différentes especes & une grande variété d'oiseaux & de fruits (1). L'amiral fut si transporté de la beauté & de la fertilité du pays, que plein de cet enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'étoit-là le paradis terrestre de l'écriture, que Dieu avoit donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendroit digne d'un si beau séjour (2). C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connoître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte & de conduire le premier les Espagnols au

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, chap. 9, 10, 11. Vie de Colomb, chap. 66, 7.*

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, chap. 12 Gomera, chap. 84. Voyez la NOTE XXI.*

vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire & la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités & l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se dispenser de regagner Hispaniola. En son chemin il découvrit les isles de Cubagna & de Margarita, devenues considérables depuis par la pêche des perles. En arrivant à Hispaniola il étoit épuisé de fatigues & de maladie ; mais les affaires de la colonie étoient dans une situation qui ne lui permettoit pas d'y jouir du repos dont il avoit un si grand besoin.

1498

30 Août.

Pendant son absence ce pays avoit éprouvé beaucoup de révolutions. Son frere l'Adelentade en conséquence des conseils que lui avoit donnés Colomb avant son départ, avoit transporté la colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode de l'autre côté de l'isle. Il

Etat
d'Hispa-
niola à
son ar-
rivée.

1498.

avoit jetté les fondemens de Saint-Domingue (1), qui a été long-tems la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le nouveau monde & le siège de tous les tribunaux suprêmes de la Cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de languir dans l'inaction & leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'isle que son frere n'avoit pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent par-tout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouverent bientôt le joug si insupportable que tout redoutables qu'étoient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Révolte
de Rol-
dan.

Cette révolte n'étoit pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nuds &

[1] P. Martyr. *decad. pag. 56*

désarmés. Mais pendant que l'Adelentade étoit en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan en étoit le chef, cet homme que Colomb avoit placé dans un poste qui le constituoit gardien de l'ordre & de la tranquillité publique. Un caractère turbulent & une ambition aveugle le porterent à cette démarche indigne de son rang, & les motifs qu'il en donnoit à ses compatriotes étoient frivoles & sans fondement. Il accusoit Colomb & ses deux freres d'arrogance & de sévérité. Ils avoient pour but, disoit-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la Cour d'Espagne; ils avoient fait périr une partie des Espagnols de faim & de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il étoit honteux pour des Castillans de demeurer esclaves soumis & dociles de trois aventuriers Gênois. Les hommes ont

1498

tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, & une nation voit toujours avec tant de jalousie & de mécontentement l'élevation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même-tems que son rang & la considération dont il jouissoit y ajoutoient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, & prenant les armes contre l'Adelantade & son frere, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, & tenterent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance & le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, & non-seulement ils continuerent de méconnoître l'autorité de l'Adelantade, mais ils excitèrent encore

les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1).

 1498.

Tel étoit le malheureux état de la colonie lorsque Colomb arriva à Saint - Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés des Canaries n'y avoient pas encore paru. Par la mal-adresse du pilote & la force des courans ils avoient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint - Domingue & forcés de se jeter dans un havre de la province de Xaragua où Roldan & les séditieux étoient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelantade ; & employant toute son adresse pour gagner leur confiance , il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux Colons qu'ils amenoient & qui se ren-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *chap.* 5, & *Vie de Colomb*, *chap.* 74, 77. Gomera, *chap.* 23. P. Martyr. p. 78.

1498.

droient, disoit-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnemens pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étoit des scélérats échappés des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oïveté & la licence & à qui les actes de violence étoient familiers. Ils adopterent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venoient de quitter. Les commandans des navires s'appercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avoient commise en laissant débarquer tant de monde firent voile pour Saint-Domingue & arriverent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de provisions qu'ils avoient été chargés de porter étoit tellement diminué par la longueur du voyage que ce qui en restoit ne pouvoit être pour la colonie que d'un bien foible secours (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *chap.* 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 78, 79.

Le renfort d'hommes qui s'étoit affocié à la révolte de Roldan le rendit plus formidable & non moins insolent dans ses prétentions. Colomb, quoique pénétré de son ingratitude & indigné de l'audace des mécontents, ne voulut pas se presser d'en venir aux mains. Il trembloit à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affoiblissant les deux partis, encourageroit leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevoit aussi que les préventions & les passions qui avoient fait prendre les armes aux rebelles avoient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuroient fideles, que plusieurs d'entr'eux blâmeroient des mesures violentes & que tous ne s'y prêteroient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public & le danger de sa situation le déterminèrent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amnistie à

 1498.

Appaisée
par la
prudence
de Co-
lomb.

1498.

tous ceux qui rentreroient dans leur devoir & ramena en effet par-là quelques mécontents. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderoient d'y retourner, ce qui convenoit à ceux que la maladie ou d'autres raisons avoient dégoûtés du nouveau monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, & satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi par degrés & sans répandre une goutte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçoit la colonie d'une ruine entière & à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité & d'un gouvernement régulier (1).

Nouveaux
arrange-
mens
pour l'é-
tablisse-
ment des
Colons.

1499.

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque Colon en différentes parties de l'isle & l'on im-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *chap.* 13, 14. *Vie de Colomb*, *chap.* 80, &c.

posa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrein pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avoit d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que pût être ce réglemeut dans une colonie encore foible, il fut pour ce malheureux peuple la source de calamités sans nombre & des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissemens Espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens (2). Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte d'Hispaniola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frere l'Adelentade & les gens de mer qu'il auroit pu employer à cette expédition. Aussi-tôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya

1499.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *chap.* 14, &c.

1499.

quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne avec un journal de son dernier voyage , une description des nouvelles contrées qu'il avoit découvertes , une carte de la côte le long de laquelle il avoit navigué , & des échantillons de l'or , des perles & des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avoit eues par échange des Naturels du pays. En même-tems il fit passer à la Cour un récit de la révolte d'Hispaniola , dans lequel il accusoit les mutins non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvoient entraîner sa ruine , mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on auroit pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposoit différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'isle & à étouffer l'esprit de sédition qui , quoique suspendu dans le moment actuel , pouvoit se rallumer avec plus de fureur. Roldan & ses associés ne négligerent pas de leur côté d'en-

voyer par les mêmes vaisseaux l'apologie de leur conduite & leur récrimination contre l'amiral & ses freres ; & malheureusement pour l'Espagne & pour Colomb ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand & d'Isabelle que l'amiral lui-même (1).

1499.

Mais avant de faire connoître les effets que produisit cette pré-
vention de la Cour d'Espagne, nous devons détourner l'attention du lecteur sur d'autres événemens aussi intéressans par eux-mêmes que par leur liaison avec l'histoire du nouveau monde. Pendant que Colomb poursuivoit ses différens voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenoit en Portugal où elle s'étoit d'abord montrée, & elle y devenoit plus active. Les succès de Colomb & les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avoient

Voyage
de Vasco
de Gama
aux Indes
par le cap
de Bon-
ne-Espé-
rance.

(1) Herrera, *decad. i, Lib. III, chap. 41.* Benzon, *hist. Nov. Orb. Lib. I, chap. 2.*

1499.

faite en rejetant les offres de cet étranger , après avoir excité leurs regrets , leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière & un desir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avoit faite par leur imprudence. Dans cette vue , Emmanuel qui avoit hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs , reprit le grand projet qu'ils avoient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le Cap de Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama , homme de naissance , que ses vertus , sa prudence , & son courage rendoient digne de la confiance qu'on lui montroit. L'escadre , comme toutes celles qu'on armoit pour faire des découvertes , dans ce siècle où la navigation étoit encore dans l'enfance , étoit très-foible & consistoit seulement en trois vaisseaux qui n'étoient ni d'un port

port ni d'une force proportionnée au service qu'on en attendoit. Les Européens n'avoient encore alors aucune connoissance des vents alifés & des mouffons régulières qui, tant dans l'océan Atlantique que dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en quelques - tems de l'année facile & en d'autres non-seulement difficile, mais presque impossible : aussi le tems que Gama avoit choisi pour son départ étoit le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497 & portant au sud il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires avant de pouvoir gagner le Cap de Bonne-Espérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau tems pour doubler ce terrible promontoire qui avoit été si long-tems la borne de la navigation des Européens, & tourna ensuite au nord-ouest le

1499.

long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports & après plusieurs aventures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence & à son intrépidité, il jetta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la riviere du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avoient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connoissances, sans commerce, & différant des Européens autant par leurs traits & leur couleur que par leurs mœurs & leurs gouvernemens : mais à mesure qu'ils avançoient ils virent avec une satisfaction extrême la figure des hommes changer insensiblement & s'embellir, & les traits asiatiques dominer davantage ; ils apperçurent des marques de civilisation & même quelque connoissance des lettres ; ils trouverent la religion Mahométane reçue & un commerce assez considérable tout établi. Gama

Trouva au port de Melinde plusieurs vaisseaux Indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès; & sous la conduite d'un pilote Mahométan, il arriva à Calicut sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498. La richesse, la population, la culture, l'industrie & les arts de ce pays extrêmement civilisé étoient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après les relations imparfaites qu'on en avoit en Europe. Mais comme il n'avoit avec lui ni les forces nécessaires pour y former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal & d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long & le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 septembre 1499, deux ans, deux mois & cinq jours après son départ de ce port (1).

1499.

(1) Ramusio, vol. 1, pag. 119.

1499.

On voit que dans le cours du quinzième siècle le genre humain fit plus de progrès dans la connoissance du globe que dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, foible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphere très-resserrée, & sa marche fut incertaine & timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage & fit de plus grands pas. Par ses progrès même il acquit plus de vigueur & s'avança enfin vers son but avec une rapidité & une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance & la crainte avoient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avoient employé près de cinquante ans à se trainer le long de la côte d'Afrique depuis le cap Non au cap Verd, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir passé la ligne & pénétré dans un autre hémisphere, ils s'étoient avancés à quarante-neuf

degrés du cap verd. Enfin dans les sept dernières années du siècle, on avoit découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est on avoit traversé des mers, abordé à des régions ignorées, & ouvert entre l'Europe & les opulentes régions de l'Inde une communication long-tems désirée & jusqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événemens si merveilleux & si inattendus éclipsoient tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors de plus hardi & de plus éclatant. De plus grands objets s'offroient à l'esprit humain qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur & exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Cette ardeur pour les entre-prises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avoient été jusqu'alors conduites

Découvertes en Espagne par des aventuriers particuliers.

1499.

par Colomb seul & aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisoit des pays qu'il venoit de visiter & par les montres de richesse qu'il en avoit apportées, offrirent d'équiper à leurs frais & à leurs risques des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La Cour d'Espagne voyoit ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avoient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'étoit pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il faisoit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie & les efforts des hommes à projets qui voudroient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premières offres de cette espece fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'étoit

Ojeda
fait la
premiere
entre-
prise.

un fort bon officier qui avoit accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang & sa bonne réputation lui procurerent assez de crédit parmi les négocians de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui assuroit un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la Cour. Sans consulter Colomb & sans avoir aucun égard aux droits & à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au nouveau monde; & pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral & les cartes des pays qu'il avoit découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle & suivant servilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels & portant ensuite à

 1499.

Mai.

1499.

Pouest il alla jusqu'au cap Vela & reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venoit de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral qui avoit regardé ces p ys comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avoient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

Il est suivi par Americ Vespuce.

Americ Vespuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité. Mais comme il étoit bon marin & très-habile dans toutes sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons qu'ils lui abandonnerent la direction principale de toutes les manœuvres & opérations du voyage. Peu de tems après son

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* IV, *chap.* 1, 2, 3.

retour il communiqua la relation de ses aventures & des découvertes qu'il venoit de faire à un de ses compatriotes, & pressé de la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du nouveau monde. Le voyage d'Americ étoit écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits il avoit joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs & les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la première description du nouveau monde qu'on rendit publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau & le merveilleux, dut se répandre avec rapidité & se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeller ce pays du nom de celui qu'on supposoit l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste

1499.

Qui don
ne son
nom au
nouveau
monde.

N. v.

1499.

a perpétué cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenoit. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, & le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du tems & ne puisse plus être réparée (1).

Voyage d'Alonzo Nigna. La même année il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avoit introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols, mais les premiers aventuriers qui se distinguèrent dans cette carrière avoient été tous formés sous lui & devoient à ses leçons les connoissances & l'ha-

(1) Voyez la NOTE XXII.

(1) P. Mart. *decad. pa.* 87. Herrera *decad. 1, Lib. IV, chap. 5.*

bileté qui les mettoient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna qui avoit servi sous l'amiral dans sa dernière expédition se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un seul vaisseau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général & important à la nation. Nigna & Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or & de perles pour exciter dans leurs compatriotes le desir de faire des entreprises semblables.

Peu de tems après Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud & fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paroît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par

1499.

1500.
13 Janvier.
Voyage
de Yanez
Pinson.

1500.

delà l'embouchure du Maragnon, appelé autrement la riviere des Amazones. Tous ces navigateurs adoptoient la fausse théorie de Colomb & croyoient que les pays découverts étoient une partie du grand continent de l'Inde (1).

Les Portugais découvrent le Bresil.

Dans le cours de cette première année du seizième siècle cette belle partie de l'Amérique, le Bresil, dont Pinçon s'étoit approché de si près sans y toucher, fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvares Cabral. Celui-ci voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fré-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 6*
P. Martyr, *decad. pag. 95.*

quens, porta au large & s'avanc-
ça si fort à l'ouest qu'à sa grande
surprise il trouva une terre située
sous le dixième degré au-delà de la
ligne. Il imagina d'abord que c'étoit
quelqu'isle de l'Océan atlantique
jusqu'alors inconnue; mais en sui-
vant les côtes pendant plusieurs
jours il fut conduit à croire qu'un
pays si étendu faisoit partie de quel-
que grand continent & cette con-
jecture se trouva juste. Cette terre
étoit la partie de l'Amérique méridi-
onale connue aujourd'hui sous
le nom de Bresil. Il y toucha &
s'étant formé une idée très-avan-
tageuse de la fertilité du sol & de
la beauté du climat, il en prit pos-
session au nom du Portugal & dé-
pêcha un vaisseau à Lisbonne pour
y porter la nouvelle de cet événe-
ment aussi intéressant qu'inattendu.

(1) La découverte du nouveau
monde par Colomb avoit été le
fruit d'un génie actif, éclairé par la
théorie & guidé par l'expérience,

(1) Herrera, *lib. 1. Lib. IV, cap. 7.*

1500.

suivant un plan régulier & l'exécutant avec autant de courage que de persévérance ; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul auroit pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avoit pas fait connoître l'Amérique , quelques années plus tard un heureux hasard nous y auroit conduits (1).

Intrigues
contre
Colomb.

Pendant que l'Espagne & le Portugal faisoient ainsi des progrès dans la connoissance de cette vaste portion du globe où Colomb avoit porté leurs pas ; lui-même , loin de jouir des honneurs & de la tranquillité que méritoient de si grands services , avoit à combattre tous les obstacles & à dévorer tous les dégoûts que pouvoient lui susciter l'envie & la malveillance des gens qui étoient sous ses ordres & l'ingratitude de la Cour qu'il servoit.

[1] Herrera *decad.* 1 , *Lib.* VII , *chap.* 5.

L'accommodement fait avec Roland avoit à la vérité désuni & affoibli les mutins , mais sans extirper de l'isle les semences de discorde. Plusieurs des mécontents demuroient armés & refusoient de se soumettre à l'amiral. Ses frères & lui-même étoient obligés de tenir alternativement la campagne , soit pour arrêter leurs incursions , soit pour punir leurs violences. Une occupation & des inquiétudes si continuelles l'empêchoient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramoient contre lui à la Cour. Un grand nombre de ceux qui étoient mécontents de son administration avoient profité pour retourner en Espagne des vaisseaux qu'il avoit dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers avoit porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misère & leur infortune en excitant la compassion rendoient leurs plaintes intéressantes & leurs

1500.

accusations croyables. Ils excédoient sans relâche Ferdinand & Isabelle de mémoires contenant le détail de leurs malheurs & des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paroissoient en public, ils les environnoient en tumulte & renouvelloient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étoient dus & pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultoient les fils de l'amiral par-tout où ils les rencontroient, leur reprochant la fatale curiosité d'un pere visionnaire qui avoit conduit la nation dans des régions malheureuses, qui n'étoient qu'un gouffre où alloient s'engloutir les richesses de l'Espagne & un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte contre Colomb étoit secondée par les insinuations secretes & plus dangereuses des courtisans qui avoient déjà formé leurs plans & qui envioient ses succès & son crédit (1).

(2). *vie de Colomb, chap. 85.*

Ferdinand recevoit volontiers ces accusations & les écoutoit avec une grande prévention contre celui qui en étoit l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avoit faites des richesses de l'Amérique, les retours avoient été jufqu'alors fi modiques qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils euffent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du nouveau monde & la perspective éloignée des avantages du commerce étoit tout ce que l'Espagne avoit retiré de fes avances. Mais le tems avoit déjà affoibli les premiers fentimens de fatisfaction & de joie que la découverte avoit caufés, & la gloire toute feule n'étoit pas un objet qui pût fatisfaire l'ame froide & intéreffée de Ferdinand. On entendoit fi mal alors la nature du commerce que l'efpérance d'un bénéfice éloigné ou même qui ne feroit pas fur le champ très - confidérable, ne paroiffoit mériter aucune atten-

1500.
Succès de
fes enne-
mis au-
près de
Ferdi-
nand &
Ifabelle.

1500.

tion. Ferdinand regardoit l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne & s'en prenoit à la mauvaise conduite & à l'incapacité de l'amiral de ce qu'un pays abondant en or n'avoit pas encore enrichi ses conquérans. Isabelle même qui, d'après la bonne opinion qu'elle avoit de Colomb l'avoit constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre & la violence de ses accusateurs & commença à croire qu'une haine si générale devoit être l'effet de griefs véritables qui demandoient à être redressés, soupçons que l'évêque de Badajos fortifioit & confirmoit avec l'animosité qu'il avoit toujours montrée.

Effets fu- La reine n'eut pas plutôt cédé
nestes de au torrent de la calomnie qu'on
leurs ca- prit une résolution fatale à Colomb.
lornies. François de Bovadilla chevalier de
Calatrava fut nommé pour aller à
Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs
pour rechercher la conduite de
Colomb, il étoit autorisé à le dépla-

cer & à prendre lui-même le gouvernement de l'isle s'il trouvoit les accusations bien fondées. Il étoit impossible à l'accusé d'éviter la condamnation lorsqu'on donnoit au même homme & le droit de le juger & l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors appaisé toutes les dissensions de l'isle ; quoiqu'il eût amené les Espagnols & les Indiens à se soumettre à l'autorité ; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines & cultiver le pays , ce qui assuroit pour l'avenir un revenu considérable au roi ainsi que de grands avantages aux Colons , Bovadilla , sans aucun égard pour le genre & la grandeur de ces services , montra en mettant le pied à Hispaniola une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral qui se trouvoit alors absent , saisit tous ses effets comme si Colomb eût été déjà vaincu , se rendit maître par force du fort

1500.

& des magasins du roi, se fit reconnoître en qualité de gouverneur-général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral & le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même-tems la copie d'un ordre du roi qui enjoignoit à Colomb de lui obéir.

Colomb profondément affecté de l'ingratitude & de l'injustice de Ferdinand & d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux ; mais il en appella directement au trône des procédés d'un juge si violent & si évidemment partial. Bovadilla sans daigner même le voir le fit arrêter sur le champ, mettre aux fers & traîner à bord d'un vaisseau. Jusques dans cet humiliant revers de fortune la fermeté qui distinguoit le caractère de Colomb ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa

Octobre.

conscience & se consolant lui-même par le souvenir des grandes choses qu'il avoit exécutées, il souffrit cette horrible insulte non-seulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'étoit déjà rendu si populaire en accordant différens privilèges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandoient & en relâchant les rênes de la police & du gouvernement, que les Colons qui pour la plupart étoient des gens sans aveu, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrâce & l'emprisonnement de Colomb. Ils se flattoient de jouir désormais d'une liberté sans bornes, conforme à leur goût & à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposoit

1500.

de le charger. Toutes furent reçues, jusqu'aux plus invraisemblables & aux plus absurdes, faites par les gens les plus infames. Le résultat de cette information aussi indécente qu'inique fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisoit partir en même-tems Colomb & ses deux freres chargés de fers, & ajoutant la cruauté à l'insulte il les fit mettre sur différens vaisseaux, les privant ainsi de la consolation qu'ils auroient trouvée à leurs communs malheurs dans les secours de l'amitié. Mais tandis que les violences & l'insolence de Bovadilla obtenoient des habitans d'Hispaniola une approbation générale qui déshonore leur mémoire & leur pays, un homme conservoit le souvenir des grandes actions de Colomb & étoit touché des sentimens de respect & de compassion dus à son rang, à son âge & à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel étoit l'amiral, ne fut pas

plutôt hors de la vue de l'isle qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect & lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit si injustement chargé. Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi & de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre.

Heureusement le voyage fut court. Aussi-tôt que Ferdinand & Isabelle apprirent que Colomb étoit amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement alloit produire, & combien leur réputation en souffriroit. Toute l'Europe devoit être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avoit exécuté de si grandes choses. On se recrieroit contre l'injustice d'une nation à qui il avoit rendu tant de services & contre l'ingratitude des souverains.

 1500.

23 Nov.
Mis en
liberté,
mais dé-
pouillé
de toute
autorité.

1500.

17 Dé-
cembre.

dont il avoit illustré le regne. Honteux de leur propre conduite ils s'empresferent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure , mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimoit à leur réputation ; ils donnerent sur le champ ordre de mettre Colomb en liberté , l'inviterent à venir à la Cour & lui envoyerent de l'argent pour y paroître d'une maniere convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jetta à leurs pieds. Il demeura quelque tems dans le silence , les divers sentimens qui l'agitoient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble & justifia sa conduite par un long discours où il produisit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence , de sa droiture & de la fureur de ses ennemis , qui , non contens d'avoir ruiné sa fortune , travailloient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent , son honneur & sa réputation. Ferdinand

dinand le traita avec politesse & Isabelle avec une forte de tendresse & de respect. Ils témoignèrent tous deux leur chagrin de ce qui étoit arrivé , protesterent qu'on avoit agi contre leurs intentions & promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance & leur protection. Ils destituerent sur le champ Bovadilla de son emploi afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences ; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits & les privilèges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître venger Colomb , ils nourrissoient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avoit portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devoient tout , & le retenant à la Cour sous divers prétextes , ils nommerent au gouvernement d'Hispaniola Ni-

1500.

1501.

colas d'Ovando , chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (1).

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui étoit porté par des mains qui sembloient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes ames sont aisément blessées des soupçons qu'on jette sur leur droiture & s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvoit ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols , & la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Par-tout où il alloit, il portoit avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avoit été chargé ; il les avoit toujours suspendues dans sa chambre , & il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil (2).

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* IV, *cap.* 10, 12. *Vie de Colomb.* Chap. 87.

(2) *Vie de Colomb*, chap. 86, pag. 577.

Le zele des découvertes ne s'éteignoit cependant pas , malgré l'indigne traitement qu'éprouvoit l'homme qui le premier l'avoit excité parmi les Espagnols. Rodrigo de Bastidas , homme de qualité , équippa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa qui , ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages , avoit la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest , arriverent à la côte de Paria & suivant toujours la même direction découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra firma* , depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien. Peu de tems après Ojeda avec son premier associé Americ Vespuce , entreprit un second voyage , & ignorant la marche de Bastidas , suivit la même route & roucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès ; celui d'Ojeda fut malheureux ; mais l'un & l'autre ac-

1501.
Progrès
des dé-
couver-
tes.

1501.

crurent encore l'ardeur pour les découvertes , parce qu'à mesure que les Espagnols acqueroient une connoissance plus étendue de l'Amérique , ils prenoient des idées plus favorables de ses richesses & de sa fertilité (1).

Ovando
est fait
gouver-
neur
d'Hispa-
niola.

Ces aventuriers n'étoient pas encore revenus de leurs voyages qu'on équippa une flotte aux frais du roi pour porter Ovando à Hispaniola en qualité de gouverneur. Sa présence étoit absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises & empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçoit la colonie. Il ne pouvoit se dissimuler à lui-même la violence & l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb, & pour prévenir les suites qu'il en devoit craindre il faisoit son unique objet de se concilier les Colons en favorisant toutes leurs passions.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 11.

Dans cette vue il avoit établi des réglemens de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avoit regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévère, nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes & sans mœurs à connoître la subordination & l'autorité des loix, il leur laissoit une liberté sans bornes & alloit jusqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avoit autorisé par les loix mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avoit fait faire un dénombrement exact de ceux qui avoient échappé à la misere & à la tyrannie; il les avoit classés & donnés en propriété aux colons qui lui étoient attachés; de sorte que l'isle entière étoit réduite à l'état de servitude. L'avidité des Espagnols étoit trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses que celui d'aller à la recherche

1501.

de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menoit par troupes aux montagnes & on les forçoit de fouiller la mine en leur imposant des tâches, réglées sans discrétion & sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces & un genre de vie si différent de celui qu'ils avoient mené jusqu'alors, détruisoit à vue d'œil cette race d'hommes foibles; de manière que bientôt il ne seroit pas resté trace des anciens habitans de l'isle (1).

Nou-
veaux ré-
glemens
pour la
Colonie.

La nécessité d'apporter un prompt remède à ces maux hâta le départ d'Ovando. Il avoit le commandement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Il consistoit en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étoient embarquées deux mille

(1) Herrera, *decal.* 1, *Lib. IV*, cap. 11, &c. Oviedo, *Hist.* *Lib. III*, cap. 6, pag. 97. Benzon, *Hist.* *Lib. I*, cap. 12, pag. 51.

cinq cens personnes avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi & de retourner en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. On ordonna aussi à Roldan & aux autres chefs des mutins qui avoient été les plus ardens ennemis de Colomb, de quitter l'isle. On publia une ordonnance par laquelle les Indiens étoient déclarés sujets libres de l'Espagne, & l'on défendit d'exiger d'eux aucun service par force & sans le payer à un prix raisonnable. Quant aux Espagnols eux-mêmes ils furent soumis à plusieurs réglemens, tendans à éteindre l'esprit de licence & de mutinerie qui avoit été si funeste à la colonie, & à établir le respect pour l'ordre public, sans lequel aucune société ne peut ni subsister ni prendre de l'accroissement. Enfin pour borner les gains exorbitans que les parti-

1501.

culiers étoient supposés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit où il seroit fondu par des officiers publics qui en retiendroient la moitié pour le roi (1).

Dégoûts
pour Co-
lomb.

Tandis qu'on prenoit ces mesures pour la tranquillité & la prospérité de la colonie dont Colomb étoit le fondateur, il étoit réduit à l'occupation dégoûtante de solliciter auprès d'une Cour ingrate, & malgré son mérite & ses services il sollicitoit en vain. Il demandoit, aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avoit découvertes. Malheureusement pour lui la circonstance qui parloit le plus fortement en faveur de ses droits étoit précisément celle qui déterminoit le jaloux monarque à les mécon-

(1) Solorzano, *politica indiana*, Lib. I, cap. 12. Herrera, *decad.* 1, Lib. IV, cap. 12.

noître. L'étendue de ces riches contrées, & l'importance qu'elles acquéroient de jour en jour faisoient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb comme excessives & contraires à la bonne politique. Il craignoit de confier à un sujet une autorité qui paroïssoit déjà si étendue & qui pouvoit devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, & sous différens prétextes également frivoles & injustes, ils éludèrent l'exécution d'un traité solennel qu'ils avoient signé l'un & l'autre. Après avoir consumé deux ans en sollicitations humiliantes, Colomb comprit qu'il lui seroit impossible de vaincre les préventions de Ferdinand & que ce seroit désormais en vain qu'il réclamerait les droits de la justice & des services rendus, auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat.

Ces injustices, loin de le décourager, ne l'empêcherent même pas de suivre le grand objet qui

O V

1502.

Il forme
de nou-
veaux
projets
de décou-
vertes.

1502.

avoit mis son génie en activité & qui l'avoit déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avoit toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en étoit encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avoit reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas, & de la Cosa, lui faisoient croire que par de-là le continent de l'Amérique il y avoit une mer qui s'étendoit jusqu'aux Indes orientales, & qu'il pourroit trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il seroit facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue & l'ancien océan. Il conjecturoit très-heureusement que ce détroit ou cet isthme étoit situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur

d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage dans la vue de vérifier cette conjecture & d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avoit toujours voulu exécuter. Les circonstances étoient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand & d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étoient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la Cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettoit pas d'accueillir les demandes & dont il eût été indécent de méconnoître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connoissoient son mérite, & l'expérience qu'ils avoient faite de ses talens & de sa conduite étoit pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures & d'espérer qu'elles se réaliseroient. Une dernière considération très-puissante se joignit à celles-là. La flotte Portugaise conduite par Cabral venoit d'arriver des Indes &

1502.

la richesse de ses retours donnoit aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avoient pu avoir jusqu'alors de la richesse & de la fertilité de ces régions. Les Portugais avoient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venoient de s'ouvrir un chemin étoient florissans par l'industrie & les arts. Le commerce y étoit établi depuis long-tems & porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais dès leur premiers voyages purent en rapporter des marchandises précieuses & recherchées, & faire, en les vendant en Europe, des profits aussi prompts que considérables. Lisbonne devenoit le centre du commerce & de la richesse, tandis que l'Espagne n'avoit que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvoit retirer un jour des Indes occidentales. Rienne pouvoit donc être plus agréable aux Espagnols que l'offre que leur faisoit Colomb de les conduire en Orient.

par une route qu'on imaginoit devoir être plus courte & moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

 1502.

Malgré les avantages que la nation pouvoit attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtimens, dont les plus grands n'étoient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger & à tenter de grandes choses avec de foibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son frere Barthélemi & Ferdinand son second fils l'accompagnèrent. Il partit de Cadix le 9 de mai, & toucha, comme il faisoit toujours, aux Canaries. De-là il se proposoit de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais son plus grand bâtiment marchoit si mal & étoit en si mauvais état qu'il fut forcé de

Son qua-
trieme
voyage.

1502. 29 Juin. toucher à Hispaniola dans l'espérance qu'il pourroit l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avoit transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Saint-Domingue, il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés & sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage & de l'accident qui l'avoit obligé de changer sa route; & il lui demanda la permission d'entrer dans le Havre, non-seulement pour pouvoir négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyoit les approches par différens pronostics que son expérience & sa sagacité lui avoit appris à reconnoître. Il conseilloit en même-tems au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejeta sa demande & méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule humanité auroit offert un

afyle à un étranger , on refufa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devoit la poffeffion & même la connoiffance. Ses avis falutaires , qu'on pouvoit fuivre fans aucun inconvénient , furent regardés comme les fonges d'un vifionnaire qui avoit l'arrogance de faire le prophete , en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit fuivante l'ouragan fe déclara avec une violence terrible. Colomb qui avoit prévu le danger & pris toutes fes précautions fuya fa petite efcadre. La flotte deftinée pour l'Efpagne eut le fort que méritoit la ridicule obftination des commandans. De dix-huit vaiffeaux deux ou trois feulement échapperent. Bovadilla , Roldan & la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb & des opprefleurs les plus cruels des Indiens périrent. Toutes les richesses qu'ils emportoient , acquifes par tant

1502.

d'injustices & de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montoient à deux cens mille pesos, somme immense en ce tems-là & qui eût suffi non-seulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop sévete de leur conduite, mais même pour leur obtenir un accueil très-favorable à la Cour d'Espagne. Parmi le petit nombre des vaisseaux qui échapperent se trouva celui qui portoit les effets que Colomb avoit sauvés des ruines de sa fortune. Tous les historiens, voyant dans cet événement une distinction si marquée & si juste de l'innocent d'avec le coupable & une dispensation si équitable de la peine & de la récompense, ont cru y reconnoître l'action immédiate de la providence divine, qui vengeoit les torts d'un homme de bien persécuté & punissoit les oppresseurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impressions différentes sur des hommes ignorans & superstitieux.

D'après une opinion qui accompagne souvent l'admiration du vulgaire pour les personnes qui se distinguent par leur génie & leur sagacité, les Espagnols établis à Saint-Domingue ne virent dans Colomb qu'un magicien qui avoit excité par ses conjurations & ses enchantemens cette tempête terrible pour se venger de ses ennemis (1).

Colomb quitta bientôt l'isle où il avoit été si mal accueilli, & fit voile vers le continent. Après une longue & dangereuse navigation il découvrit *Guanaia*, isle voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la grande Terre, qui y venoient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés & plus avancés dans la connoissance des arts utiles qu'aucune des nations qu'il avoit jus-

(1) Oviedo, *Lib. III, cap. 7, 9.*
 Herrera, *decad. 1, Lib. V, cap. 1, 2.*
Vie de Colomb, chap. 88.

1502.

qu'alors découvertes. Les Espagnols demandant avec leur empressement ordinaire de quel pays venoit l'or que les Indiens portoient comme ornement, ces Indiens montrèrent l'ouest, donnant à entendre que l'or y étoit si abondant qu'on l'employoit aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans, ce qui l'auroit conduit en suivant la côte d'Yucatan au riche empire du Mexique, Colomb toujours attaché à son premier & grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent depuis le cap Gracias - à - Dios jusqu'au havre de Porto - Bello auquel il donna ce nom pour sa beauté & sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit, & quoiqu'il prît terre souvent & s'avancât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour

traverser & reconnoître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement & il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les Naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la riviere de Belem dans la province de Veragua, sous les ordres de son frere, & de retourner en Espagne pour en rapporter tout ce qui étoit nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie & d'indiscipline des hommes qu'il avoit à conduire, le priverent de la gloire de former la premiere colonie Européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence & leur rapacité forcerent les Indiens de prendre les armes, & comme ils étoient plus braves que les habitans des isles, ils firent périr une partie des Espagnols & obligerent le reste d'abandonner un poste dans lequel

1502.

1503.

1503.

Il fait
naufnage
sur la cô-
te de la
Jamaï-
que.

ils ne pouvoient plus se main-
tenir (1).

Cet échec, le premier que les Es-
pagnols eussent reçu en Amérique,
ne fut pas le dernier malheur de
Colomb ; il fut suivi de tous les
défâstres auxquels des navigateurs
peuvent être exposés. Des ouragans
furieux, des tempêtes violentes ac-
compagnées de tonnerres & d'é-
clairs, mirent souvent ses navires à
deux doigts de leur perte. Ses gens
mécontents & découragés, épuisés
de fatigues & manquant de vivres,
étoient de mauvaise volonté ou
hors d'état d'exécuter ses ordres ;
un de ses vaisseaux périt. Il fut
forcé d'abandonner l'autre & avec
les deux qui lui restoient il quitta
cette partie du continent qu'il avoit
nommée dans sa détresse la *Côte
des contradictions* (2). De nou-

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. V, cap. 5,*
&c. *Vie de Colomb, cap. 89,* &c.
Oviedo, *Lib. III, cap. 9.*

(1) *La Costa de los contrastes.*

veaux malheurs l'attendoient encore. A la vue de la côte de Cuba une violente tempête l'affaillit ; ses vaisseaux se heurterent & furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités ²⁴ Juin. sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une île fort éloignée d'Hispaniola , seul établissement Européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étoient hors d'état d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources & plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les ames foibles , trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelque espoir. Il profita de la douceur & de l'hospitalité des habitans du pays qui , regardant les Espagnols comme des êtres

1503.

d'une nature supérieure , s'empressoient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu , mais si mal-faits & si difficiles à manoeuvrer qu'ils méritoient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines , propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie , Mendés Espagnol , & Fieschi Gênois , deux gentilshommes particulièrement attachés à Colomb , offrirent courageusement d'aller à Hispaniola , voyage de plus de trente lieues (1) , qu'ils exécuterent en dix jours en surmontant des dangers incroyables & en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient y succomberent & moururent. Le gouverneur d'Hispaniola loin de les accueillir comme leur courage le méritoit , ne fut nullement touché de l'horrible si-

(1) Oviedo , *Lib. III* , *cap. 9.*

tuation des Espagnols pour lesquels ils venoient demander des secours.

 1503.

Ovando par une basse jalousie ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'isle qui étoit sous son gouvernement. Cette féroce & vile passion ferma son cœur à tous les sentimens d'humanité que devoit exciter en lui ou le souvenir des services & des malheurs de ce grand homme , ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès & Fieschi sollicitèrent huit mois entiers pour leur commandant & leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir.

Cependant mille sentimens divers agitoient l'esprit de Colomb & de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance , qu'on attendoit du succès du voyage de Mendès & Fieschi , releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque tems , les plus timides commencèrent à croire que leurs libé-

Sa détresse & ses souffrances.

1504.

rateurs avoient manqué l'isle d'Hispaniola; à la fin on fut généralement persuadé qu'ils avoient péri. Le rayon d'espérance qui avoit d'abord lui à ces infortunés rendoit leur condition plus horrible. Le désespoir porté à son comble devint universel. Leur dernière ressource venoit de leur échapper & ils se voyoient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages, nus, loin de leur patrie & de leurs amis. Les matelots furieux se mutinerent ouvertement, menacerent la vie de Colomb à qui ils reprochoient d'être l'auteur de toutes leurs calamités; & se saisissant de dix canots qu'il avoit achetés des Indiens, ils se retirèrent à un autre endroit de l'isle malgré ses prieres & ses remontrances. En même-tems les Insulaires commencerent à murmurer du long séjour des Espagnols dans leur isle. Leur industrie n'étoit pas supérieure à celle de leurs voisins d'Hispaniola

d'Hispaniola & l'obligation de nourrir tant d'étrangers étoit pour eux aussi intolérable. Ils commencèrent à apporter des vivres avec plus de répugnance & en moindre quantité & menacerent de n'en plus fournir. Cette résolution eût été fatale aux Espagnols. Leur vie dépendoit de la bienveillance des Indiens, & à moins qu'ils ne vinssent à bout de réchauffer l'admiration & le respect que ce peuple simple leur avoit montrés à leur arrivée, leur perte étoit inévitable. Les violences des mutins avoient contribué plus que toute autre chose à effacer les idées favorables que les Indiens avoient conçues de leurs hôtes; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit & augmenta même la haute opinion des Insulaires pour les Espagnols. Ses connoissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y auroit dans peu de tems une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse il assembla autour de lui

1504.

1504.

les principaux Indiens & après leur avoir reproché l'inconstance qui leur faisoit retirer leur affection & leurs secours à des hommes qu'ils avoient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étoient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a fait & qui gouverne le monde; que ce grand esprit étoit offensé du refus qu'on faisoit de secourir des hommes qui étoient les objets de sa faveur particulière; qu'il se préparoit à punir ce crime avec sévérité; que cette même nuit la lune leur retireroit sa lumiere & leur paroîtroit de couleur de sang, signe de la colere divine & emblême de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence & l'incuriosité qui sont particulieres aux nations de l'Amérique & par d'autres avec l'étonnement stupide naturel à des peuples barbares, Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degrés & parut enfin de couleur

Le sang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent consternés à leurs maisons, & revenant tout de suite à Colomb chargés de vivres, les mirent à ses pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit & d'écarter le malheur qui les menaçoit. Colomb se montra touché de leurs prières. L'éclipse se dissipa; la lune reprit son éclat, & dès ce jour, non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance, mais les Indiens évitèrent même avec une attention qui alloit jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte (1).

Pendant que cela se passoit, les mutins avoient fait plusieurs tentatives pour gagner Hispaniola dans les canots qu'ils avoient saisis, & toutes avoient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit

(1) *Vie de Colomb*, chap. 103. Herrera *decad. 1*, *Lib. VI*, *cap. 5*, 6. Benzon, *Hist. Lib. I*, *chap. 14*.

1504.

par la violence des vents & des courants. Furieux de ce nouveau contre-tems ils se mirent en marche pour l'endroit de l'isle où Colomb étoit resté, en lui préparant de nouvelles insultes & lui faisant craindre de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvoit un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvoit redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hispaniola entretenant toujours des soupçons injurieux à Colomb, envoyoit une petite barque à la Jamaïque, non pour tirer ses compatriotes de l'état où ils étoient depuis si long-tems, mais pour les épier & reconnoître leur situation ; & de peur que la compassion de ceux qu'il employoit à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux contre son intention, il avoit donné le commandement de ce petit bâtiment à Escobar, ennemi cruel & invétééré de Colom. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exac-

titude avoit jetté l'ancre à quelque distance de l'isle, s'étoit approché du rivage dans un petit bateau, avoit observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains complimens à Colomb & après avoir reçu sa réponse étoit parti sur-le-champ. Dès que les Espagnols avoient découvert le vaisseau qui s'approchoit de l'isle, ils s'étoient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si long-tems attendu, étoit enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tombèrent dans le plus horrible abattement & perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutoit à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès & Fieschi étoient arrivés sains & saufs à Hispaniola, qu'ils enverroient inces-

1504.

famment des vaisseaux & qu'il avoit refusé de retourner dans celui d'Escobar qui étoit trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fideles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils sçurent gré à Colomb de la générosité avec laquelle il paroissoit occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage & lui rendirent leur confiance (1).

Sans cet heureux changement Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchoient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisoient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenoient de jour en jour plus extravagantes & leurs desseins plus violens & plus sanguinaires. La sûreté commune exigeoit qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb souffrant & affoibli

(1) *Vie de Colomb*, chap. 104. Herrera, *decad. 1, Lib. VI, cap 17.*

par la goutte ne pouvoit se mettre en campagne. Son frere l'Adelantade marcha contre eux. Les mutins rejetterent avec mépris toute espece d'accommodement & fondirent sur lui. Il étoit bien préparé à les recevoir. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, qui étoit aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le défarma & le fit prisonnier (1). Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur première insolence. Bientôt après la troupe entiere se soumit à Colomb & s'engagea par les sermens les plus solennels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie qu'on vit paroître les vaisseaux que Colomb avoit promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quitterent avec des transports de joie une isle où la jalousie

1504.

20 Mai

(1) *Vie de Colomb, chap. 107. Herrera, decad. 1, Lib. VI, chap. 11.*

1504.

inhumaine d'Ovando les avoit laissé languir pendant plus d'une année exposés à toutes les especes de calamités.

13. Août.

Il quitte l'isle & arrive à Hispaniola.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint Domingue , le gouverneur employa tous les artifices des ames viles , qui réparent l'insolence par la bassesse , flattant l'homme dont il étoit jaloux & qu'il avoit voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect , le logea dans sa maison & lui accorda toutes sortes de distinctions. Mais au milieu de ces démonstrations simulées , il ne put cacher la haine qui dévoroit son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers pour le faire juger pour ses crimes & menaça tous ceux qui avoient défendu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se foumit en silence à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandoit un homme

qui l'avoit traité en toute occasion avec tant d'injustice & d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits & il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avoit accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer : l'autre battu par de violentes tempêtes fit sept cent lieues avec des vergues pour mats & gagna avec beaucoup de difficulté le port de Saint-Lucar (1). Colomb y reçut en arrivant la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venoit de mourir, & avec elle il perdoit la dernière ressource qu'il avoit espéré de trouver dans sa justice, son humanité & sa bienveillance. Il ne restoit plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avoit

1504.

Décem-

bre.

Mort

d'Isabelle.

le.

(1) *Vie de Colomb, chap. 108. Herrera, decad. 1, Lib. VI, chap. 12.*

1504.

faites , le récompenser de ses services & le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avoit toujours traversé & avoit été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenoient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'étoit pourtant dans cette triste occupation que Colomb étoit destiné à consumer le reste de ses jours. Aussi-tôt que sa santé put le lui permettre il alla à la Cour. Ferdinand le reçut avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs & la restitution de tous les privilèges qui lui étoient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes & laissa voir clairement l'intention où il étoit de ne jamais terminer cette affaire. La santé affoiblie de Colomb flattoit Ferdinand de l'espérance qu'il seroit bientôt délivré de ce sollicitateur

importun & le soutenoit dans l'exécution de son injuste plan de délai. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avoit servi avec tant de fidélité & de succès, épuisé par les fatigues & les chagrins qu'il avoit effuyés, & affoibli par les infirmités qui étoient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid le 20 de mai 1506 dans la cinquante-neuvieme année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avoit toujours distingué son caractère & avec les sentimens de religion qu'il avoit montrés dans toutes les circonstances de sa vie (1).

1504.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 108. Herrera, *decad. 1, Lib. VI, cap. 13, 14, 15.*

Fin du Livre second.



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE PREMIERE, pag. 13.

TYR étoit située à une trop grande distance du golfe arabe ou de la mer rouge, pour qu'il fût possible de transporter par terre les marchandises jusqu'à cette ville; c'est ce qui engagea les Phéniciens à se rendre maîtres de *Rhinocrura* ou *Rhinocolura*, le port de la méditerranée le plus voisin de la mer rouge. C'étoit à Elath, le meilleur port de la mer rouge vers le nord, qu'ils débarquoient les cargaisons qu'ils avoient achetées en Arabie, en Ethiopie ou dans l'Inde. De là on les transportoit par terre à *Rhinocolura*, dont la distance n'étoit

pas fort considérable; & on les embarquoit de nouveau dans ce port pour être transportées à Tyr & réparties dans le reste du monde. *Strabo. Geogr. Edit. Casaub. Lib. XVI, pag. 1128. Diodor. Sicul. Biblioth. Hist. Edit. Wesselingi, Lib. I, page 70.*

NOTE II, pag. 20.

Le *Périples d'Hannon*, le seul monument authentique que nous ayons de la science des Carthagiinois dans l'art de la navigation, est un des écrits les plus curieux qui nous aient été transmis par l'antiquité. Le savant & ingénieux M. Dodwell, dans une dissertation qu'il a mise à la tête du périples d'Hannon qui se trouve dans l'édition des *Geographi minores* publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'est qu'un ouvrage supposé, composé par quelque grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais M. de Montesquieu, dans son *Esprit des Loix*, Liv. XXI, ch. 8, & M. de Bou-

gainville , dans une dissertation inférée dans le *XXVI* vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions , &c.* ont prouvé son authenticité par des raisons qui me paroissent irrésistibles. Ramusio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage , une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolta de' viaggi , vol. I , pag. 112.* M. de Bougainville a traité le même sujet avec son savoir & son habileté ordinaires. Il paroît qu'Hannon , selon la méthode de naviguer des anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtimens, construits d'une maniere propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit en douze jours de Gadès à l'isle de *Cerné*, qui probablement est l'isle d'Arguin des modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois ; & M. de Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monumens de leur puissance & de leur industrie. En partant de *Cerné* & suivant toujours la côte , il arriva

en dix-sept jours à un promontoire qu'il appella *la corne de l'Occident*, qui sans doute est le *Cap des Palmes*. Delà il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la corne du midi*, & qui paroît être le *Cap des trois pointes*, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne. Toutes les circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est parvenu jusqu'à nous, concernant la figure & l'état de l'intérieur & des côtes de l'Afrique, se trouvent confirmées & éclaircies par la comparaison qu'on en fait avec les rapports des navigateurs modernes. Les faits mêmes, qui par leur peu de probabilité paroissent devoir rendre douteuse la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on observoit un profond silence dans le pays qui se trouve au sud de l'isle de Cerné; mais que lorsque la nuit étoit venue on allumoit un nombre considérable de feux sur les bords des rivières, &

que l'air retentissoit alors du bruit des fifres & des tambours & de cris de joie. Suivant Ramusio la même chose s'y pratique encore, parce que la chaleur excessive oblige les habitans de se tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du soleil ils en sortent à la lumière des flambeaux pour jouir pendant la nuit du plaisir de la musique & de la danse. *Ramusio I, 113. F.* Dans un autre endroit il représente la mer comme embrasée par des torrens de feu. Ce qui arriva à M. Adanson sur la même côte peut expliquer ce passage. « Dès que le soleil, dit-il, en se plongeant sous l'horizon avoit ramené les ténèbres, la mer nous prêtoit aussitôt sa lumière. La proue du navire en faisant bouillonner ses eaux sembloit les mettre en feu. Nous voguions ainsi dans un cercle lumineux qui nous environnoit comme une gloire d'une grande largeur, d'où s'échappoit dans le sillage un long trait de lumière qui

nous suivit jusqu'à l'isle de Gorée ». *Voyage au Sénégal, in - 4^o. Paris 1757, pag. 97.*

NOTE III, pag. 21.

Long - tems après la navigation des Phéniciens & d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe le plus intelligent & le plus instruit des historiens de l'antiquité, affirme qu'on ignoroit de son tems si l'Afrique étoit un continent étendu vers le sud, ou si elle étoit entourée de la mer. *Polibii, Hist. L. III.* Pline assure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du sud & du nord. *Plinii, Hist. Nat. edit. in usum Delph. in- 4^o. Lib. II, c. 68.* Si ces deux auteurs avoient ajouté foi aux relations de ces voyages, le premier ne se feroit pas trouvé dans le doute, & le second n'auroit pas foutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, *lib. 2, pag. 155;* & même suivant ce qu'il en dit on

ne peut guere en porter un autre jugement. Il paroît que Strabon n'a eu aucune connoissance certaine touchant la forme & de l'état des parties méridionales de l'Afrique, *Geogr. Lib. XVII*, pag. 1180. Ptolomée, le plus curieux & le plus favant des anciens géographes, n'étoit pas mieux instruit sur ces parties de l'Afrique situées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoctiale; car il pensoit que ce grand continent n'étoit pas entouré de la mer, mais qu'il s'étendoit, sans interruption, vers le pole antarctique; & il s'est trompé sur sa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit à mesure qu'on avance vers le sud. *Ptol. Geogr. Lib. IV; c. 9. Brietii Parallela Geogr. veteris & nova*, p. 86.

NOTE IV., pag. 33.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve aussi forte que singuliere de l'ignorance des anciens sur la situation des différentes par-

ties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchoit le long des rives de l'Hydaspe & de l'Acefine , deux rivières qui se jettent dans l'Indus , il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de crocodiles dans ces rivières , & que le pays produisoit les mêmes espèces de fèves qui sont très-communes en Egypte. Il conclut de ces circonstances qu'il avoit découvert la source du nil , & prépara une flotte pour se rendre en Egypte en descendant l'Hydaspe. *Strab. Géogr. Lib. XV, pag. 1020.* Cette surprenante erreur ne venoit pas d'une ignorance de la géographie , particulière à ce monarque seul ; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquoit avec une attention singulière à l'étude de cette science , & qu'il avoit des cartes ou des descriptions exactes des pays par lesquels il passoit ; *Lib. II, pag. 120.* Mais dans ce siècle la connoissance des Grecs ne s'étendoit pas au-delà des limites de la méditerranée.

NOTE V , pag. 33.

Le flux & le reflux, qui sont très-considerables à l'embouchure de l'Indus, devoient rendre ce phénomène plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Géogr. vol. I , pag. 251.*

NOTE VI , pag. 39.

Il est probable qu'ils étoient rarement excités à s'avancer si loin, soit par un motif de curiosité, soit par quelque intérêt de commerce ; c'est pour cela que les anciens avoient des idées très-fausses sur la situation de cette grande riviere. Ptolomée place la premiere branche du Gange qu'il distingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante - sixieme degré de longitude de son premier méridien, qu'il fait passer par les isles fortunées. Mais sa véritable longitude, prise de ce méridien, est aujourd'hui déterminée, d'après les observations astronomiques, à cent cinq degrés.

seulement. Un si grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur aussi considérable que par les rapports infidèles qu'il avoit reçus de ces pays éloignés ; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faisoit n'étoient pas fréquens. Ses connoissances étoient encore plus bornées & ses erreurs plus considérables relativement aux contrées de l'Inde qui sont au-delà du Gange. J'aurai occasion d'observer ailleurs qu'il a placé le pays des Seres, ou la Chine, à soixante degrés plus à l'est que n'est sa véritable position. M. d'Anville, un des plus savans géographes modernes, a jetté une grande clarté sur cette matiere, dans deux dissertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. t. m. XXXII*, pag. 573, 604.

NOTE VII, pag. 41.

Il est singulier que les découvertes des anciens se soient faites principalement par terre, & celles

des modernes par mer. Les progrès des conquêtes conduisit les premiers & celui du commerce préféda aux entreprises des seconds. Strabon observe judicieusement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connoître l'Orient; que celles des Romains ouvrirent la route de l'Occident, & qu'on doit à celles de Mithridate la connoissance du nord. *Lib. I, pag. 26.* Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès en doivent être lents & les opérations bornées; celles qui se font par mer ont une sphaere plus étendue & une marche plus rapide; mais elles sont sujettes à des défauts particuliers: quoiqu'elles fassent connoître la position des différens pays, & qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siècles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le com-

merce dans la plupart de ses ports ; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que parcourir les côtes & marquer quelques ports & quelques caps d'une grande partie de ce vaste continent ; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues. Les anciens , qui n'avoient qu'une connoissance imparfaite de ses côtes , excepté celles qui sont baignées par la méditerranée ou par la mer rouge , avoient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays , dont, suivant Herodote & Diodore de Sicile , ils ont découvert plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connoissances géographiques resteront donc inexactes & bornées jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manières de faire des découvertes.

NOTE VIII, pag. 48.

Les idées des anciens , sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendoit inhabitable , & leur opiniâtreté à persister dans cette

erreur long-tems après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les Tropiques, doivent paroître si singulieres & si absurdes qu'il ne fera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange méprise sur ce point , & d'expliquer l'inconséquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron , qui a porté ses regards sur toutes les parties de la philosophie connues des anciens , paroît avoir pensé que la zone torride étoit inhabitable , & que par conséquent il ne pouvoit y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord & du sud. Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune : » vous voyez encore cette même terre comme ceinte de quelques cercles qu'on appelle zones ; que les deux extrêmes , qui ont chacune un des poles pour centre , sont toujours hérissées de glaces , tandis que celle du milieu qui est la plus grande , est brûlée

brûlée des rayons du soleil. Il n'en reste donc que deux d'habitables : voici la zone australe dont les peuples étant vos antipodes, sont pour vous comme s'ils n'étoient pas : *Songe de Scipion*, chap. VI, trad. de M. Debarrett. Geminus, philosophe grec & contemporain de Cicéron, paroît du même sentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans son *Εισαγωγή εις φαινόμενα*, qui est un traité purement scientifique. « Lorsque nous parlons, dit-il, de la zone tempérée du midi & de ses habitans, & de ceux qu'on appelle antipodes, il faut toujours sous-entendre que nous n'avons aucune connoissance ni relation de la zone tempérée du midi, & que nous ignorons si elle est habitée ou non. Mais la figure sphérique de la terre & la ligne que parcourt le soleil entre les deux tropiques nous font croire qu'il y a une autre zone, située au midi, qui jouit du même degré de température que la zone du nord que nous habitons ». *Cap.*

XIII, pag. 31. *Ap. Petavii opus de doct. tempor. in quo Uranologium sive systema var. auctorum; Amst. 1705, vol. III.* L'opinion de Pline sur ces deux points étoit la même. « Des cinq parties ou zones qui séparent le ciel, les deux zones opposées qui touchent chacune à l'une des extrémités de la terre à l'endroit de ses poles, dont l'un est appelé septentrional & l'autre austral, ne produisent que des glaçons, & font de ces contrées le séjour éternel des frimats : par-tout ténèbres perpétuelles, & dont l'influence maligne n'est jamais corrigée par l'aspect bienfaisant des signes qui nous regardent. Le seul éclat des neiges y produit une lumière blanchâtre. Quant à la partie de la terre située sous la zone du milieu, qui est celle sous laquelle le soleil fait sa route, incessamment brûlée par le voisinage de cet astre & consumée par ses flammes, c'est à juste titre qu'on la nomme torride. A droite & à gauche de cette ceinture brû-

lante, & entre les deux extrémités glaciales, il reste uniquement deux zones tempérées. Encore le passage de l'une à l'autre est-il impraticable, vu l'incendie qui regne dans le ciel constellé d'un bout à l'autre de la ligne. Si donc vous concevez la terre divisée en quatre parties, il est clair que le ciel à lui seul en retranche trois». *Lib. II, ch. 68 (1)*. Strabon ne s'explique pas moins clairement sur cet objet. « La partie de la terre qui se trouve près de l'équateur, dans la zone torride, est inhabitable à cause de l'excessive chaleur », *lib. II, pag. 154*. Je pourrois joindre ici l'autorité de plusieurs autres philosophes & historiens respectables de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel cette doctrine étoit généralement reçue, nous devons observer que Parménide, comme nous l'apprend Strabon, fut le premier qui divisa la terre en cinq zones. Il

(1) Traduction de M. Poinfinet de Sivry.

étendoit au-delà des tropiques les limites de la zone qu'il supposoit inhabitable par la trop grande chaleur. Strabon nous dit aussi qu'Aristote fixoit les bornes des différentes zones de la même manière qu'elles sont marquées par les géographes de son tems. Mais les progrès des découvertes ayant démontré par degrés que plusieurs régions de la terre situées entre les tropiques sont non - seulement habitables , mais même très-peuplées & très-fertiles , cela engagea les géographes à renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites. Il n'est pas facile de marquer avec précision les limites qu'ils lui donnoient. Un passage de Strabon , qui est , je pense , le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion sur ce sujet , me feroit croire que ceux qui calculoient d'après la mesure de la terre donnée par Eratosthene, supposoient que la zone torride comprenoit près de seize degrés , à peu près huit de

chaque côté de l'équateur ; au lieu que ceux qui suivoient le calcul de Poffidonius donnoient environ vingt-quatre degrés à la zone torride ; c'est-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo , lib. II , pag. 151.* Suivant la premiere opinion , environ deux tiers de cette partie du globe qui se trouve entre les tropiques étoient habitables , & il n'y en avoit que la moitié selon la seconde hypothese. Avec cette restriction , la doctrine des anciens touchant la zone torride paroît moins absurde , & nous pouvons concevoir pourquoi ils regardoient cette zone comme inhabitable , même après s'être ouvert une communication avec plusieurs endroits situés entre les tropiques. Lorsque les savans parloient de la zone torride , ils la regardoient , suivant la définition des géographes , comme occupant une étendue de seize ou tout au plus de vingt-quatre degrés ; & comme ils n'avoient pres-

qu'aucune connoissance des contrées plus voisines de l'équateur, ils pouvoient la croire inhabitable. On continua de donner dans le discours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron qui paroît avoir ignoré les idées des géographes postérieurs, suit la division de Parménide, & décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Il y a eu quelques anciens qui ont rejeté comme une erreur populaire la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque, Pythagore étoit de ce sentiment; Strabon nous apprend qu'Ératosthène & Polybe avoient adopté la même opinion. *Lib. II, pag. 154.* Ptolomée paroît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

NOTE IX, pag. 86.

Le tribunal de l'Inquisition, qui par-tout où il est établi arrête né-

cessairement l'esprit de recherche & le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à régner en 1521.

NOTE X, pag. 102.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluit, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien Portugais. Quelques négocians Anglois ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II roi de Portugal envoya des ambassadeurs à Edouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avoit acquis par la bulle du pape de dominer seul sur cette contrée, & pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Edouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais qu'il satisfit pleinement à leur demande. *Hackluit, navigations, voyages & commerce des Anglois, vol. II, part. 2, pag. 2.*

NOTE XI, pag. 121.

Le tems de la naissance de Colomb peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paroît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle en 1501, qu'il avoit déjà exercé alors pendant quarante ans le métier de Marin. Il leur dit dans une autre lettre qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : il suit donc de ces deux faits qu'il étoit né en 1447. *Vie de Christ. Colomb, par Don Ferdinand son fils. Churchill's Collect. of voyages, vol. II, pag. 484, 485.*

NOTE XII, pag. 134.

Les anciens connoissoient la figure sphérique de la terre. Ils inventerent la méthode de calculer la longitude & la latitude de différens endroits, qui est encore en usage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre étoit de trois cent soixante degrés, qu'ils divisoient en vingt

quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile & le plus ancien géographe avant Ptolomée, supposoit que le pays des *Seres* ou *Sinæ*, qui étoit le lieu le plus reculé de l'Inde que connoissent les anciens, se trouvoit à quinze heures, ou deux cens vingt-cinq degrés à l'est du premier méridien qui passoit par les isles fortunées. *Ptolom. Géogr. Lib. I, c. 11*, Si cette supposition étoit bien fondée, le pays des *Seres* ou la Chine n'étoit qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'ouest des isles fortunées ou Canaries, & la navigation par cette route auroit été beaucoup plus courte que par la route que suivoient les Portugais. Marc Paul dans ses voyages décrit des pays, principalement l'isle de Cipango ou Zipangri qu'on croit être le Japon, qui se trouvoient beaucoup plus à l'est qu'aucune partie de l'Asie connue des anciens. *Marc. Paul. de region. Orient. Lib. II, c. 70. Lib. III, c. 2.* Sui-

vant son récit , le Japon s'étendant encore plus à l'est , étoit beaucoup plus près des isles Canaries. Les conclusions de Colomb, quoique fondées sur des observations inexactes se trouvoient justes. Si les suppositions de Marinus avoient été bien fondées , & si les pays que Marc. Paul visita avoient été situés à l'est de ceux dont Marinus avoit déterminé la longitude , la route la plus droite & en même-tems la plus courte aux Indes orientales auroit été de naviguer droit à l'ouest. *Herrera decad. Lib. I, c. 2.* Une connoissance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où est tombé Marinus , en supposant que la Chine se trouve à quinze heures ou deux cens vingt-cinq degrés à l'est des isles Canaries, & que Ptolomée même s'est trompé en réduisant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingt degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaste empire est de sept heures , ou de cent

quinze degrés du méridien des isles Canaries. Mais Colomb suivoit les lumieres que son siecle pouvoit lui fournir & s'appuyoit de l'autorité des écrivains qu'on regardoit alors comme les maîtres & les guides du genre humain dans la science de la géographie.

NOTE XIII (1).

Comme les Portugais, en faisant leurs découvertes ne s'écartoient qu'à une petite distance des côtes de l'Afrique, ils croyoient que les oiseaux dont ils observoient le vol avec une grande attention, ne se hafardoient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignoroit que souvent les oiseaux pouffent leur vol à une distance considérable des côtes. En naviguant vers les isles des Indes occidentales on trouve quelquefois des oiseaux à plus de deux cent lieues de terre.

(1) Le renvoi de cette note a été oublié dans le texte; elle se rapporte à la p. 172.

Catesby a vu en mer un hibou à plus de six cens lieues des côtes. *Nat. Hist. of Carolina*, *pref. pag. 7.* *Hist. Nat. de M. de Buffon*, *tom. XVI*, *pag. 32.* Il paroît donc que cet indice de terre, sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance, n'étoit rien moins que certain.

NOTE XIV, *pag. 193.*

L'Amiral, dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand & Isabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes. Je découvris, dit-il, une riviere où une galere peut entrer facilement. Sa beauté m'engagea à la sonder, & je trouvai depuis cinq jusqu'à huit brasses d'eau. Après avoir remonté cette riviere à une distance considérable, tout m'engagea à y faire un établissement. La beauté de la riviere, la limpidité des eaux qui me permettoit d'en voir le fond sablonneux, la grande quantité de palmiers de

toute espece, les plus grands & les plus beaux que j'aie jamais vus, le nombre extraordinaire d'autres arbres magnifiques, les oiseaux, la verdure des plaines, tout cela forme un tableau si intéressant que ce pays surpasse tous les autres autant que le jour surpasse la nuit en éclat & en lumiere; ce qui m'a fait dire souvent que je tenterois en vain d'en donner une description exacte à vos majestés; car ni ma langue ni ma plume ne pourroient rendre la vérité, & le spectacle de tant de beauté m'étonne au point que je ne fais comment le décrire ». *Vie de Colomb, c. 30.*

NOTE X V, pag. 201.

Le récit que Colomb fait de l'humanité & de la conduite humaine des Indiens à cette occasion est fort remarquable. « Le roi, dit-il dans sa lettre à Ferdinand & Isabelle, ayant été instruit de notre malheur, parut touché de la perte que nous venions de faire & en-

voya sur le champ à notre bord tous les habitans de l'endroit avec plusieurs grands canots. Nous déchargeames bientôt le vaisseau de tout ce qui se trouvoit sur le tillac avec le secours que nous fit donner le roi , tandis que lui-même avec ses freres & ses autres parens prirent tout le soin possible pour faire observer le meilleur ordre , tant sur le vaisseau qu'à terre. De tems en tems un de ses parens venoit les larmes aux yeux me dire de sa part de ne point m'affliger , & qu'il me donneroit tout ce qu'il possédoit. Je puis affurer vos majestés que dans aucune lieu de l'Espagne on n'auroit pris autant de soin de nos effets , lesquels furent déposés dans un endroit près du palais du roi , pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débarrassé les maisons où l'on devoit les transporter. Il fit placer sur le champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt pendant la nuit, & les Indiens qui se trouvoient sur la côte se désoloient, comme s'ils

avoient partagé notre perte. Ce peuple est si doux, si humain & si paisible, que j'ose répondre vos majestés qu'il n'y a pas au monde une meilleure espece d'hommes ni un aussi bon pays que celui-ci. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; leur conversation, qui est la plus douce & la plus affectueuse du monde, est toujours gaie & accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il soit vrai qu'ils vont nuds, vos majestés peuvent être persuadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil, & ses manieres sont si honnêtes qu'on le voit avec un grand plaisir. On n'en trouve pas moins à observer la mémoire étonnante de ce peuple, & le desir qu'il a d'acquérir des connoissances, ce qui le porte à s'informer des causes & des effets de tout. *Vie de Colomb*, c. 32. Il est probable que les Espagnols étoient redevables de cette attention officieuse à l'opinion qu'avoient les Indiens que c'étoient des

êtres d'une nature supérieure.

NOTE XVI, pag. 213.

Tout ce qui nous reste d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle & où il leur parle de ce qui s'est passé à cette occasion, nous fournit une peinture frappante de son courage, de son humanité, de sa prudence, de son amour pour le bien public & de son adresse à faire sa cour.

« J'aurois, dit-il, été moins touché de ce malheur si je m'étois trouvé seul exposé au danger, tant parce que ma vie n'est qu'un dépôt dont je dois compte à l'être suprême, que parce que je m'étois déjà trouvé plusieurs fois dans un péril éminent. Mais ce qui m'affligeoit beaucoup, c'étoit de voir qu'après avoir reçu du Seigneur la foi nécessaire pour exécuter une pareille entreprise, dans laquelle j'ai maintenant eu le bonheur de réussir pour convaincre mon adverfaire, & pour

accroître la gloire & la puissance de vos majestés, il plaisoit au Tout puissant de renverser tous ces projets par ma mort. Cependant ce malheur auroit été moins affligeant pour moi s'il n'avoit pas entraîné la perte de ceux qui m'avoient suivi dans l'espérance d'acquérir une grande fortune, & qui en voyant le danger où ils se trouvoient maudissoient non-seulement l'idée qu'ils avoient eue de m'accompagner, mais encore le respect & la crainte que je leur inspirois & qui les empêchoit de me quitter, comme ils l'avoient souvent résolu. Mais ce qui mettoit le comble à ma douleur c'étoit la pensée d'avoir laissé mes deux fils au collège à Cordoue, sans amis & dans un pays étranger, tandis qu'il étoit très-probable qu'on ne sauroit jamais que j'avois rendu à vos majestés des services assez essentiels pour que mes enfans méritassent leurs bontés. Et quoique je me consolasse par l'espérance que Dieu ne permettroit pas que ce

qui devoit tant contribuer à la gloire de son église & qui m'avoit coûté de si grands travaux , restât imparfait , je pensai cependant que pour me punir de mes fautes , sa volonté étoit de me priver de la gloire que j'aurois pu en recueillir dans ce monde. Pendant que j'étois dans cet état de trouble , je songeai au bonheur qui accompagne vos majestés & il me vint dans l'idée que même si je périffois & que le vaisseau fût perdu , il seroit possible que vous fussiez par quelque hazard instruit de mon voyage & du succès que j'avois eu jusqu'alors. Dans cette vue j'écrivis sur un morceau de parchemin , avec toute la briéveté que demandoit la situation où je me trouvois , la découverte que j'avois faite des pays que j'avois annoncés , en combien de jours j'avois achevé mon voyage & quelle route j'avois tenue. Je marquai la bonté du pays , le caractère des habitans , & j'ajoutai que j'avois laissé les sujets de vos majestés en possession

de tous les pays que j'avois découverts. Après avoir cacheté cet écrit je l'adressai à vos majestés, & promis mille ducats à celui qui le remettroit ainsi fermé afin que la récompense promise pût engager l'étranger qui le trouveroit à en donner quelque nouvelle à vos majestés. Je fis alors apporter un grand tonneau; & ayant enveloppé le parchemin d'une toile cirée & ensuite d'une espece de gâteau de cire, je le mis dans le tonneau que je fis jeter à la mer après l'avoir bouché. Tout l'équipage s'imagina que c'étoit un acte de dévotion. Craignant que ce tonneau ne fût jamais trouvé, & voyant que nous approchions plus près de l'Espagne, je fis un autre paquet semblable au premier que je plaçai au haut de la poupe, afin que si le vaisseau couloit à fond, le tonneau restât au dessus de l'eau pour flotter au gré de la fortune ».

NOTE XVII, pag. 220.

Quelques auteurs Espagnols ;

guidés par le petit intérêt de la jalousie nationale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faisant entendre qu'il avoit été conduit à la découverte du nouveau monde, non par ses propres lumieres ou par son génie entreprenant, mais par les instructions qu'il avoit reçues. Selon eux, un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est fut emporté bien loin à l'ouest sur une côte inconnue, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté; tout l'équipage périt de fatigue & de besoin, excepté le pilote & trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb, son ami intime, lui découvrit avant sa mort le secret de la découverte qu'il avoit faite par hasard, & lui laissa ses papiers qui contenoient le journal de son voyage, lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomera

est, je crois, le premier qui ait publié ce conte. *Hist. c. 13.* Toutes les circonstances en sont destituées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connoît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques auteurs prétendent qu'il appartenoit à un des ports de l'Andalousie, & qu'il étoit destiné ou pour les Canaries ou pour Madere; d'autres disent qu'il étoit Biscayen, & qu'il prenoit la route d'Angleterre; d'autres enfin assurent que c'étoit un vaisseau Portugais qui trafiquoit sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns ce fut en Portugal; selon d'autres à Madere ou aux Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Mouson's Nav. Tracts. Churchill III, 371.* And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera avec son bon sens ordinaire,

passé aussi ce fait sous silence, & Oviedo n'en parle que comme d'un conte propre à amuser le peuple. *Hist. Lib. II, c. 2.* Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avoit été guidé dans son voyage par quelque instruction particulière, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa course à l'ouest en partant des Canaries. Mais ils ne se rappellent pas que selon les principes sur lesquels il fonde toutes ses espérances de succès, il croyoit qu'en dirigeant sa route vers l'ouest, il devoit nécessairement arriver à ces régions dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre système qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvoit s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains Allemands l'attribuent à Martin Behaim, leur compatriote; mais ils ne parlent ni

de l'année où il a fait cette découverte, ni de l'endroit d'où il étoit parti, ni d'aucune circonstance du voyage. *J. Fred. Stuvénius*, dans une dissertation *de vero novi orbis inventore*, publiée à Francfort en 1714, soutient vivement le titre de Behaim; mais sans donner la moindre preuve qui puisse servir à le confirmer. A la vérité il y eut dans le quinzième siècle un Martin de Boemia, fameux géographe, dont Herrera parle comme d'un ami de Colomb, *Dec. 1, Lib. 1, cap. 2.* mais il assure qu'il étoit Portugais & né dans l'isle de Fayal une des Açores. *Ibid. et dec. 2, Lib. II, c. 19.* Gomera dit que Magellan possédoit un globe terrestre fait par ce Martin de Boemia, sur lequel il avoit tracé la route qu'il supposoit qu'on devoit suivre pour chercher le détroit qu'il a découvert ensuite. *Hist. c. 19.* Il est donc probable que le nom de cet artiste a porté les Allemands à croire qu'il étoit né en Bohême, & que c'est sur cette supposition qu'ils

ont établi leurs prétentions imaginaires.

Celles des Gallois ne paroissent pas mieux fondées. Suivant Powell, une dispute s'étant élevée dans le douzieme siecle entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles, touchant la succession de sa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces disputes se mit en mer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'ouest en laissant l'Irlande au nord, & arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable qu'il retourna dans la province de Galles pour y chercher de nouveaux compagnons; cela se passa, dit-on, vers l'an 1170, après quoi on n'entendit plus parler ni de Madoc ni de sa colonie. Il faut observer que Powell, sur le témoignage de qui est fondée l'authenticité de ce fait, a publié son histoire plus de quatre siecles après la date de l'événement dont il parle. Chez un
peuple

peuple aussi grossier & aussi ignorant que l'étoient les Gallois de ce tems, la mémoire d'un fait si reculé ne peut avoir été conservée que fort imparfaitement & auroit besoin d'être confirmée par quelqu'écrivain d'un plus grand poids que Powell & moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des sçavans plus modernes se sont à la vérité appuyés sur le témoignage de Meredith ap Rhees, Barde Gallois, qui mourut en 1477; mais il vécut aussi dans un tems trop éloigné de cet événement pour que son témoignage soit d'un plus grand poids que celui de Powell. D'ailleurs ses vers, publiés par *Hackluit*, vol. III, pag. 1, nous apprennent seulement que Madoc mécontent de l'état de ses affaires domestiques, parcourut l'océan pour y chercher de nouvelles possessions. Mais quand même nous admettrions l'histoire de Powell comme authentique, il ne s'en suivroit pas que le pays inconnu, découvert par Madoc en naviguant à

l'ouest & en laissant l'Irlande au nord, fût une partie de l'Amérique. Les connoissances des Gallois dans le douzieme siecle étoient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madere ou quelqu'une des isles Hebrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage Gallois & quelques dialectes de l'Amérique, comme une preuve du voyage de Madoc. Mais les traits qu'on en cite sont en si petit nombre, & dans quelques-uns même les affinités sont si obscures ou si gratuites qu'on ne peut établir aucune preuve sur la ressemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiseau qu'on n'a trouvé jusqu'ici que sur les côtes de l'Amérique méridionale depuis le port Desiré jusqu'au détroit de Magellan : on lui donne le nom de *Penguin*, mot qui dans la langue Galloise signifie *tête blanche*. Tous les auteurs qui veulent faire

honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique, citent ce mot comme une preuve irrévocable de l'affinité qu'il y a entre la langue Galloise & celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique. Mais M. Pennant qui nous a donné une description détaillée du penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espece ont la tête noire; «de forte, ajoute-t-il, que nous devons renoncer à l'espérance fondée sur cette hypothese de retrouver dans le nouveau monde la race Galloise. *Phil. Transact. vol. LVIII, pag. 91, &c.* D'ailleurs si les Gallois avoient fait quelqu'établissement en Amérique vers la fin du douzieme siecle, on auroit dû retrouver parmi leurs descendans quelques indices de la religion chrétienne lorsqu'on les découvrit environ trois cens ans après leur émigration, période trop court pour qu'on puisse supposer que dans cet espace de tems on y ait

perdu toute idée des arts & des mœurs de l'Europe.

Les prétentions des Norvégiens à la découverte de l'Amérique paroissent mieux fondées que celles des Allemands & des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisoient remarquer dans le moyen âge par la hardiesse & l'étendue de leurs excursions maritimes. En 874 les Norvégiens découvrirent l'Islande où ils établirent une colonie. En 982 ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareillement. De là quelques-uns de leurs navigateurs s'avancèrent vers l'ouest & y trouverent un pays plus agréable que ces horribles régions qu'ils habitent aujourd'hui. Suivant leur rapport les côtes de ce pays étoient sablonneuses, mais l'intérieur étoit uni & couvert de bois; c'est pourquoi ils lui donnerent le nom de *Helle-land* & *Mark-land*, & ensuite celui de *Win-land*, à cause de quelques plants de vigne qu'ils y trouverent garnis de grappes de raisin. L'au-

thenticité de cette histoire est fondée, à ce que je crois, sur l'autorité du *Saga* ou de la chronique du roi Olaus, composée par *Snorro Sturlodines* ou *Sturlufons*, publiée par Perinskiold à Stockolm en 1697. Puisque Snorro étoit né en 1179, il n'a compilé sa chronique qu'environ deux siècles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'est plus grossier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation & des découvertes de *Biorn* & de *Lieffon* compagnon; pag. 104, 110, 326. Il est impossible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norvégiens sont descendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours & des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitième degré de latitude au nord, sur quelque partie de la côte de Labrador, près de l'entrée du détroit de Hudson, où certainement les raisins ne sont pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, & qu'en

la rectifiant on peut supposer que l'endroit où les Norvégiens descendirent étoit situé au quarante-neuvieme degré de latitude. Mais ce n'est pas dans cette région que croît le vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je serois porté à croire que la situation de Terre-Neuve correspond mieux avec celle du pays découvert par les Norvégiens ; mais ce n'est pas dans une isle stérile que l'on trouve des plants de vigne. *M. Mallet* dans son *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, pag. 175, &c. cite plusieurs autres conjectures, mais je ne suis pas assez versé dans la littérature du nord pour les discuter. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que si les Norvégiens ont découvert dans le dixieme siecle quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuses, & que la connoissance en a été bientôt perdue.

NOTE XVIII, pag. 222.

Pierre Martyr ab *Angleria* ;

gentilhomme Milanois, qui dans ce tems réfidoit à la cour d'Espagne, & dont les lettres contiennent le récit des faits de ce tems, suivant leur date, dépeint d'une maniere fort vive les sentimens dont lui-même & ses savans correspondans étoient affectés. « *Præ laitiâ profuisse te, vixque à lachrymis præ gaudis temperasse, quando litteras adspexisti meas quibus, de antipodum orbe latenti hætenus, te certiolem feci, mi suavissime Pomponi, insinuasti. Ex tuis ipse litteris colligo, quid senseris. Sonsisti autem, tantique rem fecisti, quanti virum summâ doctrinâ insignitum decuit. Quis namque cibus sublimibus prestari potest ingeniis, isto suavior? Quod condimentum gratius? A me facio conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quandò accitos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt provinciâ. Implicent animos pecuniarum cumulis augendis miseri avari, libidinis obscænis; nostras nos mentes, postquàm Deo pleni aliquandò fuerimus, contemplando, hujuscemodi*

rerum notitiâ demulciamus ». Epist.
152, Pomponio Læto.

NOTE XIX, pag. 244.

Les favans de ce siecle étoient si fortement persuadés que les pays qu'avoit découverts Colomb faisoient partie des Indes orientales, que Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paroît avoir été un des hommes les plus instruits de son tems dans la cosmographie, prétend que Cuba n'étoit pas une isle, mais une partie du continent & qu'elle appartenoit à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelques-tems logea chez lui au retour de son second voyage, & il la soutient par plusieurs argumens pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *MS. entre les mains de l'auteur.* Antoine Gallo, qui étoit secretaire du magistrat de Gênes vers la fin du quinzieme siecle, a publié un court récit des voyages & découvertes de son

compatriote Colomb, qui se trouve joint à ses *Opuscula Historica de rebus populi genuensis* : il nous apprend d'après des lettres de Colomb qu'il dit avoir vues, que son opinion, fondée sur des observations nautiques, étoit qu'une des isles qu'il avoit découvertes ne se trouvoit qu'à deux heures ou trente degrés de Cittigara, qui dans les cartes de géographie de ce tems, étoit marqué, sur l'autorité de *Ptolomée*, *Lib. VII, c. 3*, comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'Orient; d'où il concluoit, que si quelque continent inconnu n'arrêtoit point la navigation, on devoit trouver un passage court & facile vers cette extrémité orientale de l'Asie, en naviguant à l'ouest. *Muratorii scriptores rer. Italicarum vol. XXIII, pag. 304.*

NOTE XX, *pag. 254.*

Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cens de ces captifs furent

R

envoyés en Espagne & vendus publiquement comme esclaves à Séville ; mais que le changement de climat & l'impuissance où ils étoient de supporter les fatigues du travail, les firent tous mourir en fort peu de tems. *MS. entre les mains de l'auteur.*

NOTE XXI, pag. 276.

Il paroît que Colomb étoit formé des idées singulieres sur les pays qu'il venoit de découvrir. Les houles violentes & l'agitation singuliere des eaux sur la côte de la Trinité, lui firent croire que c'étoit - là la partie la plus haute du globe, & il pensoit que plusieurs circonstances concouroient à prouver que la mer y étoit visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erronné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap. 102*, que le paradis terrestre étoit le lieu le plus élevé de la terre ; & il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour.

Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande fatigabilité se soit laissé séduire par les opinions & les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'étoit Mandeville. Colomb & les autres navigateurs devoient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvoient consulter; & il paroît par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'étoit pas d'un médiocre poids dans ce siècle. Bernaldes le cite souvent & toujours avec respect.

NOTE XXII, pag. 298.

Il est surprenant que ni Gomera ni Oviédo, les plus anciens historiens Espagnols de l'Amérique, ni Herrera même n'aient regardé Hojeda ou son compagnon Vespuce, comme ayant fait la première découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un

ressentiment national contre Vespuce , qui avoit quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais , avoit engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr & Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvoient être gouvernés par ce préjugé. Martyr étoit un auteur contemporain qui résidoit à la cour d'Espagne & qui étoit à portée d'être exactement informé de ces faits publics ; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique , ni dans ses Décades , qui sont la première histoire générale qu'on ait publiée du nouveau monde, ni dans ses lettres où il parle des principaux événemens qui sont arrivés de son tems. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1541, & y demeura fort long-tems. Il paroît avoir été animé d'un zèle fort ardent pour la gloire de l'Italie sa patrie ; cependant il ne parle ni des exploits ni des découvertes de

Vespuce. Herrera qui a compilé son histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques , suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs ; mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le nouveau monde , & d'avoir confondu l'un avec l'autre , afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera dec. 1 , Lib. IV , c. 2.* Il assure que dans un examen judiciaire de cette matiere fait par le Fiscal du roi, il fut prouvé par le témoignage de Hojeda lui-même qu'il toucha à Hispaniola en revenant en Espagne à son premier voyage ; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournerent directement de la côte de Paria à Cadix , & qu'ils ne toucherent à Hispaniola qu'à leur second voyage. Hojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois , tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. *Viaggio primo de Am. Vespucci , pag.*

36. *Viaggio secundo*, pag. 45. Herrera nous donne, dans un autre endroit de son histoire, un récit plus circonstancié de cette recherche & tendant au même but. *Herrera dec. 1, Lib. VII, c. 5.* Colomb se trouvoit à Hispaniola lorsque Hojeda y arriva, & s'étoit déjà alors reconcilié avec Roldan qui s'opposa aux efforts d'Hojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb*, ch. 84. Suivant le rapport de Vespuce il entreprit son premier voyage le 10 Mai 1497. *Viag. primo*, pag. 6. C'étoit dans ce même tems que Colomb se trouvoit à la cour d'Espagne pour faire les préparatifs de son voyage, & qu'il paroissoit y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du nouveau monde se trouvoit alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que dans ces circonstances on ait accordé une

commission à une autre personne qui auroit pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il étoit sur le point d'entreprendre. Fonseca, qui protégeoit Hojeda & qui lui fit obtenir la permission de faire le voyage, ne fut rappelé à la cour & rétabli dans sa charge de directeur des Indes qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de septembre de l'année 1497: *P. Martyr, Ep. 182*; c'est-à-dire plusieurs mois après le tems que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745, l'abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce *in-4o*. Cet ouvrage qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du nouveau monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une prévention nationale; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Colomb fut publié en 1510, & même peut-être plutôt,

Vita di Am. Vesp. p. 52. On ignore dans quel tems le nom d'*Amérique* fut donné pour la premiere fois au nouveau monde.

Fin du premier Volume.

